51660/B

A. XXXV.

18/t

Der unterhaltende Arzt

über

Gesundheitspflege, Schönheit, Medicinalwesen, Religion und Sitten.

von

D. Johann Clemens Tode,
Königl. Hofmedikus und Professor an der Universität zu Kopenhagen.

Erstes Bändchen.

Nihil non veri dicere ausus.

Kopenhagen und Leipzig,
bey Faber und Nitschke, 1785.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Den

Herrn Hofrath

Wieland

ersucht

der Verfasser des unterhaltenden Arztes

ehrerbietigst,

gegenwärtiges Bändchen

als

ein geringes Merkmal

der

vollkommensten Verehrung

und der

lebhaftesten Dankbarkeit

für

die bezauberndste, labendste und lehrreichste

Unterhaltung

gütigst anzunehmen.

EPITRE
A
WIELAND

O TOI qui reçus en partage
Plus de bon gout & de bon ſens,
Plus de genie & de talens,
De ſentiment, de feu, de force & de courage,
Que tant d'auteurs qu'idolatre cet age;
Toi, dont le ſavoir & l'eſprit
Pourroient faire l'aumone à maint fier erudit,
Donner dequoi briller à dix fameux poëtes,
Et prêter du merite à vingt illuſtres têtes;
WIELAND permets qu'un ſenſible lecteur,
Du blond fils de Latone élève à double titre,
Oſe T'adreſſer une épitre,
Aſſez longue pour faire peur.

EPITRE en vers françois! Cela Te fera rire;
Mais en riant Tu daigneras la lire.
Voilà mon voeu rempli. Puis Tu dois avouer

Que, ſi ma Muſe a l'air d'être un peu vaine,
Quand elle prétend Te chanter
Dans la langue qu'on parle aux rives de la Seine,
Au moins je ne ſuis point de ces rimeurs chetifs,
Qui ne rougiſſent plus de rendre avec emphaſe
Dans leurs vers vraiment fugitifs
De grands hommages excluſifs
Aux fils de Theut; qui ne font jamais grace
A quiconque entreprend de placer au Parnaſſe
Un vil chantre françois; & qui n'héſitent pas
De juger les Rouſſeau, les Greſſet, les Thomas,
Sans avoir digéré Pepliers ou Curas.

NON, ſi j'oſe pouſſer la hardieſſe
Juſqu'au point de vouloir T'apprécier,
Et ſi je ne crains pas de prononcer,
Que, ſelon moi, WIELAND eſt le premier
De tous ceux qui ſont chers aux nymphes du Permeſſe,
Ce n'eſt point ſuivre aveuglement,
Sans un choix refléchi, la voix du ſentiment.

C'EST pourtant cette voix, qui m'apelle, m'inſpire,
Me retrace en ce jour Ton merite vainqueur.

Les

Les vers hardis que Tu vas lire
Sont le langage de mon coeur.
Ils ſont dictés par la reconnoiſſance.
Après vingt ans de jouiſſance,
Après mille plaiſirs que Tu ma's fait gouter,
Il eſt bien tems de Te remercier.
Un Ariſtarque enflé d'orgueil & d'arrogance,
Symptomes peu douteux d'une docte im-
puiſſance,
Dut il cent fois m'en accuſer;
En Te rendant juſtice euſſé-je à redouter
La haine de certaine engeance,
Qui, nouvelle Hermandad, voudroit bruler
Tout ce qui n'admet point ſa competence,
Mépriſe ſon ſyſteme & nuit à ſa finance;
Je riſque tout: je veux Te celebrer.
Trop menager Ta modeſtie,
C'eſt être tant ſoit peu complice de l'envie.

Tu la fais enrager depuis longtems.
Les charmes de Tes premiers chants
Etonnerent la Germanie.
Quelle force! quelle harmonie!
Quelle maturité de gout & de talens!
Voilà l'ecclo de Tes accens.

Dès Ton début Tu fus modele;
Ton succès enflamma Ton zele;
Dix fois Ta main cueillit les lauriers les plus beaux;
Dix fois Tu vins encore en cueillir de nouveaux.

OUI, vrai prodige litteraire,
Genie inépuisable autant que créateur,
Toujours changeant d'exploits & de carriere,
De Toi-même Tu fus l'émule & le vainqueur.

DE Ton ésprit le jeu magique
Donne des coloris aux plus legers objets,
Au sérieux il prête des attraits
Et de la noblesse au comique.
Tu réunis l'utile à l'élégant
Et l'instructif à l'amusant;
A travers de ton badinage
L'on reconnoit à chaque page
L'homme de monde & de talent,
Le literateur & le sage.

GLOIRE & liberateur de l'Art,
Tu l'ornes sans clinquant, Tu l'embellis sans fard.

Du

Du bon ſens, de l'eſprit Tu briſas les entraves,
Ce joug ſacré pour les rimeurs eſclaves.
Juſques ici maint froid docteur,
Jamais ne donnant rien au coeur,
S'erigeoit par la regle en tyran du genie.
Miniſtre de la Poeſie,
Le metre, habile ſeducteur,
Du throne de ſa reine aſſujettie
S'étoit rendu l'uſurpateur.
Par Toi, WIELAND, par Ton talent vengeur
Cette fille du ciel eſt affranchie.
Elle jouit de tous ſes droits;
C'eſt de Toi qu'elle attend le code de ſes loix.

PEINTRE chéri de la Nature
Elle étale pour Toi ſa beauté vraie & pure,
Et Te fait voir le jeu de ſa puiſſante main,
Tantot dans les replis du coeur humain,
Tantot dans le tiſſu de ſa riche parure.

CHANTRE des dieux, digne de Tes heros,
Tu ne les peinds pas, comme Homere,
Mauvais ſujets, jurant à tout propos,
Ulcérés de rancune, écumant de colere,

Grands raiſonneurs, conſequemment grands
. . . . . ſots;
On les voit tous, graces à Ta maniere,
Doués d'un très-bon caractere,
Affables, gracieux, & ſurtout très-humains,
Amis de la décence & du myſtere,
Enfin, ce ſont des ſouverains.

AUSSI T'aſſurent-ils la plus parfaite gloire.
Aux neuf ſoeurs ils ont ordonné
De veiller, que jamais Tu ne ſois ſurpaſſé,
Et de combiner Ta mémoire
Avec leur immortalité.

OUI, tout ce qu'il y a d'aimable
Sur l'Olympe & ſur l'Helicon,
T'a pris ſous ſa protection;
Et par les plus beaux dons Te rend incompa-
rable.

C'EST d'Apollon & d'Erato,
De Calliope & de Clio,
De Melpomene & de Thalie,
Et de Ta reine, Polymnie,
Que Tu reçus Ton ſéduiſant pipeau,

Ta

Ta harpe d'or, Ta raviſſante lyre,
Ton cothurne & Ton brodequin.
C'eſt leur ſouffle & leur feu divin
Qui dirige Ton vol, qui T'enflamme & T'inſpire.

A TES travaux ingenieux
Tour à tour une Aganippide,
Une Grace, un Amour préſide,
Et ce ſont les Ris & les Jeux,
Qui ſont les redacteurs de Ton charmant Mercure,
De ce recueil ſi précieux,
De cette riche bigarrure,
Dont Tes détracteurs envieux
Font en ſecret leur plus chere lecture.

PAR l'éloge le plus flatteur
Minerve recompenſe un excellent docteur,
Dont la ſcience enchantereſſe
A cet age enivré de folie & d'erreur
Sait faire gouter la ſageſſe.
Verſé dans les arts du Permeſſe,
En badinant il cache avec adreſſe
Chaque auſtere leçon dans une belle fleur,
Qui nous frappe & nous intereſſe

Par

Par ſes fines couleurs, par ſa delicateſſe
Et par l'eclat de ſa fraicheur;
Chacun en eſt épris, chacun l'empreſſe
De jouir de ſa rare odeur,
On la flaire à longs traits, on y revient ſans ceſſe,
Et plus on ſ'abandonne à cette douce yvreſſe,
Plus la vertu ſe gliſſe dans le coeur.
Elle déſcend juſques au fond de l'ame,
Peint le précepte en traits de flame;
L'homme voit clair, voit ſes égaremens
Et nouvel Agathon, briſe le joug des ſens.

LA déeſſe applaudit à ces merveilles
„Tu me ſers mieux," dit elle, „auteur ſpirituel,
Par ce ſtyle riant & ce ton naturel,
Qu'un raiſonneur, qui dans ſes doctes veilles
Enfante un grand diſcours, bien froid, bien ſolemnel,
Et croit parler à l'ame en parlant aux oreilles.
Qui veut toucher le coeur, ſe garde de prescher;
Qui veut dans le ſiecle où nous ſommes,
Inſtruire & corriger les hommes,
Apprenne le ſecret de les intéreſſer.

Aimables

Aimables jeux, plaiſanteries fines,
Piquans recits, ſtances badines
Tableaux vivans, jamais vus de trop près,
Voilà, WIELAND, Ton art & Tes brillans ſuccès.
Généreux & poli, même dans la ſatyre,
Tu ne maltraites pas les ſots dont Tu fais rire.
Le fou ſe divertit de Tes naïfs portraits;
Il y voit ſes travers ſans y trouver ſes traits.
Jamais Tu ne perdis le droit de plaire.
Tu ne riſques rien avec Ton ſavoir faire;
Quand Tu peinds les cagots, les femmes & les grands,
Tu maſques tout, juſques aux lieux & tems,
Et quand Tu portes la lumiere
Sur les originaux d'Athenes ou d'Abdere,
Par la reflexion l'on voit des Allemands.
Mais ſonge que c'eſt moi, qui Te formai, qui T'aime;
C'eſt Pallas qui reçut Tes premiers voeux.
Tu les as bien remplis; ſers-moi toujours de même;
Conſerve-moi Ton zele courageux
Ta noble ardeur, Tes efforts généreux.
Combats des Hippias les dogmes dangereux,

Et

Et jusques sous le diademe
Sois éstimé du sage & cher au vertueux.
Du rimailleur jaloux ne crains point la bassesse,
Ni de la clique les complots;
Par mon égide vengeresse
Tu verras confondus les fourbes & les sots.„

QUAND Tu chantas la douce sympathie
Qui penetroit Sinibalde & Clelie;
Quand Tes accords expressifs, enchanteurs,
Firent connoitre à tous les coeurs
Qu'il n'est d'autre bonheur supreme,
Que d'être aimé de l'objet que l'on aime,
Tout, jusques à Tes rivaux même,
Rendit hommage à Ton art tout-puissant,
Et Venus attendrie, en soupirant
Sentit la verité, la force de Ton chant.

„Venez, „dit-elle," aimables Graces,
Tendres Amours, folatres Ris
Vous, qui suivez toujours les traces
Des écrivains que je chéris.

Vous qui de myrthes & de roses
Ceignites le sublime front

Du

Du chantre des Metamorphoſes,
Et du joyeux Anacreon;

Couronnez cette heureuſe tête,
Source de tant de vers charmans;
Du Philoſophe & du Poëte
WIELAND raſſemble les talens.

Il reunit au feu d'Horace,
De Pope la préciſion,
La pureté du Metaſtaſe
Et la nobleſſe d'Addiſon.

La veine féconde & facile
D'Ovide coule dans ſon chant;
Mais comme celle de Virgile
Elle ſe refuſe au clinquant.

De Properce il a la fineſſe,
Plus on le lit plus il eſt beau;
C'eſt de Kleiſt la delicateſſe,
La male vigueur de Boileau.

Il attendrit comme Tibulle,
Comme Petrarque il eſt touchant;
Mais il y mêle de Catulle
Et du grand Haller le piquant.

Si Spencer produiſit des Fées,
C'eſt WIELAND qui les embellit.
Par lui je les trouve animées,
Pleines de graces & d'éſprit.

Quand ſa puiſſante fantaiſie
Agit, ſéchaufe, prend l'eſſor,
Je vois revivre le genie
Qui crea Roland & Medor.

Ses feux repandent ſur la fable
La vraiſemblance & l'interêt;
Par eux tout devient agréable;
Ils font briller le moindre objet.

De ſes chants la douce magie
Fait renaître, fait exiſter,
Quand je lis de ſon Aſpaſie,
Je la vois, je l'entends parler.

Que ſa Muſarion eſt belle!
Qu'elle a de charmes & d'appas!
Tout coeur ſenſible fait pour elle
Les tendres voeux de Phanias.

Tableaux riens, ſcenes plaiſantes,
A tout il donne un noble ton;

Il a le crayon de Cervantes
Avec les couleurs d'Hamilton.

Le gai, le charmant la Fontaine
Lui laiſſa ſon plus pur pinceau,
Pour nous donner la prétentaine
Des filles du bon Schach Bambo.

Déja ſon beau talent de plaire
L'a rendu cher aux étrangers;
Il ſeroit un autre Voltaire,
S'il pouvoit ſouiller ſes lauriers.

Pourtant par un défaut factice
Il amuſe ſes envieux.
Il adopte un cruel caprice
Trop commun aux conteurs heureux.

Scarron ne finit point l'hiſtoire
De l'irritable Ragotin;
Hamilton ferma le Grimoire
Qui fit agir ſon Facardin.

Et deux fois Crebillon déploye
Son eſprit & ſa cruauté:
Il plante là la Grue & l'Oye
Il abandonne l'Egaré.

WIELAND a rempli ſa Zenide
Et ſon Idris de chaſtes feux,
Mais en dépit des loix de Gnide
Il ne couronne point leurs voeux.

Il veut que les plus durs des êtres,
Trois graves juges des ſavans,
Trois prudes & trois petits-maîtres
Sollicitent pour les amans.

Expliquez lui, filles cheries,
Amours badins, jeunes deſirs,
Combien je hais ces tyrannies,
Combien peu j'aime les martyrs.

Je déſavouai la ſageſſe
Des Calprenede & des Urfé,
Qui ne donnoient une princeſſe
Qu'après dix ans de loyauté.

Je haïs Arnaud, ce ſauvage,
Toujours bourreau de quelque amant.
C'étoit un monſtre: dans ſa rage
Il l'eut immolé ſon enfant.

Jamais je ne ſerai propice
Aux chantres qui font tout mourir;

Quand

Quand je demande un ſacrifice
Je veux qu'il faſſe du plaiſir.

WIELAND, ſuſpendant l'éſperance
De deux nobles & tendres coeurs,
Fera mourir d'impatience
Et ſes amans & ſes lecteurs.

Tachez de vaincre ce caprice,
Tachez de fléchir l'obſtiné.
Ou bien gagnez par l'artifice
Ce qu'il refuſe à la pitié.

Déguiſez-vous, divines graces
Cachez vos charmes raviſſans
Sous le lin & ſous les grimaces
Des Chatouilleuſes de ces tems.

Choiſiſſez trois de plus aimables,
Des plus legers d'entre mes Ieux;
Qu'ils deviennent trois Agréables,
Bien roués, bien avantageux.

Quant à l'ambaſſade critique
Chargez en trois méchans Amours;
Qu'ils annoncent l'éſprit de clique,
Le ton d'oracle de ces jours.

Allez tous en cérémonie
Chez l'arbitre du fort d'Idris.
Quand ſa loi bizarre eſt remplie,
Il tiendra ce qu'il a promis.

S'il ſe rend à votre priére,
Si ſon chéf d'oeuvre eſt achevé,
Dans mon grand temple de Cythere
Son beau buſte ſera placé."

DES Graces la reconnoiſſance
Reçut avec plaiſir des ordres ſi flatteurs.
Elles Te doivent tant! Ton éloquence
A porté tant de fois dans tous les coeurs
Le plus vif ſentiment de leurs charmes vainqueurs.
Le feu divin de Ton genie,
Jettant ſes rayons bienfaiſans
Par les purs priſmes colorans
D'une brillante poëſie,
Fit lire aux Sages ſoi-diſans
La plus ſaine philoſophie.
Dans Ta Muſagion Tu leur fis voir,
Que le premier principe & le plus doux devoir
Sera toujours celui de plaire;

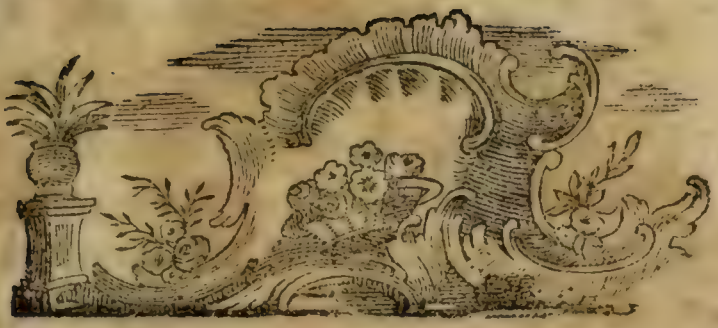
Qu'il

Qu'il faut de l'agrement à tout;
Que ſans des graces & du gout
Il n'eſt point des ſuccès, quoique l'on puiſſe faire;
Que ſans l'aveu de l'ame & ſans la voix du coeur
L'éſprit court après la chimere,
Après le jargon & l'erreur.

DEJA des neuf élus chacun apprend ſon role.
Les Amours font la caprio'e;
L'on voit les Graces minauder,
Exciter les déſirs & puis les foudroyer;
Les dictateurs academiques
En ballons aëroſtatiques
D'égoiſme ſe font enfler.

UN beau matin Tu verras à Ta porte
Cette joyeuſe & charmante cohorte.
Sous les faux attributs Ton oeil les connoitra;
Mais en les démaſquant Ton bon coeur ſe rendra.

La deputation ſautera d'allegreſſe,
Quand du bonheur d'Idris elle aura la promeſſe.
A l'uniſſon ils vont chanter:
Vous triomphez, Paphos, Cythere & Gnide,
Votre WIELAND vous rend Zenide;
Il ne laiſſe plus rien à deſirer;
Malheur à l'orgueilleux qui veut le ſurpaſſer.



Vorrede.

Der schmeichelnde Beyfall, den meine dänische Gesundheitszeitung bey Hohen und Niedrigen in beyden Reichen gefunden hat, entschuldigt den dreisten Schritt, den ich wage, indem ich die gemeinnützigsten und unterhaltendsten Aufsätze, die in jener Wochenschrift schon einmal erschienen, jetzt aber größtentheils bis zur abermaligen Originalität umgearbeitet sind, dem deutschen Publikum vorlege.

Ich betrete freilich eine Bahn, worauf ein Unzer, ein Weikard und mehrere sich mit

einem Erfolge gewiesen haben, der Andern den Muth benehmen muß, in ihre Fußtapfen zu treten. Aber ich würde nicht so kühn gewesen seyn, nach jenen berühmten Männern auch einen Arzt herauszugeben; auch nicht so verblendet, mich in Gefahr zu setzen, mit ohnmächtigen Nachahmern vermengt zu werden, wenn ich nicht hoffen dürfte, daß Leser von Einsicht bald bemerken werden, wie wenig mein unterhaltender Arzt nach irgend einem andern Arzt gemodelt, und wie ganz eigen mein Zweck und meine Manier ist.

Mein Zweck ist gar nicht das Publikum in der Kenntniß und Heilung der Krankheiten zu unterrichten, und aus meinen nicht medicinischen Lesern halbmedicinische zu machen; noch weniger mit ihnen zu philosophiren. Nein, mein Ehrgeiz ist befriedigt, wenn ich so glücklich bin, das Publikum auf gewisse Dinge, die noch nicht genug beherzigt werden, wo nicht zum erstenmal, doch wenigstens von neuem,

und

und, so weit möglich, mehr als andern gelungen ist, aufmerksam zu machen.

Es giebt in dem Studium, und noch mehr in der Ausübung der göttlichen Kunst nur gar zu vieles, womit es sehr menschlich zugeht: es giebt nur gar zu viele theoretische Fratzen und praktische Alfanzereyen, Mißbräuche, Pfiffe, die dem Arzte, der Recht und Wahrheit liebt, ein Greuel sind, und zu deren Aufdeckung er verpflichtet ist, wenn er sich an der einen Seite mit Gaben, und an der andern mit Muth ausgerüstet fühlt: wenn er sieht, daß er nicht ohne Nutzen für das gemeine Wohl eifern wird, und daß die Versicherung, Nutzen gestiftet, und seine Pflicht gethan zu haben, für alles, was er an Menschengunst verliert, schadlos halten kann.

Das Publikum wird noch immer zuviel in gewissen Vorurtheilen, in einer gewissen Täuschung gelassen, ja wohl gar darin erhalten: Vorurtheile und Täuschungen, denen kein Ar-

gumentum a tuto zu statten kommen kann, und deren begünstigte Fortdauer also den Aerzten zum Vorwurf gereichen muß. Diesen Nebel zu zerstreuen, ist einem jeden Pflicht, der einiges Licht zu verbreiten fähig ist.

Wir haben manche diätetische Vorschrift, manche allgemeine angenommene Kurmethode, die nicht so ganz richtig ist, und deren Ungrund gerügt werden muß. An der andern Seite aber haben wir auch manche erwiesene, nur nicht genug eingesehene, und noch weniger genutzte Wahrheit, die dem großen Haufen nicht zu öfters gesagt, nicht zu nachdrücklich ans Herz gelegt werden kann. Diesen durch irgend eine andere Einkleidung einigen Reiz der Neuheit zu geben, sie mittelst eines andern Tones abermal ins Ohr hineinzustehlen, ist immer ein nützliches Bestreben. Das Semper aliquid haeret gilt, dem Himmel sey Dank! doch auch von Rath und Ermahnungen.

Endlich

Endlich giebt es in diesem Jahrzehend der Kraft und des Lichts, mehr als eine Modestraße, mehr als eine herrschende Thorheit, die den Sitten und dem physischen Wohl unserer Zeitgenossen und Nachkommen das Verderben droht, und wider welche, wie bey einer gemeinen Gefahr, der Arzt nicht weniger als jeder redlicher Bürger hervortreten und zu den Waffen greiffen muß.

Exempel von allem diesem hier schon anzuführen, ist unnöthig; man wird deren genug in dem Inhalt dieses ersten Bändchens bemerken. Soviel habe ich mir auch in diesem Werk zur Pflicht gemacht, daß ich nichts zu meinem Gegenstande wähle, das nicht von einer medicinischen Seite betrachtet werden könnte: und von dieser Seite betrachte ich es. Ich hoffe daher, daß meinen Blättern noch immer der Titel eines Arztes zukömmt, wie wenig auch verschiedene darin enthaltene Materien eigentlich zur Arztneywissenschaft zu gehören scheinen, und wie öfters ich auch dabey den Arzt vergesse.

Daß

Daß aber dieser Arzt wirklich unterhaltend sey, das darf ich mir gewiß versprechen. In meinem jetzigen Vaterlande hat man der Gesundheitszeitung die Ehre gethan, sie für eine der munterſten Schriften ihrer Zeit zu erklären. Man hat die Schreibart flieſſend und launicht gefunden. Sollte die Umarbeitung mich eines ähnlichen Beyfalls bey meinen natürlichen Landesleuten berauben? Das fürchte ich nicht. Ich zweifle sehr, daß irgend ein Leſer, der nicht gar phlegmatiſch iſt, bey dieſen Blättern über Langeweile klagen wird. Sie werden manchen böſe, aber keinen einzigen ſchläfrig machen; oder ich müßte mich ſehr irren.

Daß ich meine eigne Manier habe; daß ich weder einem Unzer noch einem Weikard den Ton abborge, wird ein jeder Leſer einſehen, der dies Werk mit den Aerzten jener großen Männer vergleicht. Es iſt mir auch niemals in den Sinn gekommen, dem Einen oder dem

Andern

Andern nachzuahmen. Das erste Muster der äußerlichen Gestalt meiner Gesundheitszeitung war die Gazette de Santé, die zu Paris herauskömmt; aber auch das Muster verlohr ich gar bald aus dem Gesicht.

Freilich wird mancher Leser bey dem unterhaltenden Arzte eine gar schlechte Manier und einen schurrenden Ton finden. Er wird darinn die Sprache der feinen Welt, der guten Gesellschaft vermissen. Aber das halte ich für kein Unglück. Ich hasse alles ängstliche Nachjagen, alles Geziere, alles Unnatürliche. Wenn der Arzt philosophirt; wenn er jede Zeile bis zum Bersten voll von Sinn und Meinung packt; wenn er den Weisen macht, so halte ich ihm das zu gute: denn Philosophie und Arztneykunde können sehr gut beysammen stehen: der Vater und Fürst unserer Kunst war ein Arzt und ein Weltweiser. Aber wenn der Praktikus, der Mann, dessen natürlicher Bewegungskreis in den Krankenstu-

ben

ben ist, dem Kammerjunker nachlispeln, und das Deutschfranzosenmäßige der Antichambre auskramen will, so werde ich seekrank. Zudem ist dies, daß wir den Ton der feinen Welt annehmen, noch gar kein Beweis, daß wir dazu gehören. Die Sprache der Großen ist nichts mehr als eine Sprache; sie läßt sich lernen wie eine jede andere, von dem Bedienten, der die Excellenz pudert, so gut als von dem Arzt, der ihr den Puls fühlt.

Und wenn man denn nun auch zeigt, daß man viel mit großen Herrn und feinen Weltleuten umgegangen ist, was will denn das sagen? Werden wir dadurch bessere Aerzte? Lassen wir deswegen unser medicinisches Licht besser leuchten, weil wir es auf einem geborgten silbernen Leuchter prangen lassen?

Nein, die wahre und dauerhafte Ehre des Arztes ist diese, daß er das versteht, wofür er sich ausgiebt, und daß er seinen Beruf so aus-

übt

übt, als er schuldig ist. Das alte wohlbekannte

Principibus placuisse viris non
ultima laus est,

ist ganz richtig: großen Herrn zu behagen, ist nicht der schlechteste Ruhm. Der erste ist es fürwahr auch nicht. Der theuerste Beyfall muß in unserer Brust liegen.

Doch bey dem sogenannten Ton der guten Gesellschaft ist noch ein anderer Fehler: er verstattet keine männliche Sprache, keine nachdrückliche Rüge, keine warme Ergiessung: er ist immer lau, ja wohl gar kalt, immer matt und nicht selten fade, denn er ist der Sohn der Kunst; er bleibt der Natur fremd; er kömmt nicht vom Herzen und geht auch nicht zum Herzen.

Der größte Mangel aber ist dieser, daß die studierte, kopiirte, affektirte Hofsprache nicht allen und jeden Lesern, für die ein Arzt schreiben muß,

muß, (wenn er nicht lediglich wie Tissot für die Weltleute schreibt,) sondern nur den darinn eingeweiheten verständlich ist.

Ich lasse daher den wahren Weltleuten und Fürstengesellschaftern, die eigentlich für die höhern Klassen schreiben, und bey denen der gute Ton etwas natürliches, ungehaschtes, unnachgeäftes ist, diese feinere Sprache, und bleibe bey der meinigen, jedermann begreiflichen, ohne mich an das Aergerniß zu kehren, das gewisse Leser daran nehmen mögen, die in der litterarischen Welt die Pruden vorstellen, die alles geläutert, verfeinert, alkoholisirt haben wollen, sollte auch Sinn und Kraft darüber verlohren gehen.

Eben so wenig mache ich mir aus dem Tadel, dem Hohn derer, die nicht werden leiden können, daß ich noch so altchristlich schreibe, daß ich den alten Vorurtheilen, die ich am Altar beschworen habe, noch treulich anklebe;

daß

daß ich mich über die unberufenen Glaubensreiniger aufhalte, die es mit der Augsburgischen Konfession so machen, als Hudibras zu seiner Zeit, der auch immer auf die Gottesgelahrtheit lospußte,

As if Divinity had catcht
The itch, on purpose to be scratcht.

Ich weiß auch aus dem, was ich in meinem kleinen Kreise erlebt habe, daß viele von denjenigen, die am lautesten über Pfafferey, Verfolgungsgeist u. s. w. klagen, die am heftigsten auf den wahren reinen Sinn des Christenthums pochen, den wildesten Ketzermachern an Groll und Rachgier nichts nachgeben. Unter denen, die sich mit kaltem Blute, Unpartheylichkeit, Aufklärung und Menschenliebe zieren, giebt es Männer, die sich manchen Pfiff erlauben, den sie an der Gegenparthey als Pfaffenlist verdammen.

Wie unredlich hat nicht ein Mitarbeiter an der Gothaischen Gelehrten Zeitung gegen

mich gehandelt? Wie arglistig hat er nicht aus meiner vor einigen Jahren gehaltenen Gedächtnißrede am Reformationsfeste einzelne Stellen herausgenommen, die mir das Ansehen geben sollen, als wenn ich hart, lieblos und ungezogen von denen (also von allen denen) urtheile, die nicht so wie die Kirche denken? Wie tückisch hat er nicht eine ganze Periode weggelassen, worinn die Rede von den Gottesgelehrten ist, die nicht wie die Kirche denken? Doch vielleicht hat er selbst nicht einmal die Schrift gelesen, sondern sich mit den Brocken, die ihm ein hiesiger Feind von mir zugeschickt hat, begnügen lassen. Alle meine Ausfälle auf die selbst erkohrnen Glaubensverbesserer und die philosophischen Glaubensspötter kann ich mit Beweisen aus der neuesten Litteratur belegen, ob ich gleich kein Theologe bin. Zudem wird ein jeder billiger Leser das, was er in einer etwas feurigen Rede liest, nicht gleich für ein mit kaltem Blute gefälltes Urtheil nehmen. Aber

es

es ist nicht der Mühe werth, mit einem Namenlosen über eine Kritik, die so viele Unredlichkeit verräth, und die ich also verachten kann, zu hadern. Genug für mich, daß ich auch darinn einen Grund finde, bey den jetzigen Orthodoxiestürmern wenig Liebe zur Wahrheit zu vermuthen.

Daß wohl ein wenig viel Deklamation in diesen Blättern vorkommen mag, will ich nicht läugnen; allein das wird dem großen Zweck zu unterhalten und im Unterhalten aufmerksam zu machen, nicht hinderlich seyn. Was ich hier geschrieben habe, das habe ich gefühlt: und wenn man aus der Fülle des Herzens redet, so fällt man leicht ins Deklamiren.

Mit Absicht beleidigen diese Blätter keinen einzigen braven Mann, ja kein einziges Individuum das ich kenne. Daß aber mancher sich mag getroffen finden, das kann wohl seyn; ich habe es aber nicht ändern können.

Ueberhaupt mache ich mir nichts aus dem Hasse und dem Grolle von Privatpersonen, weil ich mich der seligen Ueberzeugung freue, zum gemeinen Besten und für die Wahrheit nach meinen Kräften gearbeitet, meine Stimme als eine Posaune erhoben und nichts geschont, auch nie meine Feder zum Schaden der Religion und Sitten gebraucht zu haben.

Doch ich bitte den Leser um Vergebung wegen meiner Selbspielerey, und unterwerfe meinen Arzt seinem unpartheyischen Urtheil.

Inhalt.

Der Verfasser übergiebt sein Kreditiv. Seite 1

Eine Apothekeranekdote. 13

Etwas von Verbesserung des Receptschreibens. 16

Gemeines Schicksal der Gottesgelahrtheit und Arzneywissenschaft. 22

Feiles Blatterimpfen. 24

Etwas zur Vergleichung der Chirurgie des vorigen Jahrhunderts mit der heutigen. 42

Eine unsterbliche Radikalkur. 44

Noch eine Anekdote von Wohlert. 46

Schatten zu dem vorhergehenden Licht. 48

Noch ein schönes Beyspiel des Vorliebnehmens weiß ich von guter Hand. 50

Die rechte Art Spanferkel zu braten. 52

Sophie und Steffen. 55

Entbehrlichkeit und Schädlichkeit der warmen Nachtmützen und dicken Perüken. 69

Etwas vom Frühstück der Kinder, und ein paar Worte vom Genie. 74

Inhalt.

Gefahr des Spielzeugs für Kinder. 84

Eine Anekdote von Geselden und Wohlert. 88

Schädlichkeit der Abendschmäuse. 89

Die Seelenwanderung macht noch immer Queerstriche durch die Diät. 113

Ein Wort von der Kleidertracht und bloßer Brust. 117

Ein Wort von der angebohrnen Natur und Vernunft des Menschen. 129

Nutzen und Gebrauch des kalten Spritzbades. 138

Krankheitsgeschichte des Herrn Omega. 147

Etwas für Damen, ihre Zähne betreffend. 169

Der
unterhaltende Arzt.

Erstes Bändchen.

Der

Der Verfasser übergiebt sein Kreditiv.

Non, les divers fléaux, tant de maux necessaires,
Dont le ciel, en naissant, nous rendit tributaires,
Dont l' homme ne peut fuir ni détourner les traits,
Ne sont rien près des maux que luimême il s' est faits.

LE MIERRE.

Der Mensch, dies Geschöpf, von dessen angebohrnem Uebergewicht zum Guten, hohem Adel und erhabener Würde in unserm philosophirenden Jahrhundert soviel geprahlt wird, ist und bleibt doch das ungereimteste von allen Thieren, die er kennt, und auf deren Gaben und Mängel, Tugenden und Untugenden, er von seiner Schemelhöhe so stolz herabsieht. Wenigstens zeigt er in tausend Vorfällen nicht mehr Vernunft, als die Geschöpfe, die er als unvernünftig bald bedauert, bald belacht.

Wie öfters muß nicht der Pfau herhalten, und zum Beyspiel eines ungereimten Hochmuths

dienen, weil der arme Vogel zwar Federn hat, die wir schön finden, dabey aber ein Paar Beine, die gar nicht die Ehre haben uns zu gefallen; und weil er, unserer Meinung nach, durch seine Manieren eine gewisse Zufriedenheit mit seinem Putze, eine stutzermäßige Selbstgefälligkeit zu erkennen giebt, die uns desto lächerlicher vorkömmt, weil die Füße mit dem glänzenden Gefieder erbärmlich kontrastiren.

Aber wenn wir uns selbst in einen schimmernden Domino hüllen, und stolz den Kopf zurück werfen, ohne an ein Paar bepflasterte oder von Fontanellen triefende Unterextremitäten zu denken; so sind wir keine Pfauen; so haben wir keine lächerliche Eitelkeit!

Wenn der bürgerliche Edelmann, der Pilz in Silbermohr, sich in Gesellschaften bläht, wo sein Mangel von Erziehung und Lebensart eben so sehr in die Augen fallen muß, als sein kostbares Gewand, so ist das kein Pfauenstolz!

Der Affe, der ernsthaft in einem Buch blättert, oder theilnehmend einem Spiel Schach zusieht, ist doch recht ein lächerliches Geschöpf!

Aber wenn wir den Wahn, den raisonnirenden Fürwitz, den wir unsere Philosophie zu nennen belieben, auf die Zehen treten und stehen und lauern lassen, als wenn er hören könnte, was in dem

dem geheimen Kabinette des Allmächtigen vorgeht; wenn wir uns anstellen als wüßten wir die ganze Reihe von künftigen Weltenwechseln auf den Fingern, so sind wir keine Affen!

Schön eingebundene Bücher auskramen, die man nicht lesen kann; Gedanken drucken lassen, die man selbst nicht erklären kann; holdselig mitlächeln, wenn andere über etwas witziges lachen, das man selbst nicht fühlt; mit ernster Aufmerksamkeit einen Diskurs anhören, der für uns hebräisch ist; das ist keine Affenweisheit!

Von Empfindsamkeit, schmelzenden Seelen und Mondschein, von Menschenfreuden, Kraft, Hochgefühl und andern Schnurren schwatzen, weil man größere Narren davon schwatzen hört; den Hofton und die Sprache der Großen annehmen, ohne mehr zu ihnen zu gehören, als der Troß zum Heere oder vordem der lustige Rath zum Hofgesinde; den Geschmack und die Fratzen der Erdengötter auskramen und sich mit ihren Schwachheiten zieren, das sind keine Affenstreiche!

Pfuy! das garstige Thier! ruft der feine Weltmann, wenn er das Schwein sich behäglich in einem Pfuhl wälzen, und das brennbare Gas mit der Wollust eines jungen Herrn, der sich zum Ball gesalbt hat, einschnüffeln sieht.

Aber die Folge einer sogenannten Unverdaulichkeit, die gewaltsame Ausleerung eines bis zum Platzen überladenen Wanstes, die Ergiessung eines Stroms von allerley Weinen und Porter, das alles ist nichts Garstiges! Wer beym zweyten Gange aufsteht, in ein Nebenzimmer geht und mit Hülfe des Fingers neuen Gerichten Platz macht, der ist kein Schwein!

Der Neid des Hundes, der seinem Bruder nicht einmal einen Knochen gönnt, erregt den Unwillen des weisen, des von Natur gütigen Mannthiers. Es dankt dem Schöpfer für den Platz, den er ihm in einem unendlich bessern Geschlecht angewiesen hat, und geht zu einem Großen, unter vier Augen, unter der Maske der Wahrheitsliebe, den Karakter eines Kollegen anzuschwärzen, sein Verdienst herabzuwürdigen, sein Glück zu hintertreiben, mit einem Worte, ärger als ein Hund zu handeln!

Mit einem Worte: unzählige Beyspiele lehren, daß der König der Natur bey aller der Vernunft, die der Schöpfer ihm geschenkt hat, eben dieselben Fehler besitzt, die er bey seinen Unterthanen so schlau zu entdecken weiß, und die er dem Mangel dieses Lichts beymißt. Sich selbst überlassen, der getreuen Leitung einer wahren Philosophie, einer vernünftigen Religion entrissen, ist er nicht besser als andere Thiere. Die Triebe, die

er

er an diesen tadelt, werden sich in ihm vereint zeigen. Die vorzüglichen Fähigkeiten, die ihm verliehen sind, werden nur dazu dienen, diese bösen Neigungen zu befestigen und zu verstärken, und Mittel zu ersinnen, wodurch sie befriedigt werden können.

Ich weiß wohl, daß dies ganz und gar nicht nach dem Sinn eines Zeitalters ist, das mehr als alle vorhergehende an Aufklärung und Philosophie Anspruch macht. Daß der Mensch von Natur gut, und die alte Lahr vom Sündenfall, von den argen Gedanken die aus dem Herzen kommen, und wie es weiter heissen mag, ein verjährtes Vorurtheil ist; daß wir Sterbliche zu Lebensfreuden, zum Selbstgenuß und zur Bruderliebe gebohren sind; daß das Christenthum uns zu grämlichten Freudenstörern und finstern Hypochondristen macht; daß es daher einer den Zeiten, das ist, unsern Bedürfnissen und Modeprincipien angemessenen Abänderung höchlich bedarf: und daß ein jeder dazu was er will beytragen, oder gar sich selbst einen eignen Glauben schmieden und seine Seeligkeit auf seine eigne Manier schaffen darf, das ist bey allen, denen daran gelegen, der herrschende Glaube. Diesen mit Gründen zu widerlegen würde mir sehr schwer fallen. Aber was ich von der Vertheidigung der menschlichen Natur gelesen und geprüft, und mit den gegenseitigen Beweisen und eigner Menschenkenntnis verglichen ha-

be, hat nur gedient, mich in den Begriffen, die mir in der Jugend beygebracht worden, zu bestärken, und mich mehr und mehr zu überzeugen, daß der Mensch ohne wahre Religion, oder ohne die Grundsätze, die zwar nicht Allen Religion heissen müssen, aber es doch wirklich sind, nicht besser als ein anderes Thier ist.

Außer dem eiteln Stolze, dem Neide, der Gefräßigkeit, der Geilheit, und so vielen andern Untugenden, die der Naturmensch mit den unedlern Geschöpfen gemein hat, besitzt er einen Trieb, der ihn unter das Vieh erniedrigt: einen Trieb, der an sich so böse, und in seinen Folgen so abscheulich ist, daß die unvernünftigen Thiere Ursache hätten, sich wegen des Mangels der Vernunft zu trösten, wenn sie wissen und beurtheilen könnten, welchen unnatürlichen, ja recht rasenden Gebrauch ihr Beherscher so öfters von dieser, ausschliessungsweise ihm verliehenen Gabe macht.

Dieser Trieb ist die unüberwindliche, unwiderstehliche Neigung, das nur gar zu glückliche Bestreben sich selbst zu schaden: nicht bloßerdings seiner Gattung, seinem Nebenmenschen; sondern sich selbst, seinem eignen Wohlseyn, seiner Gesundheit, seinem Leben.

In der ganzen unbegränzten Schöpfung finden wir kein einziges Thier, das den geringsten Instinkt zur Selbstbeschädigung verräth, das von selbst

selbst, muthwillig und mit Fleiß an eignem Schmerz und Leiden, an eignem Untergange arbeitet. Nur der Mensch; dies einzige Geschöpf, das mit dem Vermögen das Beste zu wählen begabt ist; dieser einzige Raisonneur in der ganzen Natur, hat einen solchen abscheulichen Trieb. Er braucht diese Vernunft, dies Licht, diese Führerinn, die sein Schöpfer ihm zu einem ganz andern Zweck verliehen hat, hauptsächlich dazu, Mittel zu seinem physischen und moralischen Verderben zu ersinnen, sie zu vervielfältigen und zu raffiniren.

Zufälliger Weise kann ein Thier sich selbst Schaden thun; aber mit Fleiß, mit Anstrengung aller seiner Sagacität und Kräfte thut es das nimmermehr. Freilich geht es zuweilen wissentlich in Gefahr; aber das geschieht nur wenn es unter der Gewalt eines heftigen Triebes steht, wenn Hunger, Zeugungstrieb, Rachgier, u. s. w. oder gar Furcht vor gewisser Züchtigung seines Tyrannen es ganz beherscht und verblendet. Eine gewisse Schlange in Amerika kann man, wenn man sie in seiner Gewalt hat, allerdings so weit reizen, daß sie zuletzt aus Wuth in ihr eignes Fleisch beißt, und sich mit eignem Gift das Leben nimmt. Aber so lange ein unvernünftiges Geschöpf nicht von einem seiner Natur eignem Triebe unwiderstehlich hingerissen wird, scheuet und vermeidet es jede Gefahr die es kennt: und sogar dann, wenn es sich in dieselbe wagen muß, bestrebt es sich auf alle

mögliche Weise ihr bald wieder zu entgehen, dem Aergsten aus zu weichen, und mit dem wenigsten Schaden davon zu kommen.

Der Mensch hingegen, wütet gegen sich selbst mit kaltem Blut, mit offnen Augen, bey vollem Verstande, mit Fleiß und Ueberlegung. Er studiert recht die verschiedenen Arten und Weisen sich Gewissensbisse, Krankheiten, Leiden und Tod zuzuziehen, als eine Wissenschaft, oder vielmehr als eine von den schönen Künsten: und er legt sich auf dies Studium mit einer Begierde, als wenn er gestern erst Geschmack daran gefunden hätte, und mit einem Ernste, als wenn er sich in der dringendsten Nothwendigkeit, oder, um ein Modewort zu brauchen, in einem Drange fühlte, an seinem Verderben zu arbeiten. Er handelt als wenn selbstgemachtes Elend seine Hauptbestimmung wäre, und als wenn er fürchtete, es möchte ihm an Gelegenheiten zu leiden gebrechen. Er sieht nicht, daß die ganze Natur und hauptsächlich sein eignes mit Vernunft begabtes und philosophirendes Geschlecht ihm tausend Uebel bereitet und seinem Wohl tausend Fallstricke legt; er will nicht wissen, daß er in seinem Körper, in seiner Seele einen reichen Quell von Schwachheiten und Gefahren hegt, die ihn auch ungeachtet der wachsamsten Behutsamkeit überfallen können; und er verhehlt sich, daß mit aller seiner Vorsicht doch

ein-

einmal die Tage kommen werden, da er wird sagen: sie gefallen mir nicht.

Man wird dies alles übertrieben finden: man wird es leere Deklamation und abgedroschene Gemeinsätze nennen.

„Kein Mensch, der bey Sinnen ist," wird man sagen, „thut sich mit Fleiß und vorsetzlich Schaden, um sich Schaden zu thun. Der Trieb der Selbsterhaltung ist eben so stark im Menschen als in Thieren. Allerdings thun wir vieles, das am Ende unserer Gesundheit und unserm Wohlbefinden nachtheilig ist, ja unsere Tage verkürzt; aber wenn wir das thun, so ist doch unser Zweck fürwahr ganz etwas anders: Sinnlichkeit, Eitelkeit und desgleichen sind die Triebfedern zu solchen Ausschweifungen, nicht aber ein natürlicher Hang uns selbst zu schaden."

Freilich thut sich nun wohl ein Mensch bey Sinnen kein Böses, gerade in der Absicht daß er sich Böses thun will. Aber wenn er weiß, was seinem Wohlseyn, seiner Gesundheit, seinem Leben gefährlich ist, was ihm Schmerzen und Krankheit verursacht, was seine Tage verkürzen muß, was ihm einen bösen schnellen Tod oder ein siechtes Alter droht; wenn er alles dies weiß und kennt, und gleichwohl, anstatt es zu meiden, verhüten oder schwächen zu suchen, vielmehr recht darnach jagt, sich recht Mühe giebt, es zu erhaschen, zu

vervielfältigen, zu schärfen? Thut er sich dann nicht vorsetzlich Schaden, arbeitet er dann nicht mit Fleiß an seinem Verderben?

Und dies geschicht in der großen Welt alle Tage. Die sogenannte gute Gesellschaft, und die Leute die so sind wie man seyn muß, (les gens comme il faut,) befleißigen sich recht, dem nachzujagen, was ihrer Gesundheit nachtheilig und ihrem Leben gefährlich ist, und wofür gesunde Vernunft, Arzt, Beyspiel und eigne Erfahrung sie so öfters, so nachdrücklich gewarnt haben.

Das große Augenmerk, worauf die Wünsche der feinen Welt zielen; die beiden Götzen, denen ganz Europa dient und opfert, sind Ueppigkeit und Zerstreuung. Wir wissen daß die erste ein grausames Ungeheuer ist, das seine Anbeter lebendig verschlingt: daß die andere uns das Kostbarste, das Unersetzlichste auf der Welt, unsere wenigen Tage, und die herrlichste Gabe Gottes, den Adel unsers Geschlechts, die Fähigkeit zu denken raubt: daß beyde uns an Leib und Seele verderben, unser Wohlseyn, unsere Ruhe, unser wahres Glück, und unsere ewige Hofnungen zerstören; das wissen wir, und doch geht unser tägliches Dichten und Trachten, unser Wünschen und Bestreben dahin, unsere Sinne zu vergnügen und unsere Gedanken zu zerstreuen. Belustigung, Belustigung, das ist das Eine, was nöthig ist.

Ja

Ja ein Strom, ein brausender Strom von Thorheiten überschwemmt izt unsern Welttheil, so weit Erdbeben, Wasserfluthen und Feuerregen sein Schrecken verbreiten. Christen und Juden, Philosophen, Frömmlinge und Empfindler werden zusammen fortgerissen, und schaukeln unter einander als Häuser, Bäume, Menschen und Vieh auf dem aufgeschwollenen Rhein. Singend und trällernd, wie ein Haufen betrunkener Rekruten, fahren sie dahin und laden alle, die schaudernd am Ufer stehen, ein, auch hineinzuplumpen und mit zu taumeln. Ganze Familien stürzen sich dergestalt in Verderben und Untergang, und machen kein größeres Geheimniß aus dieser Bestimmung, als der Schiffer der auf ein Brett mahlt: Wills Gott nach Stralsund.

Gicht, Schlagfluß und andere Krankheiten, kümmerliche Schwachheit des Alters in den besten Jahren, Unfruchtbarkeit oder ungesunde Kinder, sind itzund die frohen Aussichten unsrer jungen Leute. Und diese Aussichten sind ihr eignes Werk. In der edlen Kunst, Kräfte und Gesundheit zu vernichten, sein Leben zu verkürzen und seine lezten Jahre siech und bitter zu machen, sucht Einer dem Andern den Preis abzugewinnen.

Zu einer solchen Zeit scheint es keinen sonderlichen Nutzen zu schaffen, wenn ein Arzt zur Aufklärung und Warnung des Publikums etwas beytra-

tragen will. Was kann er wohl sagen, das man nicht schon wüßte, wenn man es nur wissen wollte? Was für Aufmunterung und Belohnung ist das wohl für ihn, wenn der Schlemmer ruft: „der Mann hat wahrhaftig Recht!“ und gleich darauf den Gott füllt, dem er dient? oder wenn die gnädige Frau in der mit Damast bezogenen Badstube spricht: „freilich sind heisse Zimmer der Gesundheit äußerst nachtheilig. Das hat seine Richtigkeit. Johann, der Ofen wird doch wohl nicht kalt?“

Inzwischen ist es doch nicht ohne allen Nutzen, wenn ein medicinischer Sittenprediger wider das physischmoralische Verderben seiner Zeit, wider den Selbstmord, worauf man sich in den großen Städten ordentlich zu Gast bittet, nachdrücklich eifert. Die Nachwelt, die gewiß einmal die Thorheiten unsers Zeitalters beweinen wird, findet à vielleicht Ueberbleibsel von diesen und ähnlichen Werken, und sieht daraus, daß es doch Leute gegeben hat, die die herschenden Fratzen und Laster mit ihren natürlichen Farben gemahlt, und dem Haß der Getroffenen Trotz geboten haben.

Eine Apothekeranekdote.

Iliacos intra muros peccatur & extra.

Immer hört man von Afterärzten reden. Wenn von einem Pfuscher, Geheimnißkrämer Marktschreyer, Quacksalber, Blutigel, Würgengel u. s. w. die Rede ist, wird fast immer ein Mann darunter verstanden, der sich zu Medicinern oder Chirurgen rechnet. Zuweilen geht es doch auch über die Hebammen her. Nur die Apotheker kommen gut davon: selten, äußerst selten wird etwas bekannt, das den Söhnen des Hermes zum Schimpf gereichte. Da diese unsere Halbbrüder aber eben sowohl Menschen sind als wir, und da sie eben so nahe mit der Kaufmannschaft, als wir mit Dichtern und Virtuosen verschwägert sind; so müßte es viel seyn, wenn unter ihnen nicht eben so große menschliche Schwachheiten sollten gefunden werden, als unter uns. Gewinnsucht muß nicht weniger bey einem Apotheker statt finden können, als Charlatanerie bey den Zwillingssöhnen des Aeskulaps. Folgende zuverläßige Geschichte beweißt, daß dies wohl möglich ist:

Ein Prediger auf dem Lande, der ein wenig von der Medicin verstand, verschrieb sich von der Apotheke in einem benachbarten Städtchen allerley Arztneyen, wozu er jedoch jedesmal das Geld mitschickte. Der Apotheker behielt aber die Recepte,

die

die er nach Recht und Gebrauch bey erhaltener Bezahlung hätte zurück geben sollen: und als der Geistliche starb, belegte er damit eine Rechnung, womit er sich bey der armen Wittwe meldete. Die betrübte Frau, die, wie bey Predigerwittwen gern der Fall ist, in schlechten Umständen war, rief den Himmel zum Zeugen, daß ihr seeliger Mann jedesmal baar hätte bezahlen lassen. Der Apotheker versicherte, daß das nicht geschehen wäre, und daß er nicht würde die Recepte in Händen haben, wenn man sie gehörig gelöset hätte. Er gab auch zu verstehen, daß die Boten wohl möchten das mitgegebene Geld untergeschlagen haben.

Aber nicht genug damit. — Er hatte noch dazu die Recepte verfälscht. Vermittelst eines kleinen Kammes hatte er jedes Quintchen in eine Unze verwandelt. Das machte gleich achtmal mehr.

Aber noch nicht genug damit. — Vor dem Namen des Mittels, das der Prediger verlangt hatte, hatte er gar künstlich das Zeichen von Oel, Spiritus, Salz, Tinktur, oder das Wörtlein Ess. gefritzelt. Wieder ein gewaltiger Unterschied.

Aber doch noch nicht genug damit. — Der Pfarrer hatte manches liebe Mal seinen Bauern Bittzettel unter seinem Namen gegeben, gegen welche man ihnen das Mäusegift, das sie von der Apotheke holten, verabfolgen ließ. Diese Zettel behielt unser pharmaceutischer Kipper und Wipper,

per, Gesetz gemäß, um sich damit im Falle eines Mißbrauchs solcher Gifte, vor der Obrigkeit zu rechtfertigen. Zwischen der Zeile, die die Quantität des verlangten Giftes ausdrückte, und der Unterzeichnung nebst dem Datum, hatte der selige Mann, der kein Arges besorgte, Zierlichkeit halber, mehr oder weniger leeren Raum gelassen. Dieses Plätzchens bediente sich der Gauner recht artig. Er schnitt das Obenstehende ab und schrieb über Datum und Namen dies oder jenes Arztneymittel nach eignem Gutbefinden, so daß er nun anstatt eines Sicherungsscheins von 2 Groschen Mäusegift ein eigenhändig unterschriebenes Recept von so und so viel Lebensbalsam, flüchtigem Oelsalz, Hofmannschem Liquor u. a .m. aufzuweisen hatte.

Vermittelst aller dieser Künste brachte er eine Rechnung von 70 Rthlrn. zuwege, die er mit des Verstorbenen eigner Hand belegte, und wodurch er die unerfahrne Wittwe nöthigte, seiner schändlichen Raubsucht den größten Theil des Nachlasses aufzuopfern. Als er dies Blutgeld erhalten hatte, zerriß er in ihrer Gegenwart die Beylagen, als nun überflüßige und lästige Papiere.

Diese Geschichte hat ihre vollkommene Richtigkeit: die Personen und Oerter könnten genannt werden, wenn es nöthig wäre. Aber so wohl ich als der wohldenkende Mann, der mir diese schänd-

schändliche Betrügerey berichtet hat, haben beyde unsere Absicht erreicht, wenn das Erzählte einem und andern Leser, der auch einmal Arzneyen bey einem zweydeutigen Apotheker verschreiben könnte, zur Warnung dient.

Etwas von Verbesserung des Receptschreibens.

Junge Aerzte sehen aus dem Vorhergehenden, wie nöthig es wohl wäre, verschiedene üble Gebräuche bey dem Receptschreiben zu ändern.

Warum muß das Gewicht in Arzneyformeln ewiglich mit Zeichen, mit höchstunsichern, durch den kleinsten Dintenfleck, ja durch den Muthwillen einer Fliege verwandelbaren Zeichen ausgedrückt werden? Bey dem Wundarzte mag der Mangel des Lateins noch als Entschuldigung hingehen; aber bey studirten Aerzten ist das Beybehalten der Zeichen und römischen Zahlen in Recepten entweder blinde Anhänglichkeit an altem Herkommen, oder Gemächlichkeit.

Ueberhaupt wäre zu wünschen, daß man bey Verschreibung der Arzneyen alle Abkürzungen wegliesse. Ja vielleicht wäre es rathsam, daß das ganze Recept in der Landessprache geschrieben

ben würde, wie in Frankreich längstens Gebrauch gewesen ist.

„Würde aber das nicht Anlaß zur Receptfuscherey geben? Würde dann nicht mancher Laye sich selbst Arzneyen verschreiben?"

Ey, das geschicht ja so schon: viel tausend Recepte werden ja aus Büchern genommen oder nach der Verordnung eines Arztes abgeschrieben. Und tausendmal weniger gefährlich ist es doch wohl, eine Arzneyformel in deutscher Sprache zu kopiren, als ein mit Zeichen vermengtes Latein nachzukritzeln.

Dies Nachkritzeln geschicht alle Tage. Es läßt sich durchaus nicht hemmen. Welche Verunstaltung, welche gefährliche Verfälschung kann ohne Wissen und Willen des Abschreibers nicht statt finden, wenn das Recept abgekürzt, und mit Zeichen vermengt und noch wohl gar schlecht geschrieben ist.

„Ist es aber rathsam, daß der Laye mit Arzneyen bekannt wird? Ein lateinisches Recept ist für den gemeinen Mann eine Art von unbegreiflichem Geheimniß, ein Heiligthum: dadurch soll es sein Vertrauen erlangen: und deswegen soll er es mit gläubiger Unterwerfung gebrauchen. Wenn er aber erst selbst lesen kann, was man ihm giebt, so wird er anfangen zu raisonniren, zu zweifeln, zu künsteln."

Wohl wahr. Aber warum hat man denn in so vielen für Kunstgenossen und Männiglich geschriebenen Arzneybüchern deutsche Recepte? Wie viel kann der Laye nicht aus solchen Büchern auch ohne Recepte lernen, das ihm zum Nachtheil seiner Gesundheit, oder gar zur Gefahr seines Lebens gereichen muß, wenn er keinen rechten Gebrauch davon macht? Und dann ist es eine große Frage ob er aus den Kunstwörtern, wenigstens den mehrsten, wenn sie verdeutscht sind, klüger wird, als aus den lateinischen.

„Aber wie viel mehr Mühe, Zeit und Papier gehörte nicht zu einem solchen voll ausgeschriebenen deutschen Recept?“

Man kann sich ja etwas mehr für das deutsche und mühsamere Recept bezahlen lassen. Der Laye wird es mit Vergnügen thun, wenn er hört, daß er es selbst wird lesen können, und daß dadurch allem sonst so möglichen Versehen vorgebeugt wird.

Und wer sagt, daß ein Praktikus, der eine Arzneyformel schreibt, ein Dokument, das öfters mehr zu sagen hat als manches gerichtliches, auf Ersparung der Zeit, der Mühe und des Papiers sehen soll? Bey welchen andern wichtigen Geschäften erlaubt man sich solche elende Stremelchen, als die meisten Recepte sind? Der Tischzettel in einer Garküche, die Rechnung einer Wä-

sche-

scherinn steht nicht selten anständiger aus, als der lateinische Orakelspruch eines hochgelehrten, hocherfahrnen Herrn Doktors, eines hochangesehenen Mannes, der bey allen andern Gelegenheiten die Würde seines Standes geltend zu machen weiß. Der Rechtsgelehrte gibt kein Papier aus den Händen, das nicht das Ansehen der Feyerlichkeit und Wichtigkeit hätte, wenn es auch nur eine Kleinigkeit betrift; allein der Arzt setzt sich darüber weg: er schmiert ein Recept, worauf so öfters Leben und Tod, ja zuweilen seine eigne Ehre und Wohlfahrt ankömmt, ohne Bedenken auf das erste beste Läppchen Papier.

Und noch dazu soll dies armselige Läppchen Papier so klein und dünne als es immer seyn mag, manches liebe Mal auf die Apotheke getragen, zurückgeschickt und abermal hingetragen werden. Zuletzt hängt es gar nicht mehr zusammen, die Schrift wird unverständlich, die Zeichen werden verstellt. Ja endlich verweset es gleichsam unter so vielen Händen: und der Besitzer kömmt um diesen Schatz.

Alles dies könnte geändert werden, wenn es den Aerzten gefiele, die Arzneyformeln voll aus zu schreiben, ein hinlänglich großes Format und starkes Papier dazu zu nehmen, und überhaupt dem Ganzen das Gepräge feierlicher Ueberlegung und die Dauerhaftigkeit einer öffentlichen Akte zu geben.

Die Kundschaft eines Handwerksburschen, der Paß eines armen Juden, der Gesundheitsschein eines Stücks Vieh, ist mit mehr Fleiß geschrieben, als manches Recept für einen Fürsten, an dessen Erhaltung Millionen Menschen gelegen ist.

In einer Schuldverschreibung wird die Summe, wenns auch nur fünf Thaler wäre, nicht nur mit Zahlen, sondern auch mit Schrift ausgedruckt: da heißt es: 5 Thaler sage fünf Thaler. Aber wenn der Arzt ein Recept schreibt, so kürzt er Namen des Arzneymittels, Maaß oder Gewicht, Unterricht für den Apotheker, kurz alles was er zu wissen thun und einprägen will, so viel ab als möglich, behilft sich mit einzelnen Buchstaben wo er kann, ja nimmt sogar Zeichen zu Hülfe. Da leuchtet die geflissentliche Müherspärung, die sorglose Anheimstellung auf ein Gerathewohl, allenthalben hervor. Ein schöner Bürge für den Fleiß, womit man die Sache überlegt hat! Daß ein jedes Zeichen, ein jeder Zahlbuchstabe zufälliger, muthwilliger, boshafter Weise verändert werden kann; daß ein jeder Mißverstand Gefahr, wenigstens Zeitverlust verursachen müsse; daran denkt man nicht. O! das hat wohl keine Noth! ist hier der große Beruhigungsgrund.

Möchte doch ein Arzt von Ansehen einmal den Anfang machen, und durch sein Beyspiel andere aufmuntern, eine so unanständige Bequemlich-

lichkeit und Papierknauserey fahren zu lassen.

Und warum könnte man sich nicht eines sehr bequemen Mittels, — gedruckter Formulare bedienen? Die allermeisten Praktici, sie mögen sagen was sie wollen, haben gewisse Recepte im Gebrauch. Das was die Frucht einer jedesmaligen besondern Ueberlegung der individuellen Umstände des Kranken zu seyn scheint, ist öfters im Grunde nichts anders als die mechanische Wiederhohlung tausendmal niedergeschriebener Worte, Namen der Person und Datum ausgenommen. Für alle gewöhnlich vorkommende Fälle haben sie solche Recepte im Kopfe. Könnten sie von diesen nicht hübschgedruckte Formulare drucken lassen, und ein solches für den Kranken ausgesuchtes unterzeichnen? Wenigstens könnte dies zu Hause und bey Konsultationen sehr bequem seyn.

Ich meinerseits darf sagen, daß sich die Zahl aller Abänderungen der Arztneyformeln, die ich im Gebrauch habe, auf keine hundert beläuft. Was wäre denn das, die drucken zu lassen?

Gemeines Schicksal der Gottesgelahrtheit und Arzneywissenschaft.

Die Theologie und die Medicin sind sich darin ähnlich, daß der große Haufe glaubt, sie lassen sich leicht lernen. Dies kömmt wohl hauptsächlich davon her, daß man zwischen Reden und Predigen, zwischen Kuriren und Heilen keinen gebührenden Unterschied macht. Man glaubt es gehöre nichts weiter zum Predigeramt als die Gabe eine ganze Stunde lang aushalten zu können stehend zu reden: und daß einer alles habe, was zum Arzte erfordert wird, wenn er den Puls fühlen, gravitätisch aussehen und ein Recept schreiben kann.

Von vielen Exempeln, die beweisen könnten, wie weit dies Vorurtheil bey gewissen Leuten gehen kann, will ich nur zwey anführen, die eben so lustig als wahr sind.

Ein Ochsenhändler im Holsteinischen hatte ein Söhnlein von 20 Jahren, 5 Fuß 8 Zoll hoch und von einer Schulter zur andern eine Elle breit. Der Knabe konnte schon lesen und schreiben; nur im Rechnen hatte er es nicht weit gebracht: denn es ging die Sage, der Junge könne nicht bis fünf zählen.

Der Vater wollte einmal die Naturgaben dieser Leibeskraft auf die Probe setzen. Als er gegen den

den Winter ein ganzes Heer Ochsen nach Hamburg schickte, um in den Magen der Herrn Republikaner die Winterquartiere zu beziehen; vertraute er ein besonderes Korps davon seinem hoffnungsvollen Sohn. Mumme verkaufte sein Rindvieh in kurzem; hatte sich aber von den Metzgern so überlisten lassen, daß er eine Summe löfete, die den Erwartungen des Alten gar nicht entsprach. Auf Verlust hatte er freilich Rechnung gemacht; aber diese Einbusse war zu groß.

„Willst du ein Ochsenhändler werden?“ sagte er höhnisch und ergrimmt. „Du magst den Teufel! Dazu hast du kein Hirn, du dummer Schöps. Nein, ich muß etwas anders aus dir machen. Noch ists Gottlob Zeit. Studiren sollst du mir, du Lümmel: ein Pfaff sollst du mir werden. Das ist das Einzige wozu du noch taugst.“

Zu dieser Hollsteinischen Begebenheit lieferte neulich ein seeländischer Pächter ein Pendant. Er schrieb an einen Freund in Kopenhagen, er hätte zween Söhne. Einen muntern flinken Buben, der kein Latein aber ein wenig Deutsch gelernt hätte: und den gedächte er zu einem Barbier in die Lehre zu thun; und einen ältern, bereits 20jährigen, etwas trägen Jungen, der schon einmal mit Latein und Schulwissenschaften angefangen, aber nicht damit fortkommen können, und diesen wolle er, weil der Klotz zu sonst nichts geschickt wäre, die Medicin studiren lassen.

Feiles Blatterimpfen.

Sua cuique venalis proſtat vita.

PLINIVS.

Dieſe Worte können in unſern Tagen mit dem größten Recht den mehrſten Blatterimpfern zugeeignet werden: und der offenbare Mißbrauch, den ſo viele Aerzte von dieſem Geſchäft machen, verdient wohl einmal in ſeinem wahren Lichte dem Publikum vor Augen gelegt zu werden. Ich bin, ſo viel ich weiß, der erſte, der dieſe Schande der Arzneywiſſenſchaft aufdeckt: und ich werde mir viele Feinde machen; aber das will nichts ſagen.

Seit funfzig Jahren iſt das Blatterimpfen in Europa, oder beſſer zu ſagen in der Chriſtenheit, bekannt und gebräuchlich. Unzählich iſt die Menge der Aerzte und anderer, die von dieſer Sache geſchrieben, ſie unterſtützt, verfochten und geprieſen haben. Es hat an Widerſachern nicht gemangelt; aber die Impfgönner haben allemal gewonnen: und in dem aufgeklärteren Theil von Europa hält man den Nutzen und die Sicherheit des Blatterimpfens für entſchieden. Die größere Zahl der praktiſchen Aerzte beſchäftigt ſich mit der Ausübung deſſelben, und viele Landesherren und Obrigkeiten haben durch ertheilte Impffreyheit, durch allerley Aufmunterungen, und ſogar durch öffentliche und unentgeltliche Impfanſtalten, das Geſchäft zu befördern geſucht.

Mit

Mit welchem gemeinnützigen Erfolge werden wir izt sehen.

Die meisten, — man bemerke wohl: die meisten von den nemlichen Aerzten, die das Impfwerk als höchst wohlthätig für den Staat und die Menschheit, als ein Hauptwerkzeug der bewahrenden und erhaltenden Güte Gottes ausposaunen, und sich auf ihre eigenen Impfkuren, als so viele Zeugnisse für die gute Sache berufen, auch die Regenten gar flehentlich zur ferneren Erleichterung und Erweiterung dieses gesegneten Rettungswesens aufgefordert haben, sind mit allem ihrem Patriotismus, ihrer Weltbürgerey, ihrer Philosophey, ihrer Menschenliebe, ihrem Hochgefühl, ihrer Thätigkeit und Kraft und wie die Fratzen alle heissen, doch geflissen gewesen, vorzüglich, wo nicht lediglich aus diesem gemeinnützigen Geschäfte ein Gewerbe zu machen, das einen nicht geringen Schein sehr unmediciniſcher Eigennützigkeit hat.

Wenn wir die Impflinge auszeichnen, deren die meisten von jenen Impfärzten namentlich gedenken, und deren Erhaltung sie der Menschheit und dem Vaterlande für ein nicht geringes anrechnen; so finden wir, daß wenigstens zween Drittheile von ihnen hübsche Leute oder Kinder von hübschen Leuten sind.

Also ist das für Staat und Menschengeschlecht so wohlthätige Impfwerk in den Händen der mei-

sten Aerzte, die sich damit abgeben, dem Staate und dem Menschengeschlechte bey weitem nicht so zu Nutzen gekommen, als es hätte können und sollen. Ausgesuchte einzelne Personen, hubsche Leute zu erhalten ist aller Ehren werth; aber ganze Schaaren von gemeinen Leuten erhalten, das heißt dem Staate und dem Menschengeschlechte weit wesentlichere Dienste thun.

Wiederum wäre es noch was, wenn alle dergestalt für den Staat bewahrte hubsche Leute männlichen Geschlechts, und bey keinem zu besorgen wäre, daß ein Empfindelmännchen, ein Puppenmännchen, ein Franzosenmännchen daraus würde, und der durch das Impfen gerettete doch für König und Vaterland verlohren ginge.

Aber so sind wieder die Hälfte von den meisten aufgestellten Impflingen Frauenzimmer: allerdings schöne, wohlerzogene, hoffnungsvolle Damen und Mädchen; allerdings jede für sich wohl werth, daß sie wider die mörderischen und, was noch ärger ist, schönheitzerstörenden Blattern in Sicherheit gesetzt werden; aber für den Staat bey weitem nicht so nützlich, also auch nicht so wichtig, als die arbeitenden Töchter des gemeinen Mannes. Das Bürgermädchen, die Bauerdirne u. d. ü. sind zwar nicht allemal so weis als die Lilien auf dem Felde; aber sie können arbeiten, sie können nähen, spinnen: und das ist mehr als manche von denen

kaum

kann, die durch den giftschwangern Faden sind erhalten worden, und die in Gesellschaften prangen, schöner als Salomon in seiner Herrlichkeit.

Was hat es also geholfen, daß große und gute Regenten das Blatterimpfen erlaubt, daß so viele Aerzte sich damit beschäftiget haben, wenn es größtentheils nur den sogenannten hübschen Leuten, die für den Staat unendlich weniger wichtig sind als das gemeine Volk, und nicht diesem zahlreichsten und wesentlich nützlichsten Theil des Volks zu Gute gekommen ist? Was nützte es dem gemeinen Wesen, daß man einem Beamten sein halbes Dutzend Töchter, deren Aussichten in die Zukunft so trübe sind, und wovon vielleicht mehr als eine mit der Zeit sagen wird: spinnen mag ich nicht und dienen kann ich nicht, so schäme ich mich zu betteln, — daß man solche Nullen im Staate mit großer Sorgfalt der Gefahr der leidigen Blattern entreißt? Und wie darf man dann wähnen, dem Lande ich weiß nicht welchen Dienst geleistet zu haben, auch der guten Sache des Blatterimpfens mit diesem ausposaunten, in salvo gebrachten halben Dutzend zeherfähiger Mädchen stattlich zu Hülfe gekommen zu seyn? Was nützte das, sage ich, wenn man zu gleicher Zeit die Söhne des Schuhflickers, die dem Könige und dem Vaterlande alle zu Nutze kommen können, ungeimpft dahin gehen und einen Raub der natürlichen Blattern werden ließe?

Dies

Dies ist die Ursache, warum das Impfgeschäft nie und nimmermehr recht gedeihen wird. Man predigt den Nutzen, den es so wohl für den Staat, für das ganze Menschengeschlecht als für jedes Individuum insonderheit hat: aber man bringt dies wohlthätige Geschäft nicht recht in Ausübung. Man glaubt alles gethan zu haben, wenn man, so wie Gatti, eine Reihe von hohen Personen herzählen kann, wobey das Ding entweder sehr schön gelungen ist oder sehr schön — hätte gelingen sollen. Für den gemeinen Mann, den armen Bürger und den Bauern wird wenig oder nichts gethan.

„Nichts gethan? Nichts gethan? Welche Unwahrheit! Wie viele schöne Anstalten hat man nicht für das Volk? Hat man nicht in verschiedenen Ländern öffentliche Impfhäuser? Werden nicht hie und da eigentliche Impfärzte vom Landesherrn besoldet?“

Alle diese schönen öffentlichen Anstalten haben geringen Nutzen. Kaum bezahlen sie sich.

Denn erstlich sind die Impfhäuser Spitäler; wenigstens haben sie in den Augen des Volks alles Abschreckende der Spitäler. Ungerne geht ein Siecher in das Spital: wie unendlich viel schwerer muß es also nicht Eltern fallen, sich von ihren Kindern zu trennen, und Kindern, ihre Eltern zu verlassen.

Und

Und in welchen Umständen! Eltern sollen ihre gesunden Kinder in ein Spital schicken um ihnen da eine Krankheit geben zu lassen! Eine Krankheit die sie sonst vielleicht nie bekommen würden! Eine Krankheit, die so viele von selbst bekommen ohne daran zu sterben! Eine Krankheit, die ja wenn sie von selbst kömmt, doch von dem lieben Gott kömmt, und wobey man ihn nur muß walten lassen! Um diesem lieben treuen Gott vorzugreifen, um sicherer zu seyn als man unter seiner Hut ist, sollen sie ihre Kinder in eine gewisse Gefahr stürzen, sollen sie in dieser Gefahr allein liegen, unter der schrecklichen Hand des fühllosen Arztes zappeln, mit Hunger und Durst kämpfen lassen, ja sollen sie vielleicht nie wieder sehen!

So raisonnirt der gemeine Mann: und so muß er raisonniren, nach den Begriffen und den Gefühlen die er hat. Und was thut man denn ihn zu überzeugen, daß er falsch raisonnirt; daß seine Besorgnisse ungegründet sind; daß er wohl thäte, wenn er sich die Güte des Landesherrn zu Nutze machte?

Ey! man läßt eine Einladung in die Zeitungen einrücken, oder besonders abgedruckt in der Nähe der Stiftung austheilen. Man schreibt schöne Abhandlungen, zur Erbauung aller derer — die sie nicht lesen können. Und allen Eltern, denen es befohlen werden kann, denen wird auferlegt ihre Kinder in das Impfhaus zu schicken.

Zu

Zu dem Volke durch den Druck zu reden, mit dem gemeinen Mann zu philosophiren, dient zu nichts. Er behält immer seine Meinung. Nein, zu ihm gehen, mit ihm sprechen, sich zu seinen Fähigkeiten herablassen, jeden Einwurf faßlich und gründlich beantworten, überzeugen und überreden, rathen, bitten, betteln müßte man, wenn man etwas ausrichten wollte.

Alle übrige Aerzte sollten ihre eifrigsten Bemühungen mit denen, die der öffentlichen Impfanstalt vorgesetzt sind, vereinigen, sollten dieser die bestmöglichste Einrichtung zu geben und einen immer zunehmenden Kredit zu verschaffen suchen, sollten jeder in seiner Gegend den gemeinen Mann so wie hübsche Leute überreden, die väterliche Fürsorge des Landesherren zu nutzen.

Aber was sagen die Meisten, wenn vom Volke die Rede ist? Ey, man hat ja etwas in den Zeitungen drucken lassen, man hat Einladungszettel austheilen lassen, man hat die Sache Predigern empfohlen. Nun haben die Leute Moses und die Propheten: nun wäscht man seine Hände: man ist unschuldig an dem Kindermorde, den die Blattern anrichten. Es ist ja zur Aufklärung des Volks alles gethan worden, was gethan werden konnte.

Geht man aber zu den Wohlhabenden, den Vornehmen, den Mächtigen, so redet man dem

Blat-

Blatterimpfen ganz anders das Wort, so erhebt man die Impfanstalt im Posaunenton; aber nicht ihr, sondern sich selbst zum Frommen. Man bietet seine ganze Beredsamkeit auf, die hohe oder werthe Familie von der Heilsamkeit und der Nothwendigkeit dieses Schrittes zur Sicherung ihrer hofnungsvollen Jugend zu überreden. Man braucht jeden medicinischen, philosophischen und theologischen Grund, um sie dahin zu bringen wo man sie haben will. Man spricht ein langes und ein breites von den herrlichen Früchten, den Staat und Menschengeschlecht von diesem wohlthätigen Geschäfte einärndten: von den vielen nützlichen Bürgern die dadurch erhalten werden: und jede menschenfreundliche Seele muß von der süßen Vorstellung so gesegneter Wirkungen einer freylich kostbaren Anstalt gerührt werden.

Ach! man erfährt nicht, oder man denkt nicht daran, daß dieser Lobredner des Impfwesens der öffentlichen Anstalt im Grunde nicht gut ist und ihrem Nutzen entgegen arbeitet, indem er selbst das Impfen als ein Gewerbe treibt.

Und ach! man vergißt in dem patriotischen und philanthropischen Affekt, daß der größte Theil des Volks, daß ganze Provinzen von diesen begünstigten Anstalten und ihren gesegneten Wirkungen nicht den allergeringsten Nutzen haben.

Nein, wenn man auch für jede Provinz ein eignes Impfhaus bauen liesse, so würde das nichts helfen. Will man arme Leute bewegen ihren Kindern die Blattern einimpfen zu lassen, so muß man zu ihnen ins Haus gehen: das Ding muß unter den Augen der Eltern geschehen.

Und ehe es so weit kömmt, wird das ganze Impfwesen nie das Zutrauen des gemeinen Mannes gewinnen. Um ihm die Augen zu öfnen, um ihm den Glauben in die Hand zu geben, um ihn aus dem geschwornen Feinde der Sache in einen warmen Freund und Vertheidiger derselben zu verwandeln, muß man ihm seine Kinder vor seinem Angesicht, in der Mutter Schooß retten. Man muß ihm mit aller der Ueberredungskunst zusetzen, die man da braucht, — — wo Geld oder Gunst zu gewinnen ist.

Aber wie öfters geschicht das? Wie viele Impfärzte giebt es wohl, die von Hütte zu Hütte, von Keller zu Keller gehen, um ihre armen Mitbürger zur Annahme dieses Geschenks zu bewegen? Wie viele eigentliche Aerzte thun es wohl? Zu den Zahlfähigen fahren und gehen sie: um die Bemittelten bewerben sie sich: reicher Leute Kinder sucht der Eine dem Andern wegzukapern, aber den Handwerker, den Tagelöhner läßt man gehen; oder wenn es hoch kömmt, räth man ihnen, ihre Kinder beyzeiten — ins Impfhaus zu schicken.

Hier

Hier zeigt sich der Patriotismus, die Menschenliebe und das Gefühl der Pflichten der Impfärzte in völligem Glanze. Ist es ein rechtschaffener Mann, der das Ding als eine Wohlthat ansieht, und nicht mit einer Wohlthat wuchern will, so giebt er sich eben so viele Mühe, dem geringsten Mitbürger Zutrauen einzuflößen als einer Excellenz; so beschäftigt er sich eben so gerne mit der Rettung eines Bauerjungen als eines Gräfchens; so glaubt er nur dann dem Vaterlande wesentliche Dienste geleistet, und für die gute Sache des Blatterimpfens etwas rechtschaffenes gethan zu haben, wenn er es da ausübt und ausbreitet, wo es am nothwendigsten und für das gemeine Wesen am ersprießlichsten ist.

Was mögten die Impfärzte von Gewerbe doch wohl zu ihrer Entschuldigung vorbringen können, wenn man ihnen diese wissentliche Unterlassung des Blatterimpfens bey armen Leuten zum Vorwurf machte? Wie wollten sie sich wohl helfen, wenn man sie beschuldigte, der Eigennutz leite sie bey dem für die Menschheit so wohlthätigen Geschäfte, und sie verkauften diese Wohlthat? Was für einen gültigen Grund könnten sie wohl angeben, warum sie sich bey dem Manne vom Stande so viele Mühe geben, daß er ihnen seine Junker und Fräulein zum Impfen anvertraue, und hingegen den Schuhflicker und Tagelöhner, der auch mit

Kindern sitzt, unbesucht, unangefochten, unüberredet lassen?

Wer sich auf die öffentlichen Anstalten beruft, der hat eine eiserne Stirne. Denn ist die öffentliche Anstalt zu bedenklich für die Kraft der Lenden einer Excellenz; thun Sie sicherer, wenn Sie Ihr theuerstes Kind in Ihrem eigenen Hotel impfen lassen: so muß es auch für den geringsten Mitbürger bedenklich seyn. Wenn die Rede von Leben und Gesundheit ist, so muß bey dem Arzt kein Ansehen der Person gelten: so ist der Bauerjunge so gut als ein Prinz. Der Arzt soll für den Einen sowohl Rechenschaft geben als für den Andern.

Und warum ist eine öffentliche Impfanstalt nicht in dem Zustande, daß man eben so wohl hübscher Leute ja Grafen und Herren Kinder als des gemeinen Mannes seine dahin weisen könnte und müßte? Warum anders, als weil man jene abhält, durch eigenes Impfen abhält, dahin zu kommen, dadurch mehrere hinzuziehen, dadurch die Stiftung in Aufnahme zu bringen?

Wer da sagt, daß der gemeine Mann gar nicht zu überreden, daß nichts mit ihm anzufangen, daß bey ihm kein glücklicher Erfolg zu hoffen ist, der sagt eine große Unwahrheit. Denn daß bey dem rohesten Pöbel schon etwas auszurichten ist, wenn man das Ding recht anfängt, das lehrt der gesegnete Erfolg, den die Bemühungen eines

nes Eisens und mehrerer Prediger gehabt haben. Man gehe nur vernünftig, redlich, uneigennützig zu Werke; so wird man die Aeltern so leicht gewinnen, und die Kinder so glücklich retten als man wünschen kann. Aber wenn der Arme wohl sieht, daß das Anrathen dem Impfarzte nicht von Herzen geht, so wird er freylich nicht sonderlich bereitwillig seyn, einen Schritt zu thun, der ihm ohnehin sauer wird.

Doch jetzt fällt mir ein scheinbarer Grund ein. Bey gemeinen Leuten kann unläugbar weit leichter ein Versehen statt finden, als bey den bessern Klassen; also kann es auch leichter geschehen, daß ein Kind stirbt. Nun aber muß der Impfarzt, der seinen Kredit erhalten will, wohl zusehen, daß kein Impfling unter seinen Händen das Leben zusetze. Folglich ist es nicht rathsam, mit dem Armen sich einzulassen. Hinaus mit ihnen in das öffentliche Impfhaus!

Wer so raisonnirte, der verriethe kein zärtliches Gewissen, keine uneigennützige Seele. Denn für den rechtschaffenen Arzt muß das Bewußtseyn, seine Pflicht gethan, das Impfen als eine wahre Wohlthat angewandt, dem gemeinen Wesen Dienste geleistet zu haben, Entschädigung genug seyn. Verliert er unverschuldet das Zutrauen seiner Mitbürger, so sind es ja Abderiten, so sind sie ja seiner Achtung nicht werth! Will man ihm keine

Kinder mehr anvertrauen, so ist das ja nicht seine Schuld! Desto schlimmer für das Publikum.

Aber so verdient er auch nichts mehr mit Impfen. Nun, er ist auch keiner von den Gewinnsüchtigen, die aus dem Impfgeschäft eine Assekuranzanstalt machen; er ist keiner von den medicinischen Juden, die mit Blattern schachern.

Jedoch sein Impfen wird durch diesen Verlust eines oder mehrerer armer Kinder nicht außer Kredit gesetzt werden, wenn er nur fortfährt, sich als einen rechtschaffenen, biedern, uneigennützigen Arzt, als einen ächten Menschenfreund, in diesem so wie in andern Fächern zu zeigen. In diesem Lichte ist er allemal so liebenswürdig; er gewinnt mit jedem Tage so viele Hochachtung und Zutrauen; sein großmüthiges Verfahren, da er sich, ohne alle Erwartung eines andern Lohns, als den ihm erfüllte Pflichten gewähren, zu den verachteten Mitbürgern herabläßt, und sein dadurch an den Tag gelegtes inneres Gefühl des wahren Berufs eines Arztes, wird alle Pfeile des Neides so stumpf machen, wird ihn in den Augen aller rechtschaffener Männer über seine Kollegen so erheben, daß sein Ruf nicht an einem Unglück, das ja auch Andere treffen kann, scheitern wird. Zudem ist die unendlich größere Zahl von geretteten armen Kindern eine eherne Mauer: je ärmer sie sind, je mehr reden sie für ihn.

Aber wie viele denken und handeln so? Sind nicht manche Aerzte geldgierig und lohnsüchtig genug, um ihr Impfen gänzlich auf die Zahlfähigen einzuschränken, um auf so und so viel Thaler für so und so viel Köpfe in einer Familie kaufmännisch zu spekuliren?

Unmöglich kann ein verständiger Mann mein Zureden, daß er seinen Kindern die Blattern solle einimpfen lassen, ohne Mißtrauen anhören, wenn er weiß, daß ich mich dafür bezahlen lasse. Unmöglich können alle meine Gründe ihn von meiner eignen Ueberzeugung so vollkommen überzeugen, wenn er mir dabey eignen Vortheil anrechnen muß.

So lange diese Bezahlung, diese reichliche Bezahlung des Impfarztes gebräuchlich ist; so lange der Arme deswegen sich selbst überlassen bleibt, weil man sich entweder nicht um ihn bekümmert, oder, wenn man es auch wollte, keine Zeit dazu hat, wird das Impfgeschäft niemals dem gemeinen Wesen so sehr zum Vortheil, und der Arzneywissenschaft so sehr zur Ehre gereichen, als es wohl könnte und müßte. Denn daß die Aerzte einen neuen Weg gefunden haben, Geld zu sammlen; und daß sie sich dieses Weges ohne Bedenken bedienen; daß sie mit dem Impfen ein ordentliches Gewerbe treiben; das macht der göttlichen Kunst keine Ehre.

Aber das Ungereimte, das Unanständige in diesem Geldnehmen zeigt sich nirgends mehr, als wenn man sich das Impfen in einem Hause, wo man als ordentlicher Arzt einen jährlichen Gehalt hat, besonders bezahlen läßt. Dieser Fall ist so auffallend für den, der das Geld nimmt, und für den, der es giebt, daß mich wundert, warum man es nicht längstens schon mit Beschämung eingesehen hat. Ich will das Ding in sein ganzes Licht setzen.

Kajus macht einen Vertrag mit mir: er giebt mir jährlich ein Gewisses, dafür bin ich sein Arzt. Es mag nun auch gar nichts zu thun seyn, so giebt er mir doch, wenn das Jahr aus ist, den Gehalt: und ich mag so viel zu thun haben als ich will, so bekomme und verlange ich nicht mehr, als das bestimmte Jahrgeld; denn das eine Jahr wird in das andere gerechnet: und das wenigere Gewisse ist besser als das mehrere Ungewisse. Dafür verpflichte ich mich stillschweigend als ein ehrlicher Mann und gewissenhafter Arzt, für die Erhaltung des Lebens und der Gesundheit des Kajus und seiner Angehörigen gebührend Sorge zu tragen, und alles was zur Verhütung und Heilung von Krankheiten dienlich und erforderlich ist, zu allen Zeiten anzuordnen. Will der Mann oder seine Frau eine Vorbeugungskur brauchen, so geh ich zu ihm, so oft als es im Verlauf derselben nöthig ist. Hat ein Kind Anzeigen von Würmern,

so

so nehm ich es in diese oder jene Kur deswegen. Für alles dies, so wie für jeden andern Besuch, jede andere Anordnung bey Gesunden und Kranken in der Familie, bekomme ich nichts. Denn das gehört zum Vertrage: dafür habe ich meinen Jahrgehalt. — Aber wenn ich den Kindern die Blattern einimpfe, so muß ich für jeden Kopf besonders bezahlt werden. Als wenn ihre Sicherung gegen die natürlichen Blattern nicht auch zu der Sorgfalt und Mühwaltung gehörte, die ich mich für mein Jährliches anzuwenden verpflichtet habe! Als wenn es mit dem Gewissen und der Ehre des Arztes bestünde, in diesem Falle eine Ausnahme zu machen! Als wenn die künstlichen Blattern etwas wären, das besonders bedungen werden müßte! Als wenn der Arzt künstliche Krankheiten zu Kauf hätte, die man eigentlich bey ihm bestellte! Doch ich enthalte mich, von dem Unbilligen, dem Erniedrigenden in dieser Art mit den Familien zu verfahren, alles zu sagen, was davon gesagt werden kann.

„Aber der Herr Doktor hat ja so viele Mühe! Es ist ja billig, daß man ihn dafür befriedige!“ O ob er die Mühe bey dem Impfen oder bey einer Frühlingskur oder bey der Heilung einer Krankheit hat, das ist gleich viel. Die Mühe ist ohnehin nicht so groß: ein Geschäft von drey oder vier Wochen. Die Mühe ist er dem Hause schuldig: denn sie betrift eine Hülfe, die der bedungene Arzt

von Ehre und Gewissen nicht weigern kann. Die Mühe hat er sich ja mehrentheils selbst gemacht: denn in den meisten Fällen hat er die Aeltern überredet.

Und nun das Aergste, das Unsinnigste. Wenn die Kinder die natürlichen Blattern bekommen, wenn sie dem Arzt auch noch so viel zu schaffen machen, wie am öftersten der Fall ist, so darf er dafür nichts besonders verlangen: denn das ist eine Krankheit, die zum Vertrage gehört. Aber wenn er diese Krankheit selbst mit Fleiß zuwegebringt, wenn er freylich den Kindern eine größere Gefahr, sich aber auch viel größere Mühe erspart, so muß man ihn besonders dafür bezahlen. Gerade als wenn Kajus sagte: Lieber Herr Doktor, ich weiß wohl, daß Sie mir vermöge unsers Vertrages nur Ihre Sorgfalt und Mühe in den natürlichen Blattern schuldig sind; aber damit meine armen Kinder nicht an diesen sterben, wie mit Ihrem Gewissen und Ihrer Ehre freylich gar gerne bestehen könnte, so bitte ich Sie, rücken Sie mit Ihrer Impfkunst heraus: ich will sie Ihnen Kopf für Kopf bezahlen. Worauf denn der Arzt großgünstigst sagt: Ja, ja, Herr Kajus: ich hätte das allerdings nicht nöthig; weil Sie aber so billig sind, das einzusehen, so will ich diese Erhaltung Ihrer Kinder, deren Leben und Gesundheit mir in allen andern Fällen so theuer sind, für welche zu wachen ich

in

in allen andern Fällen meine heilige und wohl verdungene Pflicht ist, auch übernehmen.

Ich, der so bitter von dem Blatterhandel reden darf, habe auch geimpft, habe auch Bezahlung dafür genommen; allein das geschah bey Personen, deren ordentlicher Arzt ich nicht war. Ich impfe überhaupt weniger als andere, weil ich es mir zur Regel gemacht habe, keinen dazu zu überreden, sondern den Aeltern in der Absicht, ihre Freyheit zu lassen. Die traurigen Beyspiele von Kindern, die auf zudringliches Anrathen und Anmahnen des Arztes ohne völlige Ueberzeugung der Aeltern geimpft worden, und unter den Händen des Aeskulaps gestorben, und deren Aeltern nicht nur wegen des Verlustes, sondern wegen der Art des Verlustes untröstlich sind, zeigen wie gefährlich es für Gewissen, Ruhe und Ruf sey, eine so wichtige Sache auf einen gewerbenen Fuß zu nehmen, und das Impfen auf eigne Verantwortung anzustellen: und wie marktschreyerisch man zu Werke gehen würde, wenn man den Leuten einbilden wollte, man wäre seiner Sachen völlig gewiß, und von Sterben müßte gar nicht die Rede seyn.

Ich bin kein Feind des Blatterimpfens: ich habe meine eigne Tochter geimpft; und ich denke meinen Sohn auf gleiche Weise zu sichern, so viel sichern kann; aber ich wünschte nur das Publikum auf das Arge, worinn dies in

der That unschätzbare Erhaltungsmittel liegt, und auf den Misbrauch, der mit dieser Wohlthat vorgeht, aufmerksam zu machen.

Etwas zur Vergleichung der Chirurgie des vorigen Jahrhunderts mit der heutigen.

Ex simplicitate decus.

Thomas Bartholinus gibt in seinen Actis medicis für das Jahr 1673 einen Bericht von der Behandlung des höchstseligen Königs Christian des Vierten von Dännemark bey einer Hirnerschütterung nach einem Falle. Wir sehen daraus, daß man bey dem Durchlauchtigsten Kranken folgende Mittel angewandt hat.

1. Eine einzige Aderlässe.
2. Laxierpillen.
3. Einen Laxiersaft.
4. Ein Schlagwasser.
5. Ein Bezoarwasser.
6. Eine rothe Salbe.
7. Ein Fallpulver.
8. Ein Mundwasser.
9. Ein Klystier.
10. Eine Latwerge.
11. Einen Rhabarbertrank.
12. Einen Kräuteraufguß.

13. Eine

13. Eine wohlriechende Seife.
14. Ein Wasser.
15. Ein Räucherpulver.
16. Ein Streupulver.
17. Ein Dekokt.
18. Ein Kraftwasser.
19. Eine Salbe zum Rückgrat.
20. Einen Spiritus.
21. Ein Niespulver.

Das sind zwanzigerley Arzneyen gegen eine einzige Aderlässe!

Wenn itzt ein Fürst eine ähnliche Kopfbeschädigung erlitten hätte, so würde man zu folgenden Mitteln seine Zuflucht nehmen.

Einige Aderlässe.

Vielleicht auch eine Schlagaderöfnung oder Blutigel.

Wiederholte Umschläge von eiskaltem Wasser.

Kühlende, zertheilende und laxirende Arztneyen, die gerne in einem Recept verschrieben werden können.

Auch wohl einige Klystiere.

Welche von diesen Methoden ist die einfachste, die leichteste, die wohlfeilste, die alte oder die neue?

Eine unsterbliche Radikalkur.

Sunt rari nantes in gurgite vasto.

Wohlert, der Arzt dessen Andenken zu Kopenhagen lange im Segen bleiben wird, hatte seinen Ruhm freylich gröstentheils außerordentlicher Geschicklichkeit, doch wohl hauptsächlich ungemeiner Uneigennützigkeit und Wohlthätigkeit zu danken. Unter vielen Beyspielen der letztern verdient folgendes ausgezeichnet zu werden.

Er ging zu einem Künstler, der eben erst aus Italien zurückgekommen, und nach seiner Heimkunft in ein anhaltendes Fieber gefallen war. Die Krankheit ward zwar gehoben; der Genesende behielt aber eine Niedergeschlagenheit, eine Schwermuth, wobey der Arzt keine völlige Heilung erwarten konnte, sondern vielmehr einen Uebergang scheinbarer Erholung in einen Wahnsinn oder in ein Zehrfieber besorgen mußte.

Wohlert interessirte sich für seine Kranken: denjenigen, der ihm Leben und Gesundheit anvertrauet hatte, zu erhalten oder zu retten suchen, darinn fand er nicht bloß die Pflicht seines Berufs: er machte daraus das Geschäft seines Herzens. Wie vielmehr mußte es ihn also nicht beunruhigen, diesen Halbgenesenen, der ohnehin ein achtungswürdiger Mann war, noch immer in Gefahr und sein Gemüth leiden zu sehen?

Er

Er vermuthete, daß Geldmangel, mithin das Unvermögen seine Dankbarkeit nach Wunsch zu zeigen, diesen ehrgeitzigen Virtuosen quälen möchte: und er ward von andern Freunden des Kranken in dieser Vermuthung bestärkt. Der Künstler war wirklich in großer Verlegenheit: er hatte freylich große Fähigkeiten; allein es hatte ihm an Gelegenheit gefehlt, sein Talent zu zeigen: und nun war die Krankheit dazu gekommen.

Was that nun der Arzt? Er wird ihm wohl die Bezahlung für gehabte Mühe geschenkt haben? — O! das war für einen Wohlerzogenen zu wenig An einem schönen Morgen zwang er den Genesenden einen Bankzettel von 200 Reichsthalern als einen freundschaftlichen Vorschuß anzunehmen, verbat auch alle Komplimente, Schuldverschreibung und desgleichen.

„Ich will vor dem lebendigen Gott (das war sein Schwur) das Vergnügen haben, meine Kranken zu heilen, wenn es mir möglich ist: und hier ist das hoffentlich der Fall. Haben Sie nicht genug an diesem Wenigen, so reden Sie als ein Freund. Wenn der liebe Gott Ihnen hilft, werden Sie mich bezahlen als ein ehrlicher Mann; davon bin ich überzeugt. Also keine Umstände!“

Man kann sich wohl vorstellen, was für Wirkung diese Arztney hatte. Der Mann erholte sich zusehends, erlangte Muth und Kräfte wieder,

fing

fing an sich zu zeigen, verdiente Geld, kam in königliche Dienste, bezahlte seinen Arzt, und machte sich ein Vergnügen daraus, diese Radikalkur zu erzählen.

Noch eine Anekdote von Wohlert.

Bis aut ter quod pulchrum est.

Ein armer fremder Jude kam zu dem seligen Wohlert, ihn wegen eines Auges zu Rathe zu ziehen. Der Wundarzt fand eine Operation nöthig. Das wußte der Hebräer wohl, und hatte sich auch darauf gefaßt gemacht. Er unterwarf sich also der Hand des Christen, doch mit Ermahnung, ja sein Bestes zu thun.

„Sparen Sie keine Mühe, sagte er, „ich will Sie bezahlen als ein ehrlicher Mann: Sie sollen es nicht umsonst thun."

„Was kann er mir denn wohl geben?" frug Wohlert den armen Mann lächelnd.

„Vier Dukaten, vier Species Dukaten kann ich Ihnen geben: zehen Thaler sollen Sie haben:" antwortete der Kranke. „Ich bin zwar kein reicher Mann; aber so viel habe ich doch zusammengespart, daß ich für meine Genesung etwas hübsches bezahlen kann."

„Die

„Die vier Species Dukaten muß er mir voraus geben, wenn ich ihm recht mit Lust und Fleiß helfen soll. Denn man kann sich auf euch Leute nicht allemal verlassen. Ihr versprecht güldne Berge, aber wenn ihr geholfen seyd, so hat man das Nachsehen.“

„Das Geld will ich mit Freuden gleich hergeben. Hier sind die vier Dukaten, alle gerandet und gut. Nun helfen Sie mir aber als ein ehrlicher Mann.“

Und nun geschah die Operation, die Heilung erfolgte nach Wunsch: und der arme Jude kam froh und dankbar Abschied zu nehmen. Wie verwunderte er sich aber, als sein Arzt ihm acht Species Dukaten in die Hand drückte!

„Da, mein Freund, hat er seine vier Dukaten:“ sagte der edelmüthige Mann. „Ich verlangte sie von ihm, um sein Zutrauen zu gewinnen und ihn zu beruhigen. Gestehe er nur, daß er sich mehr auf mich verließ, da ich Geld von ihm genommen hatte, als er würde gethan haben, wenn ich mich in Betrachtung des Arztlohns gleichgültig gezeigt hätte. Aus dem großen Werth, den er seinem Bischen Golde beylegte, konnte ich schließen, daß er etwas rechts dafür erwartete. Um ihn aber zu überzeugen, daß das, was ich für ihn gethan habe, aus Menschenliebe und Berufspflicht geschehen ist; so sind hier seine vier Dukaten

katen wieder, und vier dazu, die er annehmen muß, wenn ich ihn nicht undankbar nennen soll."

Schatten zu dem vorhergehenden Lichte

Eine Dame in Frankreich hatte im Jahr 1774 eine gefährliche Krankheit, die ein hartnäckiges Erbrechen zurückließ. Der Arzt des Orts ging zu ihr: und nachdem er alles, was er zu brauchen wußte, vergebens angewandt hatte, rieth er ihr, sich alles fernern Medicinirens zu enthalten. Dieser Rath hatte den Beyfall der Aerzte zu Paris, deren Meinung man schriftlich verlangt hatte. Die Kranke ließ es also dabey bewenden, nahm keine Arzneyen mehr, und gab ihrem Aeskulap 100 Franken für seine Mühe.

Sie befand sich nachgehends ziemlich wohl. Der Arzt fuhr gleichwohl fort, sie zu besuchen, nicht nur wenn sie in der Stadt war, sondern auch wenn sie sich auf einem benachbarten Landgute aufhielte. Sie empfing ihn mit aller Höflichkeit als einen Freund vom Hause: und er genoß viel Gutes in dieser Familie.

In der Folge wurden ein paar Kinder von den Blattern befallen: unser Kollege ging zu ihnen; und als die Krankheit überstanden war, schenkte

schenkte die Mutter ihm einen Stock mit goldenem Knopf, und einige Stücke Leinwand zu Wäsche und Tischgeräth.

Nachgehends hatte der Ehrenmann Lust Paris zu sehen, wo er auch Geschäfte haben mochte. Er überredete die Dame also, ihrer Gesundheit halber eine Reise nach der Hauptstadt zu thun, um die dasigen Aerzte persönlich zu Rathe zu ziehen. Er erbot sich Gesellschaft zu machen. Sie war sehr damit zufrieden: er fuhr mit ihr und sie hielte ihn auf der ganzen Reise frey für alle Kosten.

Nach ihrer Zuhausekunft, als sie glaubte, hundert Franken, ein Stock mit goldenem Knopfe, ein Paar Stücken Leinewand, ein Paar hundert gute Mahlzeiten, eine freye Reise nach Paris und wieder zurück, würden ihn für die wenigen Dienste, die er ihr als Arzt geleistet hatte, befriediget haben, schickte er ihr an einem schönen Morgen eine Rechnung, worinn 1667 Besuche in der Stadt, 114 dito auf ihrem Gute, und eine Hin- und Rückreise nach und von Paris, nach möglichster Schraubbarkeit angesetzt waren. Die Summa Summarum belief sich auf ein tausend, acht hundert und sechs und funfzig Franken. Als sie sich diese unverschämte Forderung zu bezahlen weigerte, klagte er vor Gerichte. Er verlohr aber mit allen Kosten. Das Parlament fand, daß Doktorvisi-

ten bey einer gesunden Person zu keinem Arztlohn verpflichteten.

Diese Begebenheit ist in der Gazette des Tribunaux und im Mercure de France von 1783 zu lesen.

Noch ein schönes Beyspiel des Vorliebnehmens weiß ich von guter Hand.

Ein Arzt hatte für die Bedienung eines Kaufmanns und seiner Familie jährlich zwanzig Reichsthaler. In einem gewissen Jahre war etwas mehr als gewöhnlich für den Aeskulap zu thun gewesen. Der Mann wollte sich auch gerne mehr als gewöhnlich erkenntlich zeigen, wollte aber weder zu viel noch zu wenig geben. Freylich hatte der Arzt in dem Verlauf des Jahrs ein Paar Stücke seiden Zeug auf Rechnung holen lassen; das war der Werth von 45 Thalern. Die dachte der Kaufmann anfänglich ihm zu schenken. Unglücklicher Weise aber meinte er, das möchte doch wohl ein Bischen zu viel seyn.

Er gab also dem Herrn Doktor bey dessen Glückwünschungsbesuch im neuen Jahre eine Banknote von einhundert Thalern, und bat, sich daraus sowohl für gewöhnliche als ungewöhnliche Müh-

Mühwaltung im verwichenen Jahr bezahlt zu machen.

Der Praktikus nahm die Note, beschaute mit dem gierigen Blicke des Geizes das charakteristische Achteck und die Unterschrift, steckte den Zettel zu sich, und sagte lächelnd: „Herzlich verbunden. Aber die beyden Stücken seiden Zeug könnten wohl auch ausgestrichen werden? Was meynen Sie?“

„Das soll geschehen,„ antwortete der Kaufmann. Das war aber auch der letzte Besuch, den er diesem Unersättlichen bezahlte.

Die rechte Art Spanferkel zu braten.

Spanferkel geben ein herrliches Gericht, wenn sie lebendig gebraten werden. Diese Kunst ist vielleicht noch nicht so bekannt als sie verdient: ich hoffe also einem und andern Bekannten meiner Leser, der ein Freund der Kochkunst ist, einen Dienst zu thun, wenn ich die Methode anzeige.

Nimm ein gutes hofnungsvolles lebendiges Spanferkel, und thue es in ein Kämmerchen, begieß es mit siedendem Wasser, um die Borsten und Haare abzubrühen, und peitsche es dann so lange mit einer Ruthe von glühendem Stahldrat, bis es niederstürzt.

Nota: das Ferkel muß unter dem Brühen und Peitschen frey in dem Kämmerchen herumlaufen. Auch muß man von Rechts wegen zwey Ruthen haben, damit die eine könne glühend gemacht werden, indem man die andere zum Peitschen braucht.

Ein solcher Braten ist über alle Maaßen leckerhaft. Denn das Thier ist in seinem eigenen Blute erstickt, von dem siedenden Wasser und dem glühenden Drat durch und durch gebraten, und gleichsam in seinem eigenen Fette geschmoret worden.

Will man aber, so kann man es noch überdies ein Weilchen am Feuer zurichten lassen.

Der Erfinder dieses gar wohl schmeckenden und gesunden Gerichts ist jetzt nicht mehr am Leben.

Er konnte so herzlich davon essen, und so gut schmeckte ihm der Wein dabey, daß er gerne das Gleichgewicht darüber verlohr. Wenn er nach einem solchen Spanferkelschmause zu Hause fuhr, pflegte es leicht zu geschehen, daß er so wie er in die eine Kutschthüre hineingepreßt ward, zur andern wieder hinaus stürzte.

Er hieß Pankratius von Schildkrötenkrone, und war Erb-Lehn- und Gerichtsherr zu Wansienberg und Schlaucha. Wenn er aber seinen galonirten Rock trug, hieß er nur die güldne Tonne. Der Wein ging durch diese kleine Welt als ein Kourier: und wegen dieser beständigen Beschäftigung zu empfangen und von sich zu geben, wie auch seiner Gestalt und Größe, nannte man ihn auch wohl die Kühltonne. Er konnte so leicht eine Flasche auf die andere setzen, als man Null zu Null addirt. Wenn man die Summe alles dessen, was er in seinem Leben verzehrt und verdauet hatte, zusammen gerechnet hätte, so wäre die Nationalschuld von England das einzige gewesen, was man noch so einigermaßen damit hätte vergleichen können.

Er starb an einer Auster, die ihm unter dem Lachen in die Luftröhre flog. Glücklicher Weise hatte er einige Wochen vorher das obenangeführte Recept einem Domherrn mitgetheilt, der es seinem Sachwalter schenkte, der es einem Handelsmann verkaufte, der es einem gewissen Beamten lieh, der es in seiner Handbibel liegen ließ, und darüber starb, da denn ein Freund von mir die Bibel auf der Versteigerung kaufte, und das Papier bey der Epistel des ersten Adventsontags fand.

Sophie und Steffen.

Eine wahre Begebenheit.

Quis talia fando
Temperet a lacrymis?
VIRGIL.

Sophie war eins von den ärmsten, aber auch von den schönsten und flinkesten Mädchen in — einer gewissen deutschen Reichsstadt. Eine gewölbte freye Stirn; ein Paar große, offne, ausdruckvolle braune Augen; eine kleine mäßig gerundete Nase; ein Paar blutreiche süßlächelnde Lippen; feine schneeweiße Zähne; eine Flötenstimme — kurz, Voltaire hat sie gemahlt, als er eine Agnes Sorel zu mahlen glaubte.

Imaginez de Flore la jeuneſſe,
La taille & l'air de la Nymphe des bois,
Et de Venus la grace enchantereſſe,
Et de ſon fils le ſeduiſant minois,
L'art d'Arachne, le doux chant des Syrenes:
Elle avoit tout: elle auroit dans ſes chaines
Mis les Heros, les Sages & les Rois.

Jedoch bey allen Reizen einer Agnes Sorel hatte sie ihre Schwachheiten nicht. Sie war genöthiget zu dienen: und das Schicksal führte sie in Häuser, wo es an Nachstellungen nicht fehlte. Sie vereitelte aber alle List und Gewalt: sie war zu gleicher Zeit Magnet und Elektrisirmaschine. Sie zierte sich nicht, und schimpfte nicht, wenn man sich Freyheiten heraus nehmen wollte: sie

sprach weder von Grobianen noch losen Schelmen; sie schlug gerade darauf los: und sie hatte eine treffliche Faust zum Auswischen: die Kirschenlippen hatten der Alabasterhand viel Uebung verschaft. Ein junger Officier hatte dieser schönen Hand eine Taubheit des linken Ohres zu danken: hingegen einen ältlichen Magister befreyte ein ähnlicher Stoß, der die Augen Funken sprühen machte, von einer langwierigen Harthörigkeit. Ein Advocat, der bey ihr wider allen Gebrauch Rechtens, gerade zu gehen wollte, empfing einen Schlag, der einen klatschenden Laut gab, wie eine Läuferpeitsche: und seit der Zeit rappelt etwas in seinem Kopf, als ein eingetrockneter Kern in einer Haselnuß. Ja einem Enkel des Herrn von Jooften, den Hagedorn verewigt hat, schlug diese Heldinn drey Vorderzähne ein: zum Glücke waren es falsche; aber zum Unglücke mußten wieder neue von Paris verschrieben, und die alten pro emeritis erklärt werden.

Mit einem Worte Sophie bewahrte ihre Unschuld und ihre Reitze für einen rechtmäßigen Besitzer. Und wer war der Glückliche, in dessen Loos diese Liebschaft fiel?

Das war Steffen Blank, Unterofficier bey der Stadtwache: ein Mann dessen Bild Wieland ebenfalls ohne es zu wissen, und wohl noch vielmehr ohne es zu wollen, entworfen hat, wenn

der

der unnachahmliche Verfasser des neuen Amadis von einem seiner Helden sagt:

Es wallt der schwarzen Locken Nacht
Entfesselt um den Marmornacken;
Bey seines Rückens Glanz, der Schwanen schamroth macht,
Scheint spiegelnd Silber grau wie Schlacken:
Die ungeschwächte Jugend lacht
Aus seinem schwarzen Aug und glüht auf seinen Backen:
Sein Arm, voll Kraft, bespannt mit straffen Sehnen
Scheint gleich geschickt zum Kampf mit Männern und mit Schönen.

Man wird es mir kaum verzeihen, daß ich den Pinsel des größten französischen und des anmuthigsten deutschen Dichters leihe, um eine Amme und einen Korporal zu schildern. Ich gestehe, daß dies eine Entheiligung der Voltairischen und Wielandschen Muse wäre, wenn die liebe Natur nicht selbst öfters dergleichen Qui pro quo's machte, und dem Soldatenjungen, dem Bauermädchen, den feinen Bau, die Rosen und Lilien schenkte, die eines Königskindes würdig wären. Zudem möchte ich diesem Abschnitt so gerne etwas Anziehendes geben, (und was kann mehr anziehend seyn als Voltairische und Wielandsche Verse?) damit man ihn ja lese.

Denn wer wird wohl diese klägliche Geschichte lesen können, ohne zugleich darin einen neuen Beweis zu finden, wie leicht ein Arzt sich irren kann, wie schwer es hält, stolzen Dünkel zum Geständniß eines Irrthums zu bringen, und wie viel mancher in seinen Gedanken unfehlbarer Starrkopf an jenem Tage zu verantworten haben mag.

Die Gestalt, das Wesen und das Betragen des Mannes und der Frau nahmen alle ein, die sie kennen lernten. Die Liebe, worin dies Paar sein Glück fand, erbaute die ganze Nachbarschaft. Die Geringeren ehrten in ihnen das herrliche Zeugniß der großen und tröstlichen Wahrheit, daß man auch im niedrigsten Stande bey kümmerlichem Auskommen zufrieden und glücklich leben kann: und die Wohlhabenden und Vornehmen fühlten in dem Anschauen dieser Ehe, daß das Glück der Armen nicht nur möglich ist, sondern sogar höchstbeneidenswürdig werden kann.

Ein schönes Kind, worin sowohl das Bild als die Zärtlichkeit des Vaters und der Mutter zusammenfloß, vermehrte ihre Freude. Ein zweyres folgte, starb aber bald nach der Geburt: und Sophie Blank ließ sich überreden, bey der Madame Kux, einer reichen Kaufmannsfrau, als Amme in Dienste zu gehen.

Diese Frau hatte einen ältern Sohn von 14 Jahren, der nichts mehr liebte als Mädchen und

Spaß

Spaß. Das was er Spaß nannte, heißt sonst Unglück stiften, Schaden anrichten. In einer dunkeln Abendstunde Menschen und Pferde mittelst eines Fallstrickes, zum Purzeln und Straucheln zu bringen; die Luntstecken aus Kutschen zu ziehen; den Stuhl wegzurücken, wenn sich Jemand setzen wollte; das verstand er aus dem Grunde: und das war seine Freude.

Kein Wunder, daß er der schönen Amme, zum Dank für eine derbe Ohrfeige, die seine Zudringlichkeit ihm zugezogen hatte, einen von seinen unschuldigen Possen spielte. Eines Abends, als sie mit einer Schüssel in beyden Händen in die Kinderstube gehen wollte, hatte er so viele zerbrochene Pfeifenstiele hingeworfen, daß sie wohl fallen mußte.

Er hatte also das herrliche Vergnügen sie niederstürzen und mit blutender Nase sich wieder aufraffen zu sehen. Niemand wußte oder wollte den Urheber dieses Unglücks wissen, das denn auch überhaupt eben für kein Unglück gehalten ward. Sophie mußte also ihren Schmerz und ihren Harm verbeissen.

Der Hausäskulap ward gerufen: er schickte einen Gehülfen, der denn auch kam, und ein Recept schrieb. Und was verschrieb er denn zu dem nicht einmal genau beschaueten Schaden? Kampferbranntwein mit Kalchwasser: ein Mittel, das hier nicht viel mehr that als Glockenklang und eine Essenz von Lotteriezetteln.

Die

Die Knochen in der niedlichen kleinen Nase, einer Nase, worin Lavater „fromme häusliche Tugend, Geschäftigkeit und Geist der Ordnung in weiblichen Geschäften, immer sieben stille Thaten statt eines Wortes", würde gefunden haben, wenn er sie in dem Antlitz einer Person von Stande oder einer Freundin vermuthet hätte, — die Knochen dieser Nase waren zerbrochen. Da kein rechtschaffenes Hülfsmittel angewandt ward, so legten sich zwar die Geschwulst und der Schmerz, aber nach einigen Monaten brachen die Bedeckungen auf: und ein geübter Wundarzt würde wohl gesehen haben, daß ein Knochensplitter heraus wollte. Gleichwohl bekümmerte man sich nicht viel darum, weil der erwähnte Gehülfe gesagt hatte, die ganze Geschichte hätte nichts zu bedeuten.

Inzwischen ward die arme Amme nach einer Erkältung mit einer starken Halsentzündung befallen. Und nun ward der Hausarzt abermal gerufen. Diesmal kam er in eigner Person.

Er sah die bepflasterte Nase und lächelte. Er hörte sie reden und schüttelte den Kopf. Er sah ihr in den Hals und zog die Schultern. Denn mit diesem praktischen Eins, Zwey, Drey! erfuhr er alles was für ihn zu erfahren war. Sein Adlerblick entdeckte ihm gleich, daß das Mensch die häßliche Krankheit hätte. Drey Fragen würden ihn belehrt haben, daß er sich geirrt hatte; aber

braucht

braucht ein Arzt mit Adleraugen und Scharfblick und Tiefblick und Forschblick, und wie der neologische Plunder weiter heißt, noch zu fragen?

Mit allem Stolz, den das geträumte Bewußtseyn des ebenbesagten Plunders einflößen kann, ließ er sich in den untern Stock hinunter, um seiner Gönnerinn, oder vielmehr seiner blinden Verehrerinn, diese große Entdeckung, die seiner alles übertreffenden Penetration war aufbehalten worden, mitzutheilen.

Aber hier erst ein Wort von der Madame Lux. — Sie war eine von den honetten Frauen, die Gott der Welt zur Strafe giebt. Faulheit und Fraß hatten ihren viereckichten Bau achteckicht gemacht. Aus ihren junonischen Augen leuchtete die erhabene Bosheit der Gemahlin Jupiters hervor. Ihr Kopf war immer beschäftigt, an allen Menschen eine schwarze Seite, und zu allen Handlungen eine gehäßige Triebfeder zu finden. Ihre Zunge war schneidender als ein Scheermesser: und ihre kreischende Stimme überschrie zehen Schweine auf der Schlachtbank. Wenn sie den kolossalischen Arm ausstreckte, blinzten alle Augen: und wenn sie sich auf einen Stuhl fallen ließ, bebte das Haus, als wenn in der Nähe eine Pulvermühle aufflöge.

Hören, daß ein Frauenzimmer ihre Ehre, oder nur ihren guten Namen verlohren hatte, das war

war ihr nicht mehr leid, als es dem raubsüchtigen Pöbel ist, die schrecklichen Schläge einer Brandglocke zu hören. Aber über die sittsame und tugendhafte Sophie triumphiren, die Trüglichkeit eines unschuldigen Antlitzes und untadelhaften Wandels mit einem so auffallenden Beyspiel beweisen zu können, das war eine himmlische Freude für diese ehrliebende Dame.

Sie hatte eine Schwester, die in allen Betrachtungen ihre Gegenfüßlerinn war. Diese war zugegen, als der Herr Doktor die so unerwartete Eröfnung that. So gerne als jene es zu glauben schien, so begierig sie den Gift in einem Zug verschlang, so sehr widerstrebte es der guten Schwester, eine solche Mähr als bloß möglich anzunehmen. Sie fragte den Arzt, aus welchen Gründen er diese garstige Krankheit bey einer in ihrem niedrigen Kreise so vollkommenen Person vermuthen könnte.

„Ey, Madame, die Nase, die Stimme, der Hals!"

Die wohldenkende Frau erwiederte, daß er sich wohl möchte geirret haben, wenn er keine andere Zeichen wahrgenommen hätte. Die verschlimmerte Gestalt der Nase wäre die Folge eines Falles, eines wahrscheinlicher Weise ein wenig vernachläßigten Falles. Den bösen Hals könnte sie wohl von Erkältung bekommen haben, denn sie ginge nur gar zu gerne mit dünnen Strümpfen.

Und

Und daß man bey einem bösen Halse durch die Nase redete, wäre ja bekannt. Sie hätte selbst gesehen, daß solchen Kranken das Getränk wäre wieder zur Nase heraus gekommen, ohne daß sie darum hätten die abscheuliche Seuche gehabt. Dazu käme noch der unsträfliche Wandel der Frau, und der Mangel der Gelegenheit sich so etwas zuzuziehen.

Diese lezten Einwendungen übernahm Madame Lux zu heben. Sie rechnete ein Paar Dutzend Frauenzimmer her, die bey einer Vestalischen Eingezogenheit doch wären ganz etwas anders gewesen, und ein halbes Dutzend Kerle, die wohl mögten die kranke Lukrezia verführt und angesteckt haben.

Der Aeskulapius fand sich auch durch jene Einwürfe um desto mehr beleidigt, je mehr er fühlte, daß sie gegründet wären. Er erinnerte sich nun, daß vor einigen Monaten wäre zu ihm geschickt worden, wegen einer gequetschten Nase. Diese beunruhigende Erinnerung behielt er aber bey sich. Sein Stolz erlaubte ihm nicht mehr zurück zu treten. Er würde lieber das menschliche Geschlecht haben zu Grunde gehen sehen, als es durch das peinigende Geständniß, daß er sich, wie so manche andere schwache Menschen, geirret hätte, zu retten.

Er blieb also dabey, daß das Mensch angesteckt wäre; daß er als Arzt das besser verstehen

müß-

müßte; wie das Mensch dazu gekommen wäre, das ginge ihn nichts an, das thäte auch überhaupt gar nichts zur Sache; genug daß das Mensch die giftige Krankheit hätte; und davon könnte das Kind an der Brust, ja das ganze Haus angesteckt werden, wenn man das Mensch nicht fortschafte. Aus dem Hause müßte das Mensch: und es mögte das Mensch nun hinkommen wo es wollte, so wollte er, um der Madame willen, zu dem Mensch schicken und es in die Kur legen lassen. Denn in die Salivationskur müßte das Mensch, wenn es nicht verrecken sollte.

Sobald als das Orakel weg war, dem die mitleidige Schwester folgte, ließ die Megäre den Korporal hohlen und bedeutete ihm, daß er seine Frau zu Hause nehmen müßte, weil man sie länger nicht im Hause behalten könnte, da der Arzt gefunden hätte, daß sie angesteckt wäre.

„Wovon angesteckt?"

Das würde er schon erfahren. Nur so viel könnte ihm zur Nachricht dienen, daß er sich wohl zu hüten hätte, daß weder er noch sein Kind dem Weibe zu nahe kämen.

Das Herz des armen Mannes ward durch diese wohlmeinende Benachrichtigung zerrissen. Abscheu, Zorn, Rachgierde stritten wider Liebe

und

und Mitleiden. In diesem Kampf schafte er seine Sophie zu Hause.

Als sie allein waren, überschüttete er sie mit Vorwürfen. Sie verantwortete sich so gut als ihr kläglicher Zustand erlaubte. Er drang darauf, daß sie ihren Verführer angeben sollte. Da aber weder Drohungen noch feierliches Versprechen alles zu vergeben und zu vergessen, das arme Weib bewegen konnten, etwas zu offenbaren, das nie geschehen war, ließ der erbitterte Mann sich dergestalt von Leidenschaft hinreissen, daß er sie mißhandelte, ob sie gleich ihre Unschuld auf das heiligste betheuerte.

Inzwischen hatte die Schwester der Madame Lux ihren eignen Hausarzt zu sich kommen lassen und ihn gebeten, die Kranke zu besichtigen. Er kam, als der Korporal noch in voller Wuth war. Nachdem er einen Waffenstillstand vermittelt und die Gemüther etwas beruhigt hatte, untersuchte er den Zustand der schönen Dulderinn. Wie erstaunte er, als er fand, daß der Hals nichts weiter als eine gewöhnliche, wiewohl etwas starke Entzündung zeigte, und daß der andere Arzt den unverzeihlichen Bock müsse gemacht haben, den leider so viele machen, die durch die Entzündung erweiterten Schleimhölen in den Mandeln mit dem darin steckenden verdickten Schleim für Geschwüre zu halten!

Er gab nun die tröstliche Versicherung, daß keine Spur von dem abscheulichen Gifte da wäre, und daß alles wohl wieder würde gut werden.

Für die arme gemißhandelte Kranke war dies freylich ein Seelenbalsam; für den Mann aber ein Stich ins Herz. Er hätte nun über seine Leichtgläubigkeit, über seine Grausamkeit gegen das beste Weib auf Erden Blut weinen mögen. Aber ach! ehe sie ihm völlig vergeben konnte, ehe Versöhnung und Friede wieder in diesen beiden für einander geschaffenen Seelen statt finden konnten, bewirkte der schnelle Wechsel so entgegengesetzter Leidenschaften eine Versetzung der Krankheit: die Entzündung warf sich auf das Gehirn, und in beständigem Rasen gab die schöne Sophie den Geist auf.

Steffen überlebte seine geliebte Sophie nicht eine Stunde. Er ging zu dem nächsten Wasser und ersäufte sich.

Das übrig gebliebene Kind fiel in schlechte Hände, ward verführt, arbeitete sich immer tiefer ins Verderben hinein, und endete seine Tage in einem Zuchthause.

Wer war Schuld an diesem schrecklichen Schicksale dreyer unschuldiger Menschen? Ein Arzt.

Und warum? Etwa aus Unwissenheit, aus Irrthum, aus unvorsetzlichem Versehen? Nein, aus

aus Stolz. Er hatte sich geirrt und wollte den Irrthum nicht gestehen, nicht wieder gut machen.

Die Strafe blieb nicht aus. Die weltliche Obrigkeit konnte diesen Mord nicht ahnden, zumal da hier kein Kläger war. Aber die unglückselige Sophie hatte mit der durchdringenden, der nie unerhört gebliebenen Stimme leidender Unschuld zu dem gerechten Gott geschrien, hatte den Bösewicht angeklagt, der sie um ihren guten Namen, und um ihren lieben liebevollen Mann, um ihren einzigen Freund, um alles auf der Welt gebracht hatte. Wie konnte die Strafe ausbleiben?

Die ganze Geschichte ward bekannt, ward ausgebreitet, stadtkündig, landkündig. Der große Praktikus verlohr seinen Kredit, sein höchstes Gut. Er mußte erfahren, daß man ihn einen aufgeblähten Dummkopf nannte. Welche Strafe für den der es wirklich ist!

Allgemeine Verachtung, und noch wohl etwas anders hinter dem Knorpel der sechsten wahren Rippe, zwang ihn, eine gelehrte Reise zu unternehmen. Er fuhr ab: die Geschichte immer voraus. Wo er kam, beguckte man ihn, wie den Nasenmann im Tristram Shandy.

Er kam zurück. Einige Jahre hoffte er, würden die Sache in Vergessenheit gebracht haben.

Aber zu seinem Schrecken mußte er gleich in der ersten Gasse, wo sein Wagen aufgehalten ward, einen Bürger zu dem andern sagen hören: „Ist er doch nicht wieder da, der h—— sche Doktor wie heißt er doch? der Luxens Amme und ihren Mann auf der Seele hat?“

O ihr, die ihr immer das Wort venerisch im Munde, das Brandmark immer im Feuer liegen habt, ihr die ihr vielleicht schon manche Ehe mögt zerrissen, manches Leben verbittert haben, denkt, wo möglich, allemal wenn ihr wieder das Verdammungsurtheil fället, an Steffen und Sophie.

Entbehrlichkeit und Schädlichkeit der warmen Nachtmützen und dicken Perüken.

Es giebt zweyerley Nachtmützen, wirkliche und verblümte. Beyde kann ich für mein Leben nicht leiden; diesmal habe ich es aber nur mit den wirklichen, und zwar mit den warmen zu thun.

Wer sich an diese Last, an diesen rechten Gesundheitsfeind gewöhnt hat, ist sehr zu beklagen. Er ist größern Gefahren ausgesetzt und mehrern Krankheiten unterworfen, als er sonst würde zu fürchten gehabt haben, wenn er sich bey Zeiten dieses höchstentbehrlichen Kleidungsstücks entschlagen hätte.

Diese Maschinen halten den Kopf warm. Der Kopf wird nicht warm gehalten, ohne daß mehr Blut dahinströmt als sonst. Je mehr Blut nach dem Kopf zuströmt, je mehr werden die innern Gefäße und das Hirn selbst geschwächt. Das giebt also Anlagen zu Schlagflüssen und Fehlern der Sinne und des Verstandes.

Doch vorzüglich leiden die Augen von diesem vermehrten Zuflusse der Säfte.

Arbeitet man zu gleicher Zeit mit dem Kopfe, oder trinkt man starke erhitzende Getränke, so muß die Gefahr um so viel gewisser und größer werden.

Der Kopf muß also ja nicht zu warm gehalten werden, zumal bey Kindern und jungen Leuten, vorzüglich bey denen die studiren oder sonst viel Kopfbrechen haben oder Aufwallungen des Bluts unterworfen sind.

Gelehrte sollten immer mit blossem Haupte und abgeschnittenen Haaren gehen. Dabey würde sich nicht nur ihre Gesundheit, sondern auch ihre Muse, besser befinden. Mit unendlichem Vergnügen habe ich gelesen, daß der berühmte Weikard, ein wahrhaftig klarer Kopf, sogar dem Perukentragen feind ist, und allemal wenn die Umstände es verstatten, diesen lästigen Schirm abwirft. So habe ich seit mehrern Jahren auch gethan.

Mir kömmt es auch so vor, als wenn die Gelehrsamkeit selbst eine andere Gestalt angenommen hätte, seitdem die Gelehrten nicht mehr so dichte und schwere Perüken tragen. Man schreibt izt faßlicher und freyer als vorher. Mit den Dreyknotenperuken sind die Paragraphen und die Alexandriner abgekommen.

Aber nicht genug, daß warme Nachtmützen und dicke Perüken das Blut zu stark nach dem Kopfe hinziehen: sie machen ihn auch gar zu empfindlich. Wenn er gewöhnt worden, Nacht und Tag in einem Futteral zu stecken, so muß er auch zu einer stärkern Ausdünstung gewöhnt seyn und die-

se:

se Ausdünstung muß um soviel leichter unterbrochen werden können.

Daher können die rechten Nachtmützengönner so selten den Zugwind und andere Fährlichkeiten der Luft vertragen, die derjenige verlacht, der seinen Kopf kühl gehalten und an allerley Luft gewöhnt hat. Darum müssen auch jene Schwächlinge mancher Lustbarkeit entsagen, die Andere in voller Maaße genieſſen können.

Warum denn? — Wegen eines Zahns, eines Ohrs, eines Auges, die urstraks mit Schmerz, Entzündung und ich weiß nicht was heimgesucht werden, wenn ihnen ein Lüftlein zu nahe kömmt.

Und was hat denn diesen Zahn und das Uebrige so zärtlich gemacht, daß sie nicht die geringste Kollision mit einer Luftwelle ertragen können? — Nichts anders als eine warme Nachtmütze und eine schwere Perüke.

Noch mehr. Wenn die Emballage des Nachts im Schlafe abfällt, so wird Erkältung die unausbleibliche Folge seyn. Das warme, dampfende Haupt wird kalt, die Ausdünstung gestört, die Ausdünstungsmaterie in die benachbarten Theile geworfen. Rhevmatismen, Katarrhen, und ich weiß nicht wie vielerley griechische Zufälle folgen dem Nachtmützenunglück auf den Fuß.

Alles das hat derjenige nicht zu befürchten, der mit bloſſem Kopfe zu ſchlafen gewöhnt iſt. Selten wird er beym Erwachen etwas Griechiſches im Nacken oder in ſeinen Sinneswerkzeugen fühlen, es ſey denn, daß er ſich in ein Küſſen zu tief vergraben oder einen andern Fehler begangen hätte.

Mit einem Worte der Kopf muß immer kalt und die Beine warm gehalten werden. Das iſt eine von den wichtigſten Regeln der Diätetik.

Aber ſchärft der Zufluß des Bluts nicht die Fähigkeiten die im Hirn wohnen? — Das iſt nun wohl die Frage eines Mannes, der auch gern die Kraft ſeiner Lenden mögte ein Genie werden ſehen. Aber man irrt ſich, wenn man ſich viel von dem Hirn verſpricht, das man zum Miſtbeete gemacht hat. Wärme macht den Kopf wüſte, nicht hell.

Daß nun aber ein überzeugter Leſer nicht gleich die Perüke und die Nachtmütze nimmt, und ſie an die Wand nagelt, wie die Raubvögel an Scheunenthüren! Um des Himmels willen nicht. Die plötzlichen und totalen Bekehrungen in der Diät ſind nicht ein Haar beſſer als in Glaubensſachen. Nein, wenn man ſich auch an das Ungereimteſte von der Welt lange gewöhnt hätte, ſo müßte man ſich doch mit der größten Vorſicht wieder davon ent-

entwöhnen. Je längere Zeit man dazu nehmen kann, je sicherer geht man zu Werke.

Ein Beyspiel mag zur Erläuterung dienen. Wenn ein Mann von 40 Jahren seit 20 Jahren eine Nachtmütze von 2 Pfund getragen hat, so muß er alle Monat ein halbes Loth abgehen lassen, bis daß die wollene Mütze al pari mit einer baumwollenen kömmt. Und diese muß er beständig fort tragen, bis daß sie so abgeschliffen ist, daß sie nicht mehr zusammenhangen kann. Es versteht sich also, daß sie eben so wenig geflickt werden müsse, als eine alte römische Bildsäule.

Wer aber unter der Nachtmütze alt geworden ist, thut am besten dabey zu bleiben und keine Experimente zu machen.

Etwas vom Frühstück der Kinder, und ein Paar Worte vom Genie.

Difficile est, satyram non scribere.

HORAT.

Kindern, die im Wachsthum sind, ist hinlängliche und gesunde Speise hoch nöthig. Dies gilt nicht allein von den Mittags- und Abendmahlzeiten, sondern auch vom Frühstück, ja mit einiger Einschränkung auch von dem, was man Vesperkost nennt.

Kinder kann man auf gewisse Weise wie schwangere Frauen ansehen: ein Kind muß für zween essen. Es bedarf nicht allein so viele Nahrung als erforderlich ist, den täglichen Verlust des Körpers und seiner Ausdünstungen zu ersetzen, es muß auch so viel zu sich nehmen, daß es so zu sagen einen Ueberschuß zum Wachsthum und zur Entwickelung der Theile anlegen kann.

Darum haben Kinder, so lange sie wachsen, einen so gesegneten Appetit. Der Säugling theilt fast alle seine Zeit zwischen Saugen und Schlafen. Er saugt weit mehr als nöthig wäre, den kleinen Magen zu füllen; die Stimme der Natur erinnert ihn unaufhörlich ans Trinken, damit er wachsen könne.

Aus eben der Ursache genießt der heranwachsende Bube sein Essen mit solchem Wohlgefallen; Dank-

Dankbarkeit und Vergnügen schimmern in seinen Augen; und hat er weder zu viel noch zu wenig genossen, so geht er wieder freudig und munter an seine Beschäftigungen.

Glückselige, dreymal glückselige Kinder! Ihr beschämt manche erwachsene, ja graubärtige Jungen! Ihr empfangt mit Freuden ein Butterbrod aus der Hand eurer Eltern: Ihr genießt es mit der Wollust als äßet ihr es in eurem Leben zum ersten Mahle: Ihr schmeckt eure kärglich zugeschnittene Kost, so zu sagen mit Leib und Seele: und nutzt jeden noch so kleinen Bissen.

Aber wir, mit welcher Lauigkeit, ja mit welchem Murren empfangen wir nicht das tägliche Brod aus der Hand Gottes? Wie oft sehen wir es nicht als eine Schuld an, die wir bey ihm zu fordern haben, und die er schlecht bezahlt? Wie wenig wissen wir den rechten Gebrauch von seinen Gaben zu machen! Wie oft sind wir nicht eben so unzufrieden mit der Vorsehung als mit unserm Schlachter, wenn er uns nicht das rechte Stück Fleisch gibt, oder mit unserm Schneider, wenn er uns die Kleider nicht nach unserm Sinn macht! O, wie viel würden wir nicht oft an wahrer Glückseligkeit gewinnen, wenn wir von Philosophen wieder Kinder werden könnten!

Doch keine Moral weiter: laßt uns medice reden. Kinder müssen ein gutes, gesundes, erquickendes Frühstück haben, sonst können sie weder wachsen noch stark werden; ja sonst können sie nichts lernen.

Das bekannte alte Sprichwort: Plenus venter non studet libenter muß nicht übersetzt werden: ein gesättigter Magen; sondern, ein überladener, ein vollgepfropfter Bauch studirt nicht gerne. Mit einem hungrigen Magen ist es unmöglich etwas rechts zu lernen: zum wenigsten behält man nicht was man gelernt hat.

Die Seele hat selten das volle Maaß ihrer Kräfte, arbeitet selten mit der rechten Stärke, wenn es dem Körper an dem nöthigen Ersatz des Verlohrnen mangelt. Schwäche, Mattigkeit, Abnahme des Leibes ist allemal mit einer ähnlichen Abweichung dieses oder jenen innerlichen Sinnes vergesellschaftet.

Allerdings hat man von kränklichen, schwächlichen Kindern und Erwachsenen, die bey einem solchen Zustande mit wahrem Genie, mit ganz ausserordentlichen und beynahe unglaublichen Geistesfähigkeiten begabt gewesen, Beyspiele genug gehabt. Ein Baratier ist wohl der größte Beweis gewesen, daß ein siecher Körper nicht immer die Seelenkräfte hindere sich zu entwickeln, und

zu

zu dem möglichen Grade der Vollkommenheit zu gelangen.

Aber ohne davon zu sagen, daß solche Personen doch immer nur eine ganz kleine unerhebliche Ausnahme von der Regel machen, so ist es gewiß, daß sie bey allem ihrem Genie, ihrem Scharfblick und Adlerblick und Hochgefühl, und wie es in diesem Jahrzehend weiter heissen mag, doch weder Leibesstärke noch körperliche Gesundheit, also auch nicht alle die Gaben, die einen Weltbürger glücklich, und zur Ausübung seiner Pflichten geschickt machen, zu besitzen pflegen. Verschiedene von ihnen haben nicht einmal den Bau und die Gestalt gehabt, die der Himmel andern freilich nicht so gelehrten und scharfsinnigen Sterblichen angedeihen läßt. Die Mehresten haben auch den Mangel der Gesundheit und Stärke, und jener Kräfte, jenes Ansehens, die wohl so schmeichelhaft sind, als das Selbstgefühl der Erhabenheit, in der Seele empfunden: und diese demüthigende Empfindung hat ihrer innern Harmonie Schaden gethan, hat die Saiten der Seele verstimmt, hat den Mann mit Engelsinn und Engelflug manchen Tag in eine finstere Nachteule verwandelt.

Wir sehen etwas ähnliches an den Kindern, die mit der Dörrsucht oder der englischen Krankheit befallen sind. Sie haben freilich einen ungleich schärfern Verstand als die Gesunden von

eben

eben dem Alter; aber wie ärgerlich ist nicht ihre Gemüthsart?

Wer wollte also wohl wünschen, in seinem Sohn ein Wunder von Witz und Verstand zu sehen, wenn diese Vorzüge nur auf Kosten seiner Gestalt, Gesundheit, Kräfte und Mannheit erlangt werden können? Wer wollte wohl sein Kind, sein liebes Kind, sein Fleisch und Blut, sein Ebenbild darben lassen, halbe Tage hungern und sich Mittags und Abends nicht einmal satt essen lassen, um ihn, wie einen Hühnerhund zur Jagd, durch Hunger zu dem nichtsnützigsten Geschöpf, auf Gottes Erdboden, zu einem Genie von Gewerbe, abzurichten.

Allerdings ist es gut und schön, wenn wir dem Staate offene helle Köpfe schenken können; aber lasset uns erst uns angelegen seyn, Schulden abzubezahlen ehe wir an das Geschenkemachen denken: und schuldig sind wir dem Vaterlande zu allererst wohlgebildete, gesunde, rasche und starke Söhne, die den Kern des Volks ausmachen und fortpflanzen können. Wehe dem Lande, das daran Mangel leidet, und dafür Kraftmännchen und Geniemännchen und Empfindler, mit einem Worte, Käfer statt weggezogener Bienen zum Ersatz bekömmt!

Nein, mögen doch diese süßen, theuern Jungen lieber ein wenig minder witzig, minder gelehrt,

lehrt, minder aufgeklärt werden, wenn sie nur Männer, wenn sie nur sonst nützliche Bürger werden. Dem Staate ist immer mit guten Soldaten, guten Kaufleuten, guten Arbeitern in den Städten und auf dem Lande, guten Schiffleuten am meisten gedient: auf denen beruht der Wohlstand und die Sicherheit des Landes. Er kann auch nicht derer entbehrt seyn, die sich auf nützliche Wissenschaften und Künste legen. Zu diesen letztern aber kann man nicht die Arbeiten des eigentlich sogenannten Genies rechnen.

Dies izt so beschriene Genie ist aller Ehren werth, wenn man es als eine Zugabe haben kann. Aber für einen guten Steuermann, Zimmermann, Steinmetzen, Schiffer, Soldaten, einen schlechten Geniemann zu bekommen, das ist kein Gewinn für das Vaterland.

Ich kenne mehr als einen jungen Mann, der in der Reuterey eine hübsche Figur würde gemacht haben, wenn ihn nicht die Geniekrätze angesteckt hätte. Er hätte Pferde striegeln sollen; izt striegelt er die Musen. Ich kenne einen solchen Geniemann, der Gift und Galle speyt, weil seine Stücke nicht aufgeführt werden: er wäre freilich selbst dazu gebohren, Stücke aufzuführen, aber auf die Batterie.

Merkwürdig ist es in der That, daß dasselbe Zeitalter das dem Mönchswesen den Gnadenstoß

giebt,

giebt, das Genieweſen ausgebrütet hat. Raben hat Deutſchland verlohren, und deſto mehr Sperlinge wieder bekommen.

Ueberhaupt iſt es izt ein Wahn bey vielen Alten und Jungen, daß das Genie ein ordentliches Studium iſt, dem man ſich mit aller Hofnung des beſten Erfolgs, den Luſt und Liebe zum Dinge verſprechen, widmen kann. Wenn das nicht wäre, würden ſo viele Väter wohl ihren Söhnen bey Zeiten etwas anders zu thun geben, als ſie Verſe und Dramen und Poſſen ſchmieren zu laſſen.

Sie würden erſt die Jungen hübſch leſen und ſchreiben und rechnen lernen, und ſich auf eine nützliche Wiſſenſchaft oder Kunſt legen, und nebenher freilich mit den Muſen buhlen, aber deswegen nicht ihre Pflichten und ihr Glück hinanſetzen laſſen.

Unerträglich ärgerlich iſt der Dünkel manches Laffen, der gerade darin, daß er zu keiner andern Beſchäftigung Luſt oder Geſchick hat, einen Beruf zum Genieweſen findet; der uns einbilden will, daß dies Studium ſeinen eignen Mann fordert; und der ſich ſchmeichelt, einen wichtigen Platz in der gelehrten Welt zu füllen, wenn er einen Muſenalmanach, einen Theaterkalender oder allenfalls den Meßkatalogus um ein Paar Zeilen dehnen hilft, oder den Kehricht der dramatiſchen Literatur um ein Fuder vermehrt.

Das wahre Genie muß, wie der Schlaf, von selbst kommen, oder es kömmt nimmermehr: es will sich weder suchen noch erwarten lassen. Es kann mit Recht eine Gabe des Himmels heißen: es stammt von da herab. Es ist eine Kraft, die der Schöpfer in den frühesten Keim des Hirns gelegt hat, wie der Gährungstrieb des Honigs schon in dem Nektar liegt, den die Biene aus den jungen Blumen saugt. Dieser wahre Funken eines Himmelfeuers wird schon von selbst zünden, und in eine helle Flamme auflodern. Es offenbart sich zuerst durch einen dringenden, unwiderstehlichen, und durch Hindernisse selbst neue Kräfte gewinnenden Hang zu der Wissenschaft, der Kunst, dem Gewerbe, wozu man einen Beruf bey sich spürt. Darauf zeigt es sich in dem außerordentlich schnellen und glücklichen Fortgange, den man in diesem Fache macht. Ein solcher Kopf steigt hoch empor, wie ein Adler, oder schreitet daher, wie ein Riese, wo andere flattern wie Schmetterlinge, oder kriechen wie Schnecken, oder gar rückwärts tappen wie Krebse. Und endlich bewährt es sich durch ein wiederholtes und allemal gelingendes Bestreben, die Fesseln der Regeln abzuwerfen, sich in einem neuen Kreise zu drehen, und sich eine eigne Bahn zu erschaffen. Das ächte Genie verehrt, liebt und studiert die großen Muster; ist aber nie im Stande ihnen völlig nachzuahmen. Nicht aus Stolz: denn der kann nicht aufkommen, nicht bestehen, wo das rechte Genie

wohnt; sondern weil es nie in fremde Fußtapfen treten, nie seinen Flug nach vorgezeichneten Bahnen richten, nie seine Ausflüsse in geborgte Formen gießen kann. Es gleicht der Luft: es ist viel zu leicht, zu elastisch, zu frey, als daß es sich sollte bilden lassen als Schnee, oder einem Faden folgen als ein Papierdrache. Es setzt allemal seinen Gegenstand in sein eignes Licht, bearbeitet ihn nach seiner eignen Manier, zeigt ihn unter einem neuen Gesichtspunkt, und giebt ihm gleichsam durch einen Zauber, eine nie vorher gesehene Gestalt, einen nie bemerkten Reiz.

Ein solches Genie war der Shakespear, den so viele monströse nennen, weil der Riese freylich den Zwergen eine Misgeburt scheint.

Each change of many-colour d'life he drew,
Exhausted worlds, and then imagin'd new,
Existence saw him spurn her bounded reign
And panting time toil'd after him in vain.

Und ein solches Genie, das mit dem reinsten stärksten Glanz hervorstrahlt, ist Wieland. Er hat die Gabe, in die Ideale, die er erschaft, eine geheime Kraft zu legen, daß sie, wenn man sie mit Empfindung liest, wie Pygmalions Bildsäule, sinnlich, warm und lebendig werden.

Doch, wenn man nun ein solches wahres Genie bey einem Knaben bemerkt, darf man es ihm nicht

an

an der Nahrung, die man ihm sonst würde zugestanden haben, ein wenig gebrechen lassen?

Nein, auch diese hofnungsvollen Kinder können Sättigung ertragen und müssen sie haben. Ihr Alter, ihre Größe, ihre Leibesbeschaffenheit, und vor allen Dingen ihre Eßlust, oder eigentlicher zu reden, ihre Eßbegierde, fordert eine gewisse Quantität, die man allerdings nicht überschreiten muß, an der aber nichts abgehen darf, wenn Gesundheit und Kräfte mit dem Genie in gleicher Maaße zunehmen sollen.

Ungegründet ist die Furcht, daß volle Befriedigung des Apperits die Knaben zu schwerfällig und träge mache. Man bedenke doch nur, daß sie nicht allein das Verlohrne ersetzt haben, und außerdem noch zum Wachsthume etwas auflegen sollen. Ihre Verdauung ist wegen dieses doppelten Bedürfnisses so lebhaft, daß man von der Ueberladung des Magens nicht leicht etwas zu befürchten hat: der Hunger selbst ist uns Bürge dafür. Der zeigt sowohl, wie hoch nöthig neue Nahrung ist, als auch wie leicht und bald das Genossene verdauet wird.

Gefahr des Spielzeugs für Kinder.

Ich weiß wohl, daß andere Aerzte schon wider den Gebrauch Kindern gemahltes Spielzeug zu geben, geeifert haben. Ich weiß aber auch, daß dieser Gebrauch noch nicht abgekommen ist, sondern daß die Nürnberger fortfahren, ihre bekleksten Puppen u. s. w. zu verkaufen, und gegen die heiligen Weihnachttage viele tausend Familien damit zu versorgen. Ueberflüßig ist es also nicht, wenn ich auch einmal ein Paar Worte davon sage; ob es mehr ausrichten wird, als die Warnungen meiner Vorgänger, ist eine andere Frage.

Kindern alle Arten von Spielzeug und Puppen zu verbieten, das wäre doch wohl nicht so ganz klug als einige von den Neuern behaupten wollen Wenigstens ist es unbillig: nicht, weil wir selbst in unserer Kindheit gespielt haben; sondern weil wir noch immerfort Kinderspiel treiben.

Ein jeder von uns hat sein Steckenpferd. Der eine reitet auf seinen Verdiensten, der andere auf seinem Patriotismus, der dritte auf seinen Entdeckungen, der vierte auf seiner Hypothese, der fünfte auf seinem Projekt, der sechste auf seinem Gelde, der siebente auf seinen Ahnen, der achte auf der Religion, der neunte auf der Toleranz und so weiter. Auf der Empfindsamkeit reitet nun ein halbes Dutzend auf einmal, wie die vier Heimonskinder auf dem Roß Bayard.

Wenn

Wenn der Gelehrte mit seinen zahlreichen Citationen, seinen langen Noten angestiegen kömmt, so sehe ich in Gedanken den Knaben, der den Seidenkrämer spielt, und mit bunten Taftstremeln und alten Franzen handelt.

Wenn der Dichter Unsterblichkeit posaunt, was thut er denn wohl mehr, als da er wie ein Junge seine Sechspfennigtrompete bließ?

Wenn der Philosoph ein System hinbauet, so sehe ich noch immer das Spielwerk seiner ersten Jahre, ein Kartenhaus. Als wir noch im pohlnischen Rock giengen, klopften wir auf den Tisch: und das Gebäude fiel. Jetzt recensiren wir: und da liegt das System.

Unsere jungen Leute sind größtentheils klingelnde Klapperbüchsen oder vergüldete Zuckermännchen: und viele von unsern Schönen sind Puppen, von oben bis unten Puppen, als wenn man sie bey einem Nürnberger gekauft hätte. Große flatternde Köpfe und kein Hirn: eine schöne weisse Brust und kein Gefühl: schimmernde Kleider und — manchmal kein Hemde!

Puppen und Spielwerk sind ietzt fast alles, was wir uns wünschen, und womit wir uns beschäftigen. Fast alles läuft auf Babiolen und Bagatellen hinaus. Jeder Stand hat seine Joujoux. Wir nehmen Weiber, um damit zu spielen: und lassen sie nachher mit uns spielen. Un-

sere Kindererziehung ist ein Spiel, ein wahres Kinderspiel. Wir spielen mit unsern Studien, mit unserm Glück und mit unserm Beruf. Sitten und Religion, Ehre und Wohlfahrt, Leben und Gesundheit, alles ist Spielwerk für uns. In Gesellschaften spielen wir die blinde Kuh mit dem guten Namen eines Abwesenden: zu Hause spielen wir Versteck mit unsern Gläubigern: und in Schriften oder vor den Gerichtsschranken spielen wir Klumpsack. Die Karten, das Kinderspiel, das zum Zeitvertreibe eines Wahnwitzigen erfunden war, macht unsere ernsthafteste und liebste Beschäftigung.

Wir hätten also kein Recht, unsern Kindern das Spielen zu verbieten, wenn es ihnen auch nicht in vielen andern Betrachtungen nützlich, und unter gewissen Einschränkungen allemal unschuldig wäre.

Sollten aber unsere Hausmütter mitten in dem Spiel, worinn sie vom Morgen bis Abend leben, einmal den drollichten Einfall bekommen, sich um ihre Kinder zu bekümmern, und, lediglich aus Spaas einen flüchtigen Blick in die Kinderstube zu thun, so wünschte ich ihnen doch ein Wort im Ernst zu sagen, wenn sie noch ein Wort im Ernst hören können.

Kindern muß man kein Spielzeug geben, das so klein ist, daß sie es in den Mund stecken und hinunter-

hinunterschlucken können. Diese Unvorsichtigkeit hat manches junge Leben gekostet.

Alles bemahlte Spielzeug sollte entweder gar nicht verstattet, oder doch erst wohl abgewaschen und von aller Farbe völlig gereiniget werden. Die meisten von diesen Farben sind höchst unsicher, und wer weiß nicht, wie gerne die Kinder daran lecken?

Sind die Puppen und andre Figuren mit Oelfarbe bemahlt, so ist freylich die Gefahr so sehr groß nicht, als bey den leicht abzuleckenden Wasserfarben. Doch ist es immer sicherer, ihnen auch nicht einmal die zu erlauben, wenn sie die üble Gewohnheit haben, alles in den Mund zu bringen und daran zu beißen und zu käuen.

Die kleinen Husaren u. s. w. von Zinn sind auch nicht so ganz unschuldig. Es ist gerne mehr Bley als Zinn. Solche Dinge geben also unter dem Käuen einen Gift von sich, der zwar nicht augenblicklich seine schädlichen Wirkungen äußert, aber um desto mehr vermieden werden muß.

Zuckerpuppen haben den zwiefachen Fehler, daß sie eine höchst ungesunde Näscherey und mit Farben befleckst sind.

Eine Anekdote von Geselden und Wohlert.

Als unser unvergeßlicher und unvergleichlicher Wohlert in London war, besuchte er die berühmtesten Wundärzte der damaligen Zeit, soviel die Hauptstadt deren hatte. Unter andern machte er dem verdienstreichen Geselden öfters seine Aufwartung.

Er bemerkte, daß dieser sonst sehr verbindliche Mann sich zuweilen sehr unähnlich, mürrisch und zurückhaltend war. Der junge Holsteiner bemühte sich den Grund dieser ungleichen Gemüthsart ausfindig zu machen, und war endlich so glücklich dahinter zu kommen.

Der Ostenwind war es, der der Lehrbegier Wohlerts so manchmal einen Querstrich machte. Dieser Wind hatte den stärksten Einfluß auf den Britten, der sehr hypochondrisch war. Der Mann konnte wie Gellert sein körperliches Leiden vergessen, seine Schwermuth überwinden, und eine Heiterkeit zeigen, die den Hypochondristen sonst so fremd ist; aber wenn der Wind aus Osten blies, so unterlag er seinem Spleen.

Wohlert machte sich diese Entdeckung zu Nutze. Wenn er zu dem Oraiel ging, und sich mit Lehren und Unterricht recht zu sättigen gedachte, sahe er erst zu, was der Wind war.

Schäd-

Schädlichkeit der Abendschmäuse.

Gesellschaftliche Abendmahlzeiten oder Familiensoupers sind noch immer ein Hauptvergnügen für alles, was den guten Ton, die feine Lebensart affektirt. Die Großen müssen freilich auch zuweilen Abendgesellschaft haben und feierliche Soupers geben. Sie finden aber kein Vergnügen darinn: Wirth und Gäste seufzen bey mechanischem Lächeln unter der Last der Etiquette, und bedauern die Stunden, die sie ihrem Stande und ihrer Verfassung aufopfern müssen, und die sie so unendlich nützlicher, oder wenigstens angenehmer anwenden könnten. Darum stellen sie auch solche Gastmäler ja nicht öfterer an, als die Umstände nothwendig erfordern.

Das sieht jedoch der übermüthige Krämer, der stolze Beamte und der nachäffende Bürger nicht ein. Diese Leute stehen in dem Wahn, daß Schlemmen und Prassen das Attribut der Größe, das Unterscheidungszeichen des feinen Geschmacks, das anständigste Mittel Freunde zu gewinnen und zu erhalten, und bey allem dem zugleich von den geselligen Freuden die unschuldigsten und angenehmsten sind.

Wider dieses rasende Großthun, diese höchstverderbliche Modethorheit zu eifern, ist Pflicht für

Jeden, der Muth genug hat, die Wahrheit zu sagen, und Gecken zu geißeln.

Kann wohl etwas dem Vaterlande mehr Schaden thun, und dem Zeitalter mehr Schande machen, als diese überall herrschende Gewohnheit, daß ein Kreis von Verwandten und guten Freunden, der immer größer wird, wie von einem Wurf im Wasser, ganze Abende, und jeden ganzen Abend in der Woche damit zubringt, das Leben vor der Sündfluth zu spielen? Wie viele Haushaltungen werden nicht dadurch zerrüttet, wie vieler Kinder Erziehung und Wohlfahrt nicht versäumt, wie viele Köpfe nicht unfähig gemacht, für sich und das gemeine Wesen zu arbeiten?

Ja der Kopf muß dadurch die Klarheit, die Munterkeit verlieren, die ihm so nothwendig ist, wenn er mit Leichtigkeit und Nutzen arbeiten soll. Die Seelenkräfte müssen stumpf und matt, und der ganze Zusammenhang der Ideen zerrüttet werden, wenn Blut und Dünste unaufhörlich das Gehirn gleichsam bestürmen, und wenn der größte Feind und Störer des Denkens, wenigstens des vernünftigen Denkens, ein angefüllter, ja wohl gar überfüllter Magen unter der Begünstigung der horizontalen Lage des Körpers, der Wärme des Betts, und der eingesperrten qualmichten Luft des Schlafzimmers, agiren kann.

Jedoch,

Jedoch, ist es einerseits gewiß, daß diese Mode, als eine von den verderblichsten, in ihr rechtes Licht gesetzt zu werden verdient; so ist an der andern Seite auch wenig oder gar keine Hofnung, daß ihr abgeholfen werden könne. Die vereinten Kräfte der Sittenprediger und Aerzte werden ihr schwerlich etwas anhaben können: sie wird bleiben, wenn hunderte ihrer Schwestern, ihrer gemeinen Natur gemäß, gefallen und verrauscht sind. Sie gleicht einem fremden Gewächs, das nach glücklicher Verpflanzung einmal tiefe Wurzeln gefaßt hat, das in dem Schirm und Schatten von Stand und Würden aufgewachsen, von Freundschaft und Harmonie gepflegt worden, und in seinen schönen Früchten ein eben so unschuldiges als schmackhaftes Vergnügen verspricht.

Ich darf mir also nicht mit dem stolzen Gedanken schmeicheln, daß ich etwas zur Ausrottung dieser gar zu eingewurzelten Thorheit etwas beytragen werde. Inzwischen will ich doch einen Versuch wagen. In magnis voluisse sat est. Es wird sich gewiß mehr als ein Mann von alter Sitte unter meinen Lesern finden, der den Schaden, das Verderben, das die gesellschaftlichen Abendschmäuse, die Familiensoupers anrichten, einsieht: und beehrt nur ein einziger rechtschaffener und würdiger Mann meine Worte mit seinem Beyfall, so mag meine Mühe gerne vergebens, und mein Eifern gerne die Stimme eines Predigers in der Wüste seyn. Wenn

ich

ich auch meine Sache verliere, so tröste ich mich mit dem alten Verslein:

Causa victrix diis placuit,
sed victa Catoni.

Also zum Streit! zum Angriff! Alle meine satyrischen Hülfstruppen sollen das Hauptkorps von medicinischen Gründen unterstützen. Die Musen geben nur, daß ich viele satyrische Einfälle zu Gebot hätte! Denn in unserm Zeitalter sind das die besten Fratzenstürmer. Gründe richten nichts aus. Man kann von der gegenwärtigen feinen Welt mit Wahrheit sagen:

Un vice un des honneur est assez peu de choses:
Tout cela dans le monde est oublié bientot;
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.

Wie weit die Abendbankete in Rücksicht auf die Finanzen der Wirthe zu tadeln sind, getraue ich mir nicht zu untersuchen, ist auch nicht wohl möglich zu bestimmen. Denn daß einige Familien Mittel genug haben, und es ihnen gewissermaßen zum Verdienst gerechnet werden könnte, diesen Aufwand zu machen, und daß andere bey dem Spiel, das vorhergeht, ihre Rechnung finden, ist gewiß. Die meisten aber, die auf dies Vergnügen erpicht sind, würden gestehen müssen, daß es eben so weit über ihrem Vermögen als über ihrem Stande ist.

Beschauen wir dies späte Schwelgen von der moralischen Seite, so finden wir eine unerschöpfliche Quelle von Betrachtungen.

Nur

Nur eine Idee des Marchese Caraccioli kann ich nicht unbeurtheilt lassen. Dieser scharfsinnige Moralist sagt, daß eine jede Mahlzeit ein Beweis von der Hinfälligkeit unserer Hütte ist: und deswegen verwundert er sich darüber, daß man aus einer so demüthigenden Sache, als diese Ausbesserung unserer Maschine ist, ein Gepränge, ein Vergnügen machen kann, wozu man Gäste einladet.

Ganz unrecht hat er nicht. Wenn man aus der Ausbesserung eines verfallenen Wohnhauses eine Feierlichkeit machte, wozu man Billets austheilte, als zu einem andern Gepränge, so würde das freilich kaum lächerlicher seyn, als Gäste zu einer Mahlzeit zu bitten, wenn die Umstände nicht verschieden wären. Der Mann, der seine irdische Hütte ausbessern will, und seine Freunde dazu einladet, hat gar nicht nöthig sich vor ihnen zu schämen, so lange keine Engel mit gebeten werden. Denn Menschen sind alle in dem Falle, daß sie zu gewissen Zeiten Nahrung zu sich nehmen müssen.

Auch ist wohl zu bemerken, daß der große Baumeister des Himmels und der Erde, die Ausbesserung unserer Hütte mit der Empfindung eines so starken und unschuldigen Vergnügens verbunden, daß es ganz natürlich ist, wenn wir gute Freunde bitten, dieses Vergnügens mit uns in Gesellschaft zu genießen, und es dadurch gegenseitig zu erhöhen.

Der erste Ursprung der gesellschaftlichen Mahlzeiten mag gewesen seyn welcher er wolle, so können vernünftige Leute dabey keinen andern Zweck haben, als sich in einer Stunde, die einmal doch zu einer andern Erholung bestimmt ist, durch ein vergnügtes zwangloses Gespräch und unschuldigen Scherz nach des Tages Last und Hitze zu erquicken und aufzumuntern. Dieser Endzweck könnte noch immer statt finden, noch immer erreicht werden, wenn nicht die Verderbniß der Sitten die einfache Natur, Freyheit und Offenherzigkeit verjagt, und Künsteley, Zwang und Falschheit an ihre Stelle gesetzt hätte.

Daß nichts gesunder ist, als seine Mahlzeit mit fröhlichem Muthe zu thun, das ist eine Wahrheit, die man mehr beherzigen und nutzen sollte als wirklich geschieht. Eine muntere Gesellschaft ist nächst dem Hunger die beste Würze, macht die schwerste Speise verdaulich, und die trockenste schmackhaft. Die Nahrungsmittel erquicken den Körper: ein offenherziges und scherzhaftes Tischgespräch aber giebt der Seele neue Kräfte.

Es wäre also Thorheit und Menschenhaß, dies Vergnügen überhaupt und unbedingt zu verwerfen. Nein, wer den Tag mit verdrüßlichen Geschäften zubringen muß, kann nicht besser thun, als so oft es die Umstände erlauben, mit guten Freunden zu essen, wo er nemlich gewiß erwarten kann, daß ein gesundes wohlschmeckendes

Gericht

Gericht den Verlust der Leibeskräfte ersetzen, ein gutes Glas Wein, die etwa ausgetretene Galle wegspülen, unschuldiger Scherz, den Kopf aufheitern, ungezwungenes Gelächter das Zwerchfell erschüttern, und biedere Vertraulichkeit das Herz erweitern wird.

Aber diese Mahlzeiten müssen, wenn sie die jetzt angeführten Wirkungen hervorbringen sollen, eben so wenig der Ordnung der Natur und alter nordischer Sitte zuwider laufen, als das Vermögen des Wirths übersteigen.

Vier Hauptfehler werden bey den meisten gesellschaftlichen Abendmahlzeiten begangen. Man wählt die unrechte Zeit; man setzt zu vielerley Speisen, und doch zu wenig gesunde auf; man räumt der Etiquette, den Formalitäten und dem Weltton zu viel ein; und man verstattet das Spiel.

Die Zeit, die man zu diesem Vergnügen wählt, ist gerade die schlechteste, auf die man verfallen kann; es ist der Abend, und noch darzu der Abend der großen Welt, der hübschen Leute, der dann erst seinen Anfang nimmt, wenn bey dem gemeinen Mann die Nacht schon eingetreten ist.

In diesen späten Stunden, da Leib und Seele schon ruhen, oder wenigstens sich zur Ruhe schicken, und einen gesunden und erquickenden Schlaf

hoffen

hoffen müßten, der sie fähig machte, den folgenden Morgen zu rechter Zeit, mit Munterkeit und Kräften an ihre Geschäfte zu gehen, setzen sich unsere Sybariten erst nieder zum Arbeiten. Ja wohl zum Arbeiten; denn über die armen Kinnbacken gehts her.

Est expulsa quies; furit ardor edendi
Perque avidas fauces immensaque viscera regnat.

Daß Abendmahlzeiten den Verdauungswerkzeugen um so viel mehr zu schaffen machen, je später man sie hält, und je weniger Bewegung zwischen Tisch und Bett statt finden kann, ist aus dem alten Schulspruch, Post coenam stabis aut passus mille meabis; „Nach dem Essen soll man stehen, oder tausend Schritte gehen;“ schon bekannt. Ueber diesen Punkt werde ich weiter hin ausführlicher reden. Jetzt bemerken wir nur, daß die Meisten von denen, die an dieser Ausschweifung den größten Geschmack finden oder sie wenigstens doch am öftersten mit machen, gerade solche Personen sind, die sich am sorgfältigsten dafür hüten sollten, nemlich Schwächlinge, Leute, denen es an Nervenkräften mangelt und mangeln muß, weil ihre Lebensart fast in jedem Stücke schwächend ist.

Wenn einer von diesen Kandidaten der Hypochondrie und Gicht auf sein vermeintes Wohlbefinden zu viel bauet, und sich nicht an einem leichten, einfachen Abendessen zu rechter Zeit genügen läßt, so wird er noch dieselbe Nacht dafür leiden müssen.

Ein

Ein schwerer, unruhiger, nicht erquickender Schlaf, Kopfweh, Schwindel, weisse Zunge u. a. m. sind die Folgen dieser Licentia diaetetica.

Ein solches nächtliches Unverdaulichkeitsfieber kann so wohl den Arzt als den Kranken betrügen. Wenn dieser mitten in der Nacht mit Schrecken erwacht, mit kochend heißem Blut, mit einem Klopfen in jedem Finger, mit wüstem, verstörtem Kopf, mit Beklemmung und Angst, und überall in einem dampfenden Schweiß; wenn er dann den Aeskulap rufen läßt, und dieser entweder nicht geübt, oder nicht viel fürs Fragen oder gar für das Blutzapfen eingenommen ist, so schreyt man flugs über Plethora und Orgasmus: und flugs muß der Barbier kommen, um das gar zu häufig angesammelte, das gar zu wild aufwallende Blut zu vermindern.

Da gehen nun vier Kaffeetassen voll schönes, rothes, unschuldiges, unersetzliches Blut schändlich verlohren. Freilich verschaft es dem Kranken augenblickliche Erleichterung, denn wie viele Aderlässen giebt es wohl, die nicht eine flüchtige Erleichterung bewirken sollten? Aber wie theuer kömmt diese Kühlung, die dem Patienten so willkommen und für den kurzsichtigen Arzt so schmeichelnd ist, dem Patienten in der Folge nicht zu stehen? Denn der wahre Grund dieses Orgasmus, dieser Aufwallungen, die Schwäche des Magens, der Mangel an Nervenkraft, wird durch den Verlust des

Bluts und die Ausleerung der Gefäße nur noch vermehrt. Das ist eine von den unumstößlichsten Wahrheiten in der ganzen praktischen Arztneywissenschaft, wiewohl sie leider! wenig eingesehen und noch weniger beherzigt wird.

Wenn man denn aber Schande halber doch einen Anlaß zu diesen Fieberbewegungen angeben soll, so geht es gerne wieder über den Unschuldigen her. Da muß ein heisser Tag, ein zu stark geheizter Ofen, ein dickes Bett die Schuld haben.

Wollte man doch nur bedenken, daß alle diese äußerliche Hitze zwar Wallung und Fieberhaftigkeit erregen, aber niemals sogleich eine weisse Zunge, einen kleisterichten Geschmack im Munde, ein Magendrücken und andere Zufälle der ersten Wege erregen kann!

Man fragt auch wohl, ob der Kranke sich nicht ein wenig in der Diät versehen, und nicht etwas mehr, als sein Magen ertragen kann, zu sich genommen habe. Das wird denn ganz positiv geläugnet: und dabey läßt es denn der Aesculap bewenden. Würde er aber ins Detail gehen, und sich nach dem Mäßigen, was der Patient genossen, erkundigen, so würde er Data genug finden, auf eine Ueberladung des Magens zu schließen. Er würde von einem kleinen Mund voll Beefsteake, von einem armseligen halben Teller voll Schildkrötenfleisch, von einem bloßen Mundschmack

schmack von Augurkensalat, von einem äußerst dünnen, ja durchsichtigen Schnitt, Schinken, von einem schmalen Stremelchen geräucherten Lachs, von einer elenden kleinen Butterteigtorte, von einem Bröckelchen Pasterendeckel u. s. w. hören. Von allem dem hat der Kranke niemals mehr zu sich genommen, als ein Kind, ja ein Kanarienvogel hätte essen können.

Aber das weiß ein geübter Arzt schon zu berechnen. Diese Kinder wollen so viel sagen als Riesen, und diese Kanarienvögel als Strausse.

Ueberhaupt ist das eine große Inkonsequenz, wenn man Beefstake, Schildkröte, Pasteten, u. s. w. für so ganz unschuldige Speisen hält, weil so viele andere Menschen sie genießen, ohne Schaden davon zu haben. Keine Arzneywissenschaft kann festsetzen, wie viel oder wie wenig ein jedes Individuum von jeder Speise ungestraft zu sich nehmen könne. Das muß der Magen des Individuums selbst bestimmen. Es giebt Leute, denen ein Teller voll Mehlbrey schwerer zu verdauen fällt, als andern ein halber Schinken.

Doch außer dieser nächtlichen Unruhe haben diejenigen, die ihres schwachen Magens ungeachtet alles mitmachen wollen, noch eine andere Strafe auszustehen? Sie sind den Morgen darauf ungeschickt mit dem Kopfe zu arbeiten. Das ganze Gehirn ist in der gleichen Unordnung, als

das Speisezimmer. Die Seele kann mit ihren Kräften sich nicht zurechte finden; das Gedächtniß ist noch ganz schläfrig; die Beurtheilungskraft kann die Augen noch nicht aufhalten; und die Einbildungskraft spricht im Traum.

Wenn nun ein wenig zu viel von einem übrigens unschuldigen, einfachen Gerichte ein solches Getümmel in den Verdauungsfalten, einen Auflauf in den Blutgefässen, eine solche Unordnung und Zerrüttung in den Seelenkräften anrichten kann, wie viel gröſſer müssen denn nicht die Gefahr und die Beschwerden seyn, die aus einer übermäßigen, mannigfaltigen und späten Abendmahlzeit entstehen?

Denn, wie pflegen nicht unsere zum Platzen gemästete Fresser — Doch stille! Kein Wort von unsern Zeitgenossen! Wir wollen die Muster bey den Römern suchen.

Nec mora, quod pontus, quod terra, quod educat aër,
Poscit & appositis queritur jejunia mensis,
Inque epulis epulas quærit, quodque urbibus esse
Quodque satis poterat populo, non sufficit uni,
Plusque cupit, quo plura suam demittit in alvum.

Aber

„Aber wir sind keine solche Schwelger," ruft ein neuer Apicius. „Wir begnügen uns mit einigen wenigen Schüsseln, so einfach und unschuldig als möglich: zum Beyspiel, eine gute Frikassee, ein Gericht Fische, ein ungekünstelter Braten, ein Bißchen Gebackenes oder ein Paar Krebse, ein Teller Obst und ein Glas Wein. Mehr haben wir nicht, und mehr verlangen wir nicht. Simplicität ist unser Leben."

Ja, ja, wir wissen recht gut, was an dieser Simplicität ist, und was das sagen will, gute Freunde auf ein Butterbrod zu bitten. In allen andern Dingen hält die große Welt immer weniger als sie verspricht; aber wenn es an ein Banketiren geht, sucht man allemal die Erwartung zu übertreffen. Den Tag nach dem Schmause kann man es in der Apotheke auf den Recepten lesen, wie einfach und genügsam es hergegangen ist

Ueberhaupt ist ein einziges saft- und kraftreiches Gericht noch immer zu viel für ein Abendessen. Des Mittags kann man sich größere Freyheiten nehmen: denn da hat man noch Zeit genug, mittelst verdünnender Getränke und Leibesbewegung der Verdauung zu Hülfe zu kommen. Beydes kann des Abends nicht mehr statt finden. Mit dem vollen Magen geht man zu Bette: und da fällt dann alle Arbeit auf ihn allein, so überladen, so ausgedehnt als er auch ist. Die Be-

wegung der Muskeln, die veränderte Stellung des Leibes, die sanfte Erschütterung der Bauchgeweide, der wohlthätige Koffee und Thee kann ihn nicht unterstützen. Er hat keinen andern Mitarbeiter als den Wein und das Bier, das den Speisen Gesellschaft geleistet hat.

Doch wieder zu dem Vorigen zu kommen. Kostet es einem armen schwachen Magen so viele Mühe, ein einziges starkes Gericht zu bezwingen, so muß es ihm äußerst schwer fallen, sich einer widersinnigen Bigarrure von Nahrungsmitteln zu entledigen. Die Pastete will nicht leiden, daß die Torte vorausmarschire. Blumkohl und Artischocken machen sich den Vortritt streitig. Das englische Bier und die französischen Reinetten kommen zu offenbaren Feindseligkeiten: die Lüneburger Neunaugen helfen dem ersiern, die spanischen Trauben und der holländische Hering schlagen sich zu den leztern. Diesen treiben die markschen Rüben in die Enge. Der Mokkaaffe möchte dem Kaviar gerne einen Hieb geben; der ist ihm aber zu stark, und hat den Tokayer zum Freunde.

Was muß denn nun von solchen Kriegen die Folge seyn? Mühsame Verdauung und die Unruhe, die Wallungen u. d. ü. deren oben gedacht worden.

Simul

Simul assis
Miscueris elixa, simul conchylia turdis,
Dulcia se in bilem vertent, stomachoque tumultum
Lenta feret pituita. Vides ut pallidus omnis
Cœna de surgat dubia?

„Aber Abwechslung und Verschiedenheit der Nahrungsmittel ist zuverläßig gesund, hilft zur Verdauung: das Eine verbessert das Andere.“

Freilich. Abwechslung und Veränderung in Speisen ist eben so heilsam als angenehm. Allein, daraus folgt nicht daß es unschuldig und zuträglich ist, eine unnennbare Mannigfaltigkeit von Nahrungsmitteln, von höchstverschiedenen, kontrastirenden Nahrungsmitteln in einer Mahlzeit, und noch dazu in einer Abendmahlzeit, zu sich zu nehmen. Wer hat jemals behauptet, daß solche Soupers gesund sind?

„Das wohl nicht. Aber den Gesunden ist alles gesund: das kann kein Arzt läugnen. Sollten denn Leute, die sich wohl befinden, Bedenken tragen, in einer behaglichen Gesellschaft ein Paar gesunde Gerichte zu essen? Laß die Schwächlinge, die Hypochondristen und Podagristen und ihres Gleichen nach Doktorregeln leben; die Gesunden müssen sich nicht geniren.“

Fürs erste wäre noch zu beweisen, daß diejenigen, die sich so gerne auf diese unschuldige Art

vergnügen, wirklich gesund sind. Die mehresten sind Leute, die viel sitzen müssen. Dabey ist es nicht wohl möglich, einen gesunden starken Körper zu behalten. Diese stille Lebensart ist gerne mit Kopfbrechen verknüpft: es mögen nun Akten, oder Autoren, oder Rechnungen, oder Memoriale oder Plane und Projekte seyn, so sind es Kopfarbeiten, und die schwächen die Nerven. Sogar der Mann, der die vier Species in Arbeit setzt, kann sich dadurch ermüden: und die große, theure Wahrheit, zweymal zwey macht vier, mag so einfach seyn als sie will, und so mechanisch hergesagt werden, als wenn ein Kind zu Tische betet, so kostet sie doch Seelenkräfte. Mit einem Worte: viel sitzen und viel mit dem Kopf arbeiten, und dabey sich vollkommen wohl befinden: wer das kann, ist ein Wunder.

Dazu rechne man nun noch eine und andere Chicane, eine fehlgeschlagene Hofnung, eine Weisung, einen Verlust, und andre Agremens, die öffentliche Aemter und Geschäfte wohl mit sich bringen. Item einen und andern heimlichen Pfahl ins Fleisch, ein wenig Ehrgeiz, Neid, Eifersucht, ein Paar Kinder die sich nicht sagen lassen, zwey Paar Gläubiger, die sich nicht wollen abweisen lassen, eine böse Frau, eine treulose Liebschaft, unglückliche Zahlen im Lotto, — und nun zu der ganzen Summe noch alle Tage vier Stunden am

Spiel-

Spieltisch. Wird man bey alle dem noch gesund seyn können?

„Inzwischen sieht man doch viele, die sich bey dieser Lebensart recht wohl befinden, gut essen und ruhig schlafen.“

Die Zeichen der Gesundheit sind sehr betrüglich. Man kann blühen als eine Rose, und von Feistigkeit glänzen, als ein gebratenes Spanferkel, (sans comparaison,) und gleichwohl einen bösen schnellen Tod im Busen tragen. Die Athletenstärke, die Klopffechtergesundheit war schon zu unsers Vaters Hippokrates Zeiten verdächtig, und ist es noch. Doch davon ein andermal mehr.

Was den Appetit anbelangt, so ist der bey solchen Leuten auch nur selten ächt. Eigentlichen Hunger haben sie nicht: es ist Begierde den Gaumen zu kitzeln. Die Gewohnheit sich zu mästen, die Erwartung neuer Leckerbissen treibt sie zu Tische, die Stimme der Natur, die Empfindung der Bedürfniß nicht. Den Augen, der Zunge hungert, nicht dem Magen. Man setze ihnen schlecht und rechte Kost vor: und man wird ihren Appetit nicht mehr bewundern.

Der Schlaf, den keine schwere Abendmahlzeit stört, ist auch kein ganz natürlicher Schlaf. Denn die Natur selbst ist es, die uns des Nachts weckt, wenn wir des Abends den Verdauungskräften

zu viel angemuthet haben. Sie ermahnt uns Hülfe zu suchen. — Und wie schwer, wie ängstlich, wie schnarchend, wie scheußlich ist nicht der Schlaf des Schlemmers? Wie wenig zeugt er nicht von Ruhe der körperlichen Verrichtungen, von Erhohlung der Seele?

Und wenn der Schwelger den andern Tag erwacht, wie stehts denn mit der Munterkeit, der Heiterkeit, ohne die sich keine wahre Gesundheit denken läßt, die ein weit zuverläßigeres Zeichen des Wohlbefindens ist, als rothe Pausbacken und ein spiegelglattes Antlitz? So wie wir vorhin gehört haben.

Auch das ist den Römern schon bekannt gewesen, schon bey ihnen von der Satyre gerügt worden.

Corpus, onustum
Hesternis vitiis, animum quoque prægravat una,
Atque affigit humo divinæ particulam auræ.

Das ist die feine Lebensart, das sind die Freuden, worin so mancher den guten Ton, ja seine ganze Glückseligkeit zu finden wähnt.

„Nun, wenn der Bauch es thun kann, wenn er nichts dabey versäumt oder gar nichts versäumen kann, so kann man ihm ja seine Glückselig-

keit

keit gönnen. Sich glücklich wähnen, ist glücklich seyn."

Aber, Leser, ein Verrückter,
Der, nicht wissend, daß sie drückt,
Ruhig auf die Fessel blickt,
Ist der darum ein Beglückter,
Weil sein Wahnsinn ihn berückt?
Würde wohl in einer Stunde,
Wo in seinen Raserey'n
Sich der Kranke Wund auf Wunde
Fühllos schlüge, der Gesunde,
Statt sich der Vernunft zu freun,
Wünschen auch verrückt zu seyn?*)

Aber nicht genug, daß der Prasser sich selbst ein König ist, wenn er in dieser Fresserey, in diesem auf Kosten der Gesundheit und der Seelenkräfte theuer erkauften Vergnügen ein Paar Stunden schwindeln kann. Er darf auch glauben, daß er sich damit Gönner und Freunde machen kann; daß alle seine Gäste schmecken und fühlen müssen, wie gütlich er ihnen thut; daß er die ganze Gesellschaft mit Lust und Zufriedenheit füllt; und daß er eine Saat ausstreuet, die ihn wird Achtung und Freundschaft, Lob und Ruhm, Unterstützung und Vertheidigung ärndten lassen.

Der

*) Aus einem Briefe von dem männlichen Dichter Tiedge im deutschen Museum, Jun. 1784.

Der Thor! möchte er doch Pompignans Lehren beherzigen können!

Ie deplore l'erreur, où ton orgueil te livre,
Riche voluptueux, que l' abondance enivre!
Credule autant que vain, tu prends pour des amis
Ces convives nombreux dans tes festins admis;
Ces Grands toujours si bas, que l' honneur désavoue;
Ce flatteur qui te hait, te mepriſe & te loue;
Perfide empreſſement de ce peuple mocqueur;
Ils devorent ton bien, ils perceroient ton cœur.
L' amitié ne ſe plait que ſous les toits modeſtes;
Lieux exempts de diſcorde et de ſoupçons funeſtes,
Aſyle où, dans les bras de la frugalité,
Regnent la confiance & la ſincerité.

Daß man in der Welt glaubt, Wein und Wohlleben gebähre Frölichkeit, daran ſind die Herren Poeten mit Schuld. Glücklicher Weiſe gibt es izt für die vielen Anakreons, die von dem Saft der Reben als dem großen Mittel, gutes Muthes zu ſeyn, geſungen haben, izt ganz andere, eben ſo glückliche und tauſendmal weiſere Dichter, die der Sinnlichkeit nicht mit ihrem Talent frohnen, ſondern den wahren Segen der Mäßigkeit, und die ächten Reize der Tugend, mit den lieblichſten Farben ſchildern.

Wie

Wie wahr und lehrreich ist nicht die herrliche Strophe von Göttingk:

Der wahre Kluge
Scherzt nicht blos beym Wein;
Auch bey seinem Wasserkruge
Flößet er Traurigen Fröhlichkeit ein.

Und wie erweitert Tiedge nicht das Herz, wenn er von der hohen Tugendfreude spricht:

Die ihm in den Quell des Wassers
Ihre süße Würze wirft,
Wann der Cyrus eines Prassers
Ströme theurer Weine schlürft?

Doch wer könnte alle die schönen, seelerhebenden Stellen hersetzen, die bey unsern wahren deutschen Dichtern so häufig zu Anpreisung der Genügsamkeit vorkommen?

Das Lustige bey dieser Thorheit ist dies, daß man diesen Zwang, dies stundenlange Krummsitzen, dies Magenstopfen, für einen unschuldigen und anständigen Zeitvertreib, für Gemüthszerstreuung und Ruhe nach der Arbeit, ausgeben darf.

Wenn man den ganzen Tag gesessen hat, soll man noch den ganzen Abend dazu sitzen, um auszuruhen! Wenn man den ganzen Tag den Kopf zerbrochen hat, soll man den ganzen Abend Karten spielen, um sich zu erhohlen! Gesellschaftlichen Umgang, an-

angenehme Konversation, aufheiternden Scherz verspricht man sich — und pflanzt sich an einen Spieltisch! Freundschaft, heilige Freundschaft, Tochter des Himmels, du sollst erneuert, befestigt, versiegelt werden, — indem der Orestes den Pylades Bete macht! Gefälligkeit, Verbindlichkeit, Dienstgefliffenheit zeigt sich hier in ihrem ganzen liebenswürdigen Licht — bey jedem Surcoup! Man athmet freyer, das Herz schlägt ruhiger — wenn man einen großen Solo in der Couleur verliert!

„Wohl wahr. Aber das Spiel hat doch den Nutzen, daß es Verleumdung verhindert."

Das kann ich nicht zugeben. In großen Gesellschaften geht die Medisance von einem Spieltisch zum andern. Da verurtheilt man ungehört. Der gute Name, der unter die Spieler fällt, fällt unter die Mörder. Der Abwesende muß für jeden Verlust leiden. Man macht es kurz, aber erbaulich.

Am Tische wird das Versäumte eingehohlt. Eine Reputation, die bey den Karten nur angeschnitten worden, legt man da ordentlich vor. Da macht sich die galante Hofräthin über die Galanterien der Kommerzräthinn lustig; der misgünstige Director über den scheelen Neid des Referendarius; die geschwätzige Assessorinn über das unermüdete Caquet der Konsistorialräthinn. Da

hält

hält sich der junge Lieutenant, der alle Morgen die Einfälle auswendig lernt, die er den Tag über anbringen will, über den gesuchten Witz des Amtmanns auf. Da richtet der Fuchsjäger, der kaum seinen Namen schreiben kann, zwischen Lichtenbergen und Voßen.

Jedoch genug für diesmal von den gesellschaftlichen Abendmahlzeiten, und Familiensoupers, von diesen feierlichen Beweisen der Verderbniß des Geschmacks und der Geringschätzung der Gesundheit. Möchte doch ein jeder, dessen Privatumstände es nicht erlauben, daß er sich des Banketirens entschlagen kann, wenigstens so viel für sein eignes und seiner Gäste physisches Wohl thun, daß er den Mittag dazu wählte!

„Des Mittags schmeckt das Essen niemals so gut, als des Abends. Das ist ein Faktum. Zudem hat man des Mittags noch keine rechte Ruhe, auch keine Zeit: man muß wieder an seine Geschäfte. Daher hat auch der philosophische Buchhändler Pancouke zu Paris vor einigen Jahren den Vorschlag gethan, die Mittagsmahlzeit ganz abzuschaffen, und nur ein gutes Frühstück um 10 Uhr, und eine Abendmahlzeit um 6 Uhr zu halten, damit man nach dem Abendessen könne auf die Komödie gehen oder spatzieren u. s. w.“.

Herr Pancouke hat diesen Vorschlag nicht im Ernste gethan: es ist lauter feine Ironie.

Was den bessern Appetit anbelangt, so ist das entweder Täuschung, oder die Wirkung einer üblen Gewohnheit.

Man esse des Abends nur mit Mäßigung, lege sich bey Zeiten zu Bette, stehe früh auf und gehe bey Zeiten an seine Verrichtungen, nehme entweder gar kein, oder doch ein sehr leichtes, französisches Frühstück, thue seine Geschäfte mit Ernst, mache sich dazwischen Bewegung, suche munter und guten Muthes zu seyn, welches wohl nicht schwer fallen wird, wenn man sich bewußt ist, daß man seine Pflichten redlich gethan hat; so wird man mit wahrem Hunger zum Mittagessen gehen, und eine schlecht und rechte Mahlzeit so herrlich schmecken, als das köstlichste Bankett.

Die Seelenwanderung macht noch immer Queerstriche über die Diät.

Der Christ kann bey dem Anblick einer leckern Karpe nur die Bedenklichkeit haben, ob der Fisch auch seiner Gesundheit zuträglich ist. Aber der recht orthodoxe Israelit muß noch gar dabey fürchten, nicht nur den Fisch, sondern mit dem Fisch eine arme Seele zu essen.

Was dies sagen wolle, wissen alle, die im Talmud und in der Gemara geforscht, und von dem jüdischen Seelenwanderungssystem Begriffe haben. Weil aber das wohl nicht bey einem jeden Leser der Fall seyn kann, will ich ihnen mit einem Aufschluß dienen, den mir ein gelehrter Israelit hat angedeihen lassen.

Die Rabbinen nehmen eine Seelenwanderung an, fast so wie sie schon von den alten griechischen Weltweisen ist gepredigt worden. So ungereimt und albern diese Lehre ist, so sehr sie gesunde Vernunft und Menschenverstand entehrt, so verehrungswürdig und heilig ist sie dem großen Haufen des beklagenswürdigen Volks.

Die Seele fährt nach dem Tode des Rechtgläubigen, bis auf weitern Befehl des Allerhöchsten, in ein anderes lebendiges Geschöpf, ja in einen leblosen Körper, um darin eine Art von Fegefeuer auszustehen, gezüchtigt, und gereinigt zu wer-

den. Man hat Exempel, daß sie in einem Mühlstein, in einem Reibeisen, ja in einem Pfeifenkopf hat leiden müssen, je nachdem der seelige Mann mehr oder weniger gesündigt hatte.

Ein ehrlicher Nachkömmling Sems ist daher niemals sicher, daß er nicht die Seele eines werthen Freundes in einem unschuldigen Hering essen und verdauen, in einer Pfeife Toback autodafeiiren, oder gar in einem Quispeldoortje abscheulich verunreinigen sollte, wenn er nicht genau zugehört hat, ob auch eine Seele in dem Dinge gejammert.

Denn durch ein solches Jammern und Wehklagen entdeckt die leidende Seele dem Rechtgläubigen ihr Incognito. Ich weiß, daß ein Stück Rindfleisch, das man eben ans Feuer brachte, so ärmlich am Spieß gewinselt hat, als je ein Sklave zu Algier mag gethan haben. Ein andermal gab ein Brasen unter dem Abschuppen einen wehmüthigen Laut von sich: die erschrockene Magd rief den Ette, der Ette fand bey genauer Untersuchung, daß es seines sel. Grosvaters leibhaftige Stimme wäre, worauf der Fisch in aller Stille, wiewohl mit gebührender Anständigkeit eingescharrt ward, damit Grandpapa zur Ruhe käme.

Die Ungläubigen werden nun behaupten, daß es freilich wohl möglich ist, unter dem Abschuppen eines Fisches einen Laut zu hören, wenn nemlich die Blase gedrückt wird, und daß der gedachte Gros-

Grosvater, wie mehrere die noch leben, wohl mag die Stimme einer Fischblase gehabt haben. Wie können die Leute aber das Aechzen eines Mühlsteins erklären?

Glücklich sind wir Christen, daß wir keine solche Seelenwanderung annehmen und kein solches Lamentiren in jedem Laut finden. Wie mancher junger Herr müßte dann nicht seine knarrenden Schuhe begraben lassen? Manches schöne seidne Kleid müßte in die kühle Erde; ja alte Kutschen und Schiebkarren würde man einscharren lassen.

Doch nicht weiter mit der Satyre. Wir müssen uns nicht über etwas lustig machen, das vielleicht Mitleiden erregt. Religionsgrundsätze fordern allemal Schonung, wo nicht gar Ehrerbietung. Ueber Irrthümer und Vorurtheile in Glaubenssachen zu spotten, und einen Blinden auslachen, weil er nicht sehen kann, ist fast einerley. Der ungereimteste Aberglaube, der Furcht vor einem gerechten Gott zu erkennen giebt, verdient eine Art von Achtung: der Grund oder der Zweck ist allemal zu loben, gereicht allemal dem menschlichen Geschlecht mehr zum Vortheil als zum Schaden. Der Welt ist immer mit Bürgern, die in einem Mühlsteine eine leidende Seele vermuthen, mehr gedient als mit denen, die kein Leben nach dem Tode, keine vergeltende Zukunft glauben, und die an ihrem lezten Ende sagen können: Tirez le rideau, la farce est jouée.

Die izt betrachtete Seelenwanderung ist freilich eins von den krassesten Rabbinenmährchen: die vernünftigen und aufgeklärten Juden glauben es auch nicht; man braucht kein Mendelssohn zu seyn um einzusehen, wie offenbar menschlich diese Satzung ist. Aber der blinde Schachermann, der sie glaubt, glaubt in diesem Irrthum einen Gott, verehrt darin einen Richter des Guten und Bösen, fühlt darin die Regung des Gewissens. Der Philosoph, der sich ein Religionssystem saturirt, filtrirt und krystallisirt, glaubt, verehrt und fühlt darin — nichts.

Ein Wort von der Kleidertracht und bloſſer Bruſt.

Ohe! jam ſatis eſt,
Jam pervenimus ad umbilicos.

MARTIAL.

Kein Chamäleon verändert ſo oft ſeine Farbe, als unſere Zeitgenoſſen beiderley Geſchlechts gegenwärtig die Kleidertrachten und den Putz. So lange unſere jungen Herren Petits Maitres und Petites Maitreſſes waren, währte eine Mode doch zur Noth ein Jahr. Als ſie Makaronis und Engelländerinnen wurden, hielt ſie ſich freilich nur halb ſo lange. Aber izund, da man nicht mehr nach Muſtern ſehen, ſondern ſelbſt erfinden, ſelbſt den Schöpfer ſpielen, ſelbſt den Ton angeben will, iſt an gar keinen Beſtand unſerer Schale mehr zu denken.

Unſere ſogenannten Mannsperſonen haben izt ihre Nachttiſche und ihre Putzmacherinnen. Und nun wetteifern ſie mit dem Frauenzimmer ſo glücklich um den Preis der Wandelbarkeit, daß man nicht leicht beſtimmen kann, welches von den beyden Geſchlechtern am meiſten Original iſt oder eine Modefratze am weiteſten treiben kann.

Wir wollen izt nur ein Wort von der bloſſen Bruſt ſagen, die gegenwärtig die herrſchende Thorheit iſt.

Noch vor wenigen Jahren liessen die jungen Schönen die Thür zu diesem Heiligthum nur halb offen stehen. Der äußere Putz stellte hier ein Gitterthor vor, das dem Auge nur einen eingeschränkten Blick in das Lustgefilde verstattete. Wo es nöthig war, wurden Heckwerke von Spitzen, Krausen, Band u. s. w. so künstlich angelegt, daß ein widerlicher Kontrast, ein erhabnes Schlüsselbein, ein Paar Rippen die sich zu stark auszeichneten, eine Nische über dem Brustknochen, nicht zu Gesicht kamen. Mit einem Worte: sie liessen uns gerade so viel schauen als wir schauen sollen; gerade so viel als nöthig war, unsere Einbildungskraft in Bewegung zu setzen, die denn allemal mehr sah, als wirklich wäre zu sehen gewesen. Es ging mit manchem versteckten bretternen Busen, wie mit den Werken gewisser Schriftsteller, von denen es, Dank sey den Bemühungen ihrer Freunde und Bundesgenossen! einmal angenommen ist, daß sie bewundert werden müssen, und worin der Bewunderer Schönheiten und Weisheit findet, deren ein unbefangener Leser auf keinerley Weise gewahr werden kann.

So auch, Dank der Kunst! hatte mancher Resonanzboden die Ehre, daß der betrogene Anbeter mit einem Girand sang:

Bouton de rose!
Se debat sous le clair linon;
Si ton sein jamais ne repose,
C'est que tu retiens en prison
Bouton de rose.

Das

Das gefiel den Buhlschwestern unsers Geschlechts. Sie liessen auch durch einen Schlitz das weisse Fell schauen; und wenn sie die Einbildungskraft ihrer Nebenbuhlerinnen recht hetzen wollten, oder vielmehr, wenn das Leder zu Anders bearbeitet zu seyn schien, hefteten sie die Halskrause mit einem kleinen Herzen, das eben so falsch war, als das so dahinter saß.

Die Amazonen sahen das und fielen so gleich auf entgegengesetzte Maasregeln. Sie verbargen dem spähenden Auge jene Schönheiten. Sie legten sogar platte Schnürbrüste an, um ja nicht das liebenswürdige Runde, wie Haller es nennt, zum Vorschein kommen zu lassen, und sich in den Verdacht zu setzen, daß der Himmel ihnen einen Ammensegen verliehen hätte.

Die Mannspersonen waren einmal ins Coquettiren hineingekommen, und konnten sich nicht entschliessen, ihre Reize wieder unter den Scheffel zu stecken. Sie suchten nun diejenigen ins Licht zu setzen, die sie bisher zu wenig hatten leuchten lassen. Sie harnischten sich mit seidnen Küraſſen, ließen aber die Wadenstücke aus dem Stiefel wegnehmen.

Nun stand der ganze Bau eines Adonis mit allen seinen Hauptzügen da. Kein Westenschoos, kein neidisches Leder hinderte das weibliche Auge, die gefälligste Ausmessung anzustellen, Maße und

Kraft zu berechnen, und eine erhitzte Einbildungskraft in Genuß zu setzen.

Man bediente sich auch eines groben und eines feinen Betrugs, den Schenkeln Kredit zu verschaffen. Der grobe bestund darin, daß man die bekannten hohlen Cylinder so geräumig machen ließ, daß man mehr Fleisch vermuthen mußte, als die Knochen hätten aufweisen können. Und man wählte zu diesen Cylindern eine helle Farbe, weil solche durch eine optische Täuschung ihnen noch mehr Umfang und Ründung zu geben schien, so wie die weisse Kokarde den französischen Soldaten um einen Zoll höher macht.

Die Idee des Stiefelausschneidens, wodurch dem Blick das Vorgebürge der guten Hofnung, eine volle derbe Wade ausgesetzt ward, bewog die Gegenparthey den Begierden einen Freyhafen zu eröfnen, und durch Ablegung aller Schaam durch freywillige Aufopferung des Nächstletzten und Nächstbesten die Bublpfuscher gleichsam zu betäuben, und ehe sie sich erhohlen könnten, sich in Besitz von Fleisch und Blut zu setzen.

Sie ließen sich also Schnürbrüste machen, die dem Drange der elastischen Halbkugeln Platz liessen. Wo es an diesem Drange fehlte, mußte der Schneider Bügel, oder die Zofe Polster anbringen, die das schaamhafte Runde zwangen, sich zu produciren,

ciren, und mit Tageslicht und Männerblick in vertrauten Umgang zu treten.

Seit dieser Zeit sieht man allenthalben offne Himmel *), allenthalben das Schaubrod der Liebe, das bezaubernde Perpetuum mobile, den wahren animalischen Magneten, der tausendmal wirksamer ist, als der Mesmersche. Kein Putz muß den freyen vollen Genuß dieses berauschenden Anblicks stören.

Von allen neuen oder wieder hervorgesuchten Moden ist dies zuverläßig gerade diejenige, wobey das schöne Geschlecht am meisten verlieren muß. Von der falschen Politik und übelverstandenen Oekonomie, die unter dieser unschuldig scheinenden Simplicität verborgen liegt, mögen Andere reden. Als einem Arzte, der für das Publikum schreibt, und der tausend Privatbetrachtungen aus den Augen gesetzt hat, um sich ganz dem gemeinen Besten, insoferne es sich durch laute, derbe, bittere Wahrheit befördern läßt, widmen zu können; als einem solchen Arzte ist mir es Pflicht, wider eine Fratze, die der Gesundheit eben so nachtheilig ist als den Sitten, und die dem vermuthlichen Zweck vieler, die sie mitmachen, entgegen arbeitet, nachdrücklich, mit Gründen und Satyre zu eifern.

*) Dieser Ausdruck ist nicht neu. Der englische Zuschauer hat ihn schon gebraucht.

An medicinischen Gründen, die hinlänglich beweisen, wie viel Gefahr für die Gesundheit dabey ist, wenn man mit bloßer Brust, oder eigentlicher zu reden, mit bloßen Brüsten geht, mangelt es nicht.

Das physische Wohl, die Gesundheit und die Lebenssicherung des Menschen beruht in großer Maaße auf dem ungestörten Fortgange der unmerklichen Ausdünstung. Diese muß ja aber gestört werden, wenn eine ansehnliche Strecke des Leibes, die von Jugend auf bedeckt gehalten, und wohl gar eben so sorgfältig wider den mindsten Hauch eines Westenwindes als wider den Anblick des andern Geschlechts verwahrt worden, auf einmal entblößt, und allen Veränderungen der Luft und Witterung ausgesetzt wird. Was diesem und jenem Theile des Körpers viele Jahre, ja lebenslang angedichen, folglich zur Gewohnheit geworden ist, dessen wird er nicht auf einmal entbehren können, ohne es zu empfinden, ohne in den natürlichen Verrichtungen, die der Gesundheit gemäß ungehindert in ihm vorgehen sollten, eine fühlbare Abweichung zu leiden.

Man wird sagen, daß die Haut auch an einem entblößten Theile ausdünsten kann, wie wir an Gesicht, Hals und Händen sehen. Auch die enthüllte Brust schwitzt zuweilen eben so stark als vorhin unter der Hülle.

Aber erstlich ist zwischen Schweiß und unmerklicher Ausdünstung ein himmelweiter Unterschied. Zweytens ist es ausgemacht, daß das Ausdünstungsgeschäft, das in so vielen Jahren, an einen gewissen Grad von Wärme und Bedeckung gewöhnt gewesen, unmöglich mit der gleichen Freiheit und in der gleichen Maaße vor sich gehen kann, wenn diese Wärme, diese Bedeckung wegfällt, und auf einmal wegfällt.

Doch bedarf dies wohl weitern Beweises? Wem ist nicht aus vielen Beyspielen bekannt, was für verdrüßliche und gefährliche Erkältungen aus dem Weglassen angewöhnter Kleidungsstücke entstehen können! Es kann ja nach der Entblößung einer Brust, die in zwanzig, dreyßig, ja vierzig Jahren kein Tageslicht gesehen, keinen flatternden Zephyr geküßt hat, und nun auf einmal dem scharfen Ostwinde und Konsorten Preis gegeben wird, unmöglich anders gehen, als es nach plötzlichem Ablegen warmer Futterhemder u. d. gl. zu gehen pflegt. Husten, Schnupfen, Heiserkeit, Gliederreissen, Durchfälle, müssen die Folge seyn.

Und was diese Krankheiten wieder nach sich ziehen können, wie leicht aus einem versäumten oder verquakelten Husten ernsthafte Brustbeschwerden, Entzündungen, Blutspeyen, Lungensuchtwind-sucht, Brustwassersucht entstehen können; wie öfters der Schleim, den ein anhaltender Husten nach den Lungen gelockt hat, selbige nicht nur schwächt,

sondern

sondern wohl gar auf einmal davon wegzieht, und an einem andern Ort, den ich hier nicht nennen kann, zur großen Beschwerde der Patientinn und zu noch größerer Unlust eines Gatten, einen Abfluß sucht, das wissen wohl nicht die Aerzte allein.

Dergestalt kann man mit einer Reihe von nicht bloßerdings möglichen, sondern nur gar zu oft wirklich statt findenden Folgen darthun, daß das Mittel, dessen sich das schöne Geschlecht unter dem Vorwande erlaubter Kühlung, ja wohl gar der Gesundheitspflege bedient, um zu gewinnen, nicht weniger im Physischen als im Moralischen Wirkungen haben kann, die mehr Verlust bringen als ein so sehr gewagter Kunstgriff jemals wirklichen Gewinn mag gebracht haben.

Denn auch an diesem letztern ist sehr zu zweifeln. Schaamhaftigkeit, Sittsamkeit ist von jeher der mächtigste Reiz der Töchter Evens gewesen. Versteckte Schönheiten, die sich nur errathen lassen; Schönheiten, die mit ernster Sorgfalt für den Bräutigam aufbewahrt werden, gewinnen Freyer. Reize, die zur Schau gelegt werden, machen nur lüstern, locken nur Buhler und Verführer. Sie gleichen gewissermaßen der offnen Tafel der Prasser, wo der Schmarotzer sich zu Gaste bittet, der genügsame und sich selbst fühlende Biedermann aber nie erscheint. Eine solche Schöne,

die

die alle ihre Brüste zum Besten geben würde, wie Mutter Natur, mag die Liebschaft eines Wollüstlings werden; die erste heilige Liebe eines wackern jungen Mannes wird sie schwerlich.

Nein, das Mädchen, das nur so viel von ihrer weissen und gewölbten Brust sehen läßt, als der Einbildungskraft zur Probe dienen mag; das von dem Schneegebirge herab eine schwarze Schnur in eine verdeckte Kluft sich senken, und dem elektrischen Feuer verliebter Augen zum Ableiter dienen läßt, wird mehr gewinnen, als jenes, das mit unverlangter Gastfreyheit alles auftischt. Die völlige Sättigung des Auges wird gemeiniglich Uebersättigung des Verlangens.

Ist es aber nicht weislich gethan, wenn die mannbare Schöne den geheimen Wünschen des Mannsvolks nichts zu eigner Beschäftigung übrig läßt, wenn sie für ihre jungfräuliche Züchtigkeit kein günstiges Vorurtheil erregt; wie thöricht handelt denn nicht die verehlichte Dame, die lieber die Zuneigung, die Treue, die Ruhe und Zufriedenheit eines Gatten aufs Spiel setzt, als des Vergnügens entbehrt, eine herschende Thorheit mit zu begehen, und unter dem Vorwand des Jochs der Mode sich noch damit beschäftiget, Anbeter herbey zu locken und flüchtige Begierden zu erregen? Aergerlich und ekelicht ist es, eine längst verheirathete Frau, eine Mutter großer Kinder, eine vierzigjährige Matrone mit entblößtem Busen,

mit

mit hervorgequollenen Brüsten zu sehen. Bey jedem Tritte werden diese gar zu reife Früchte geschüttelt, und suchen vergebens in die Wohnung, woraus sie verdrängt worden, zurück zu schlupfen. Man kann diese fruchtlosen Bemühungen der vorgetretenen Theile nicht ansehen, ohne sich immer das Wiedereinrütteln eines Bruchs dabey zu denken.

Mag man doch alles dies Sarcasmen, mauvaises plaisanteries, Ungezogenheit, oder was man will, nennen, wenn man es nur fühlt. Unanständiger, unsittlicher, ärgerlicher kann es doch wohl nicht seyn, als die Entblößung der Brüste selbst ist.

Jedoch wir kommen wieder zu der medicinischen Betrachtung dieser Modefratze.

Von allen Frauenzimmern, die sich von dem Strome hinreißen lassen und mit bloßer Brust gehen, sind keine in größerer Gefahr, als die holden blauäugigten Blondinen, die einen zarten Bau, eine feine Stimme, einen langen dünnen Hals, eine schmale Brust haben, und unter diesen vorzüglich wieder diejenigen, die in der zarten Jugend der englischen Krankheit, oder in der Folge allerley Drüsengeschwülsten unterworfen gewesen sind.

Diese sonst so liebenswürdigen Personen haben nur gar zu oft das traurige Schicksal, daß sie

Blut-

Blutspeyen und Schwindsucht bekommen. Sie müssen also alles vermeiden, was ihnen einen Husten zuziehen, oder ihre Brust angreifen könnte, indem Krankheiten der Lungen, die bey allen andern von keiner Gefahr seyn würden, bey ihnen, wegen der untilgbaren Anlage zu Lungenknoten die schlimmsten Folgen haben können.

Vor kalten Füßen wird ein jeder Arzt denjenigen warnen, der eine schlechte Brust oder eine Lungenkrankheit hat. Warum nicht auch vor bloßer Brust?

Doch auch die reizenden Halbkugeln selbst leiden zuweilen von dieser ungewöhnlichen und nur gar zu oft gewaltsamen, ja völlig naturwidrigen Entblößung und Hervordrängung erheblichen Schaden. Der Druck, das Zerren, das Betasten, kann zu Verstopfung und Verhärtung einer Drüse Anlaß geben, mithin zu Brustknoten und Krebs den Grund legen.

Wenigstens verlieren die Brüste unter dieser Behandlung gar leicht ihren größten Reiz, die Elasticität, die Rundung, die Härte. Reize, die nicht der Jungfrau, sondern der Ehegattin zu statten kommen sollen, wenn es nemlich darauf ankömmt, das Gewonnene zu behalten, daß keine fremde Schönheit es raube. Die beständige Berührung der freyen Luft, ja der Zugang der Sonnenstrahlen wird das blendende Schneegefilde in

ein

ein Kupferdach verwandeln. Tägliches Pressen wird ihnen vor der Zeit die höchstunangenehme Verwandlung zuziehen, die ihnen sonst nur das Alter oder häufiges Kinderstillen droht. Man wird von ihnen sagen, wie Voltaire bey der alten Buhlschwester, die ihn fragte, ob er noch nicht aufhören könnte, nach diesen kleinen Schelmen zu schielen: Ah! Madame, ces petits Coquins sont devenus de gros Penderds.

Von der bloßen Brust der Mannspersonen kann in Rücksicht auf die Erkältung u. s. w. eben das gelten, was bisher von dem schönen Geschlecht gesagt worden. Auch in dem unsern giebt es blauäugigte Blondins mit Schwanenhals und Hünerbrust, denen ich wohl rathen wollte, sich nicht auf eine so ganz unverantwortliche Art in Gefahr zu stürzen.

„Aber härtet diese Gewohnheit nicht den Körper? Ist es nicht vortheilhaft, daß man weniger Kleider braucht, daß man im Sommer weniger Hitze leidet, weniger schwitzt?“

Darauf wäre gar viel zu antworten. Aber es mag genug seyn zu erinnern, daß ich jetzt nicht von Knaben; sondern von Erwachsenen, nicht von einem Erziehungsfehler, sondern von einer Mode, einer Thorheit, einer Fratze rede.

Ein

Ein Wort von der angebohrnen Natur und der Vernunft des Menschen.

Cette fiere raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sur remede:
Un peu de vin la trouble, un enfant la seduit.
DES HOULIERES.

Man behauptet in unserm alles besser wissen wollenden Zeitalter, daß die Erbsünde Pfaffenlehre ist, daß der Mensch von Natur eine Neigung zum Guten hat, daß die Stimme dieser grundguten Mutter Natur, und die Vernunft uns zur sichersten Führerin dienen kann u. a. m.

Als Arzt hat man doch auch Gelegenheit, die Natur des Menschen und ihre Hochweisheit, die Vernunft, ein wenig zu beobachten, und gerade alsdenn zu beobachten, wenn beyde am wenigsten sich verstellen, sondern en profond negligé sind. Und da fällt das Resultat gar nicht zum Vortheil der neuen Philosophie aus. Wenigstens habe ich das nicht gefunden: und ob ich mich gleich gar gerne bescheide, daß ich kein Philosoph und Psycholog bin, der nach dem Konventionsfuß für vollgültig angenommen werden kann, so glaube ich doch immer ein Recht zu haben, auch meine Meinung von der Sache zu sagen, und die Zweifel, die ich für meinen geringen Theil wider die neue Lehre habe, öffentlich bekannt zu machen.

Vielleicht haben andere eben diese Zweifelsgründe auch schon, und besser als ich, vorgetragen; doch habe ich noch nichts davon gelesen, sonst würde ich es gerne gestehen: denn ich hasse nichts mehr als gelehrte Diebereyen; sie sind der sichtbarste Beweis litterarischer Impotenz.

Die Gewohnheit sagt man, ist die andere Natur. Ich sage, sie ist mehr: sie ist die Tyrannin der Natur, ja der Vernunft ebenfalls. Keine von beyden kann ihrer Macht widerstehen, beyde müssen ihrem Gebot gehorchen.

Unläugbar ist es, daß diese Biegsamkeit unserer Natur und unserer Vernunft öfters ihren großen Nutzen hat, und unser physisches und moralisches Bestes sichert und befördert. Unser Gemüth kann sich unstreitig gewöhnen, Tugend und Wahrheit lieb zu haben: und die gute Ordnung in der natürlichen Haushaltung unsers Körpers beruhet größtentheils auf dessen wundernswürdigen Fähigkeit, sich an allerley Dinge, denen er nothwendig ausgesetzt ist, zu gewöhnen, und dadurch ihre schädlichen Wirkungen zu schwächen.

An der andern Seite aber lehrt die Erfahrung auch auf das unwidersprechlichste, daß eine gute und heilsame Gewohnheit niemals so viel Macht über den Menschen gewinnt, als eine böse und schädliche. Die letztere nimmt er unendlich leichter an, als jene: und wenn er viele Jahre,

ja den größten Theil seines Lebens an das, was auf seine physische und moralische Vollkommenheit abzweckt, gewöhnt gewesen, so bedarf es öfters nur weniger Monate, Wochen oder Tage, ihn von jener lobenswürdigen und seligen Gewohnheit abzubringen, und in das Böse zu stürzen und darinn so zu verwickeln, daß er sich niemals wieder daraus losmachen, niemals wieder zum Guten empor klimmen kann.

Von den Beyspielen, die unter dem Gesichtspunkt des Arztes, und wenn ich so sagen dürfte, in dem Sprengel des medicinischen Sittenpredigers liegen, will ich zwey auffallende anführen.

Wie leicht verfällt nicht ein Mensch auf das Trinken? Und wie selten sieht man nicht, daß der, den einmal die starken Getränke hingerissen haben, sich dieser Gewohnheit entschlägt, ihr auf ewig entsagt, und das Gelübde treulich hält?

Die Gewohnheit sich zu berauschen, herrscht nicht nur bey den verzärtelten, der Sinnlichkeit von der Wiege an geweiheten Europäern; der Wilde in Kanada, der Sohn der Natur, ist in diesem Falle eben so schwach, ja ergiebt sich dem Branntewein mit noch größerer Ausschweifung, als derjenige, der ihn die Kunst sich zu berauschen gelehrt hat.

Die Vernunft kann diese Abweichung von der Ordnung der Natur nicht entschuldigen. Sie

muß die Schädlichkeit und Abscheulichkeit dieser Gewohnheit einsehen, da sie fast jedesmal selbst darunter leidet. Aber was thut diese weise Führerinn, wenn der Rausch vorbey ist? Sie raisonnirt über das Arge, worinn der Geschmack des Menschen liegt, sie berechnet den Nachtheil, die Gefahren, die aus dem starken Getränk entstehen gegen die flüchtigen Vortheile, die es verschaft, und sie führt ernstliche Beschlüsse ins Protokoll, dieser verderblichen Neigung aus allen Kräften zu widerstehen.

Aber wenn diese verhaßte, diese durch Spruch Rechtens verdammte Neigung sich wieder einfindet und ihr Recht gelten macht, so darf die hohe Obrigkeit sich von dem ergangenen Urtheil nichts merken lassen: sie nimmt die Sache nochmals ad referendum, und läßt mittlerweile die Sachen in statu quo.

Ja, diese weise Vernunft kömmt wohl gar der Thorheit zu Hülfe, heuchelt ihr wie ein Höfling mit allerley Scheingründen, die die Unschuld eines in der Natur liegenden Triebes und ich weiß nicht was alles beweisen sollen.

Kann diese unterthänige Gaumendienerinn keine Schminke mehr schaffen, oder nimmt sie sich heraus Vorstellungen zu thun, so muß sie sich als eine alte Hofmeisterinn, die einmal den Respekt

verloh-

verlohren hat, hinauf in ihr Dachstübchen weisen lassen.

Hier sieht man also, wie die Natur, die mächtige, weise und gütige Regiererinn der erschaffnen Dinge, die liebreiche, verständige und sichere Führerinn des Menschen in diesem Leben, die ihn zur Vollkommenheit und Glückseligkeit leiten soll, ihn gleichwohl zu der schnödesten Thorheit, dem verderblichsten Laster verführen kann.

Man berufe sich nur nicht darauf, daß dem Menschen ein Abscheu wider den Branntewein angebohren ist; daß Zunge, Gaumen und Hals sich ihm widersetzen; und daß es nicht die Natur, sondern die leidige Gewohnheit ist, die uns dies Getränk erträglich, ja zuletzt unentbehrlich macht.

Aber, warum erhält die Natur nicht diesen Abscheu, so lange der Mensch lebt? Warum läßt sie sich durch Wiederholung gewinnen? Warum ist sie so wenig standhaft, so schwach, daß sie lernen kann, an einem Dinge, das sie verabscheuet hat, Geschmack zu finden, ja sich darnach zu sehnen? Warum ist sie nicht stark genug, widerholten Versuchungen zu widerstehen?

Wer da spricht: die Gewohnheit ist die andere Natur, der sagt: die Natur gilt nichts, kann nichts, muß niemals für die Führerin, Pflegerinn und Beschützerinn des Menschen angegeben werden.

Eine trefliche Führerinn, die sich in jeden Abweg locken läßt! Eine treue Pflegerinn, die alles braucht, was ihr die Gewohnheit beut! Eine mächtige Beschützerinn, die den Kampf nicht ganz aushalten kann, die sich bey wiederholtem Angriff ergiebt!

Nein, das höchste Wesen hat nicht gewollt, daß die bloße Natur uns zur Tugend und Glückseligkeit leiten sollte: sonst würde es ihr mehr Kräfte verliehen haben, dem Bösen zu widerstehen.

Eben dies gilt von der Vernunft. Die soll uns ein Licht im Finstern, eine Rathgeberinn in Gefahren seyn. Die soll zwischen der geoffenbarten Religion und den kleinen Systemen kleiner Weisen richten. Ueber das klare Licht, das die Gewohnheit unter den Scheffel setzen kann! Die kluge und redliche Rathgeberinn! die Fleisch und Blut heuchelt! Und den weisen Richter, der sich durch ein Glas Wein, durch einen Schnaps irre machen oder gar bestechen läßt!

Noch mehr. Leicht verfällt ein Mann in seinen besten Jahren nach lebenslanger Nüchternheit aufs Trinken. In wenigen Monaten, ja Wochen wird eine Gewohnheit daraus, und diese gewinnt mit jedem Tage mehr Macht, wird stärker und unerschütterlicher, als die vorhergehende Enthaltsamkeit je gewesen ist.

Wenn

Wenn er nun nach einer solchen Ausschweifung wieder zu einer ordentlichen nüchternen Lebensart zurückkehren will, so hat er genug zu kämpfen. Da gibt es mehr Rückfälle als nach einem Fieber; und gegen einen, der sich glücklich der neuen Gewohnheit entschlägt, sieht man hundert, die nicht zu retten sind.

Also ist unsere Natur in diesem Falle, wie in so manchen andern, weit williger und fähiger eine unsittliche und ungesunde Gewohnheit anzunehmen, und sich darinn zu befestigen, als von einer solchen zu der entgegengesetzten zurück zu kehren. Sie bringt es immer im Bösen weiter als im Guten: und die Vernunft ist entweder eine treulose Mitwisserinn, oder eine ohnmächtige Helferinn.

Aber es ist noch ein Beyspiel von einem Triebe zu berühren, der Natur und Vernunft noch mehr schändet, und der diejenigen, die diese beyden zu sichern und hinlänglichen Führern zur zeitlichen und ewigen Glückseligkeit machen wollen, und die von dem angebohrnen Guten des Menschen so viel predigen, zu Schanden macht.

Zwar entsetze ich mich diesen Greuel, diesen Schimpf unserer Natur aufzudecken; wenn ich aber bedenke, daß man jetzt gerne der hohen heiligen Natur auf den Trümmern des Christenthums einen Tempel bauen möchte, daß man einen jeden elenden Scheingrund hervorsucht, um den Glauben

unserer Väter verdächtig, ja lächerlich und verächtlich zu machen; so halte ich mich für befugt, die Schande der Abgöttinn, die man verehren will, blos zu stellen.

Man erräth wohl schon, daß die Rede von der Schoosſünde ist, die unter dem Namen der Selbstbefleckung oder auch der Onania, so bekannt ist, und wovon Tissot, Zimmermann und Baldinger verschiedentlich geschrieben haben.

Kein Laster wird so leicht zur Gewohnheit, zur unüberwindlichen Gewohnheit, als dies. Je mehr man diese Begierde sättigt, je mehr nimmt sie zu. Die fühlbarsten Folgen, Abmattung, Zehrung, Schwäche der innern und äußern Sinne, Schmerzen, Krankheiten, Ermahnungen des Arztes, schreckliche Beyspiele, nichts kann den Hang, den unwiderstehlichen Hang der Natur zu einem wissentlichen Laster, das jeden Tag seine Strafe nach sich zieht, heben oder gar nur schwächen. So wie die Kräfte abnehmen, so wie es den Theilen mehr und mehr unmöglich wird, diesen abscheulichen Trieb zu befriedigen, wird der Mensch immer stärker gereizt, die vergebenen Versuche zu wiederholen. Was vorher körperliche Geilheit seyn mochte, wird jetzt Geilheit der Seele.

Ja so weit geht die Macht dieser verdammten Gewohnheit; so dienstbar wird die hohe heilige Natur dem unreinsten und verderblichsten aller Triebe;

Triebe; so schändlich heuchelt und kuppelt die weise mit Scharfblick und Tiefblick begabte, keiner Offenbahrung benöthigte Vernunft für das Laster, daß es Leute giebt, die sogar alsdann nicht mehr die Fesseln dieser Tyranninn abwerfen können, wenn der Gott der Ehe ihnen eben so erlaubte als süße Freuden anbietet.

So groß ist in beyden Geschlechtern die Zahl der Unglücklichen, die der unnatürlichsten aller Lüste Gesundheit, Kräfte, alles, alles aufopfern, daß man sicher schließen kann, der Grund dieses Gräuels muß nicht in der besondern Leibesbeschaffenheit, Erziehung, Lebensart einzelner Personen oder Völkerschaften liegen, sondern in dem sittlichen Verderben, dem überwiegenden Hange zum Bösen, womit wir gebohren werden.

Die Aerzte haben Gelegenheit genug, solche Sünder beichten zu hören. Die meisten gestehen, daß keine moralische oder physische Betrachtung sie aus dieser Versuchung habe retten können. Ein ernsthaftes Gebet ist das kräftigste Mittel gewesen: und einer hat mich versichert, daß ein Blick auf ein Crucifix ihm mehr geholfen habe, als Tissots ganzes Buch.

Es gibt also Beweis genug, daß die Stimme der Natur den Menschen oft zum Bösen, zum Gräuel und Verderben ruft; daß es ihr und der Vernunft an Vermögen fehle, Versuchungen zu widerstehen,

und sich einer schädlichen und sündlichen Gewohnheit zu erwehren; und daß folglich das, was uns zum Guten treiben und im Guten befestigen soll, außerhalb dem Menschen, in dem geoffenbarten Worte Gottes gesucht werden muß.

Nutzen und Gebrauch des kalten Spritzbades.

Die herrlichen Wirkungen und Heilkräfte kalter Bäder sind bekannt genug. Gleichwohl wird nicht so viel Gebrauch davon gemacht, als man in Betrachtung der unzähligen Menge von Kranken, denen mit diesem Hülfsmittel gedient seyn müßte, und des völlig erwiesenen täglich mehr und mehr einleuchtenden Nutzens desselben erwarten sollte.

Diese unverantwortliche Hintansetzung eines der nöthigsten, hülfreichsten und anwendbarsten Heilmittel, die unsere Kunst hat, mag wohl mehr als einen Grund haben.

Ein kaltes Bad ist keine Arztney, die man aus der Apothek verschreiben kann. Es gehört zu denen Hülfsmitteln, die allerdings äußerst einfach, äußerst leicht anzurathen, äußerst wirksam und nützlich, aber gerade deswegen äußerst wenig nach manches Arztes Sinne sind. Wie viele Bekenner der göttlichen Kunst gehen nicht in der Ausübung derselben

sehr

sehr menschlich zu Werke? Wenn man zur Wiederherstellung der Gesundheit seines Patienten einen tüchtigen Haufen Recepte geliefert, und durch tägliche Abänderung seiner Kurmethode einen unermüdeten Fleiß, eine immer unruhige, immer geschäftige Sorgfalt, eine mit jedem Besuch neue Beherzigung des Leidens und der Gefahr des Kranken an den Tag gelegt hat, so versteht sich von selbst, daß man sich mehr Verdienst anrechnen kann, als wenn man ein solches gemeines, verächtliches Hausmittel als das kalte Bad ist, angeordnet, und so gar ganze Monate lang wenig oder gar nichts anders, als das, angerathen und verschrieben hat. Dafür wird der Genesene nimmermehr so viel Dankbarkeit zeigen, nimmermehr unser Lob so willig und laut verkündigen, als wenn wir ihn ganz lateinisch behandelt, Recept über Recept geschmiert, und den Apotheker rechtschaffen in Bewegung gesetzt haben.

Freilich will der große Haufe dies wirklich lieber haben, lieber unter Apothekermitteln erliegen, als durch ein so ganz einfaches, so gar nicht arztneyähnliches Mittel, wie das kalte Bad, sich retten lassen, wenn er doch einmal einen Arzt braucht. Ein Doktor Medicinä, der mit Hausmitteln und der Diät kurirt, verliert bey dem gemeinen Manne, mit und ohne Rang, eben so viel Zutrauen, als der Prediger, der zu viel Moral predigt.

Soll

Soll aber der Arzt diesem elenden Vorurtheil frohnen? Soll er als ein Vir doctus & probus, seiner Ueberzeugung zuwider handeln, und noch dazu nicht einmal um Nuzen zu stiften, sondern um weniger Nuzen zu schaffen?

Doch dies würde uns vor jezt zu weit führen, und ich habe ohnehin dieser höchstverachtungswürdigen Heucheley der Aerzte einen besondern Abschnitt gewidmet.

Nur eine Frage in Rücksicht auf die Hintansezung des kalten Bades aus dem geheimen Grunde, weil es dem Kranken nicht medicinisch genug vorkömmt, weil der Arzt dabey nicht Beschäftigung genug hat, nicht genug arbeitet und umarbeitet. Was hindert den Aesculap, der doch in seinen eignen Augen den Charlatan macht, weil er eines Vorurtheils schont und eine Schwachheit nuzt, um Zutrauen zu gewinnen; was hindert ihn, sage ich, utile cum dulci zu verbinden und dem Gebrauch des kalten Bades den Anstrich der fleißigsten Ueberlegung und Abänderung zu geben. Kann er nicht bey jedem Besuch einen neuen Stremel Papier nehmen, und pharmaceutischen Plunder verschreiben, den man in das kalte Wasser thun soll, so und so viel Minuten vor dem Gebrauch desselben?

Kein Kollege würde ihm diesen frommen Betrug verdenken, wenn nemlich das vortrefliche

Hülfs-

Hülfsmittel nicht ohne einen solchen Zusatz bey dem Kranken oder dessen Angehörigen Gnade gefunden hätte. Ueberhaupt mag man wohl einem verblendeten Patienten allenfalls in einer Fratze dienen, wenn man nur seine Krankheit mit den rechten Arzteneyen bestreitet.

Hier haben wir nun gesehen, wie leicht es wäre dem kalten Bade das Ansehen eines ewigen Einerleyes zu benehmen, als welches ein anderer Grund ist, warum so wenige daran wollen.

Jedoch dieser und der dritte, daß es keine unmittelbare in die Sinne fallende Veränderungen im Körper bewirkt, daß der Kranke darauf weder purgiert noch schwitzt, fallen in Kurzem von selbst weg, wenn es nur in den rechten Fällen und auf die rechte Weise angewandt wird. Denn unter diesen beyden Bedingungen thut es die herrlichsten Wirkungen, und in so wenigen Tagen, giebt so viele Munterkeit, Eßlust, Kräfte, daß der Kranke bald das größte Zutrauen dazu gewinnt, und es mit Vergnügen fortsetzt.

In dieser ungerechten Bestimmung sowohl des Falles, wo das kalte Bad nützlich, als der Art, wie es zu brauchen ist, und in der daraus fliessenden unerwarteten, manchmal wirklichen, manchmal scheinbaren schlimmen Wirkung, liegt die Ursache, warum viele übrigens recht wackere und ver-

verdienstreiche Aerzte diesem höchstvortreflichen Mittel nicht recht trauen, und es daher so oft, zum großen Nachtheil des Kranken oder zu nicht geringer Erschwerung ihres Bemühens, hintansetzen.

Es ist daher wohl der Mühe werth, von der Sache zu reden, die Fehler, die man bey der Anordnung des kalten Badens begeht, aufzusuchen, und die rechte Gebrauchsart zu bestimmen. Ich verlange und erwarte nicht, daß meine Worte für Lehren gelten sollen; wenn man sie beherzigt, so ist mein Wunsch erfüllt, und ich darf sagen, ein großes gewonnen. Und daß sie beherzigt, überlegt und auf manchen Fall angewandt zu werden verdienen, ob sie gleich kein überall verehrtes Orakel von sich giebt, und ob sie gleich nicht in dem schnarrenden Ton der selbstgefühlten Wichtigkeit, auch nicht mit dem ganzen Accompagnement der Literatur ausposaunt werden, das darf ich doch wohl hoffen?

Ja, es giebt noch immer verständige Leute, die einem ehrlichen Mann auf sein Wort glauben, die nur wissen wollen, was er von der Sache hält, was ihn Nachdenken und Erfahrung gelehrt haben, und die sich überhaupt durch kein Citiren blenden lassen, weil sie gar wohl wissen, wie wenig mancher herbeygeholte Zeuge Glauben verdient, wie viel Hörensagen, Nachbeten, Verdrehen u. s. w. mit unterläuft, zumal da der Citant seine Gewährsmänner nicht immer zu Hause unter

vier:

vier Augen, sondern an einem dritten oder vierten Ort gesprochen hat.

Wenn das kalte Bad nur in dem Hauptfalle, wo es viele Schriftsteller anrathen, nemlich bey allgemeiner Erschlaffung der festen Theile sollte angewandt werden, so würde es wohl ewig ungebraucht bleiben. Diese allgemeine Erschlaffung ist eine Chimäre. Wenn alle feste Theile ihre Spannung verlohren haben, so ist es mit dem Menschen aus: so können die Lebensverrichtungen selbst nicht mehr von statten gehen. Freilich können mehrere feste Theile des Körpers erschlafft seyn; aber so ist es ja doch keine allgemeine Erschlaffung. Diese letztere ist also ein Unding, eine Figur, die man zum Zierath in der Pathologie aufstellt, wie Sarkophagen auf einem Leichengerüste.

Ueberhaupt kann man sich zwar einen widernatürlich vermehrten oder verminderten Zusammenhang der festen Theile, ohne Rücksicht auf Bewegung und Empfindung denken; aber man kann ihn sich auch nur denken. In unserer Einbildungskraft, können wir diesem Fehler auf einen Augenblick Existenz geben; in der Natur aber finden wir ihn niemals, nirgends.

Wer also sagt: in allgemeiner Erschlaffung der festen Theile dient das kalte Bad, der sagt nichts.

Doch ich will dem Leser nicht mit diesen pathologischen Grillen die Zeit verderben. Wir wollen gerade zu dem Falle gehen, der leider nur gar zu oft vorkömmt, und worin das kalte Bad Nutzen schaft und unentbehrlich ist: und das ist Schwäche.

Diese kann entweder in einem einzelnen, zumal äußern Theile statt finden: und alsdenn ist mehr von lokalem, als allgemeinem Baden die Rede; oder sie ist ein Fehler mehrerer, ja vieler Theile: und da ist das kalte Baden des ganzen Körpers nützlich und nöthig, jedoch nur unter gehörigen Umständen.

Denn fürs erste wäre es rasend, bey derjenigen Schwäche, die bey fieberhaften Krankheiten und bey Abzehrungen ein Zufall ist, vom kalten Bade Gebrauch zu machen. Einen Arzt, der bey der größten Vorliebe für das Mittel das zu thun fähig wäre, kann ich mir nicht als möglich denken.

Weiter wäre es höchst gefährlich, die Schwäche, die bey andern chronischen Krankheiten, Wassersucht, Gelbsucht u. a. m. zugegen ist, so gerade weg mit kalten Bädern zu bestreiten, weil durch dies Mittel der Grund der Schwäche nicht kann gehoben, wohl aber verschlimmert werden.

Eben

Eben so bedarf es wohl keiner Erinnerung, daß die Schwäche, die vom Mangel hinlänglicher gesunder Nahrungsmittel entsteht, so wie auch diejenige, die ein zunehmendes Alter mitbringt, keinesweges dem kalten Baden weichen wird.

Nicht weniger ist den alten schwachen oder vor der Zeit geschwächten Gichtbrüchigen und Podagristen nicht mit kaltem Baden gedient? Ja sogar bey denen, die das Zipperlein noch nicht lange gehabt haben, sonst aber allem Ansehen nach an der nöthigen Nervenkraft Mangel leiden, ist das kalte Baden ein unsicheres Hülfsmittel.

Personen die nach einer überstandenen Krankheit noch matt und schwach sind, müssen sich keinesweges dieses Mittels zur Stärkung bedienen. Es würde in den eben erst wiederhergestellten Verrichtungen der Theile, zumal in den Ausleerungen, deren freyer Fortgang zur Fortschaffung des noch im Körper steckenden Restes der Krankheitsmaterie so nothwendig ist, eine gefährliche Revolution bewirken. Auch diejenige scheinbare Schwäche, die eine Wirkung und ein Zeichen wahrer Vollblütigkeit ist, muß keinen verständigen Arzt verleiten können, das kalte Bad anzurathen. Dies wäre in der That so viel als Oel ins Feuer gießen.

Welche Schwäche ist es denn, worin das kalte Bad so schöne Dienste thun soll? — Es ist

die eigentlich sogenannte Nervenschwäche, derjenige Zustand, den unter andern guten Schriftstellern, ein Whitard so treffend geschildert hat: der Zustand, der vor der rechten Hypochondrie und Hysterie hergeht und zuletzt in diese Krankheiten übergeht.

Wenn ich die Ursachen nenne, woraus diese Nervenschwäche am meisten entspringt, so wird mancher Leser schon errathen, was ich darunter verstehe.

Stadtleben, viel Sitzen, Kopfbrechen, Aergerniß, Kummer, starker Kaffee, unmäßiges Mediciniren oder Blutlassen, unordentliche späte Eß- und Schlafzeit, Enthaltung von Fleischspeisen, strenge Diät, frühzeitige oder übertriebene Venusopfer, Selbstbefleckung, ein lange anhaltender, oft erneuerter Fluß, wovon ich ein Buch geschrieben habe, Romanlesen, Empfindeley, sind die gewöhnlichsten Quellen dieses Uebels.

Was die Zufälle selbst anbetrift, die diese Nervenschwäche karakterisiren, so ist ihr Name Legion. Diejenigen, die am öftersten vorkommen, kann ich nicht besser angeben, als wenn ich einen von meinen Kranken dieser Art nach dem Leben schildere, und das Bild meinen Lesern zum Beschauen vorlege.

Vielleicht sagt ein und anderer zu sich selbst

Mutato nomine narratur fabula de te.

Krankheitsgeschichte des Herrn Omega.

Herr Omega hatte mit ganz außerordentlichem Fleiß studirt. Weil er sich mit dem Privatunterricht beschäftigen mußte, da seine Stipendien nicht hinlänglich waren, seinen nothwendigsten Aufwand, zumal in Büchern, zu bestreiten, so sah er sich genöthigt, einen Theil der Nacht zur Nachhohlung des Versäumten anzuwenden. Er trank gerne um Mitternacht Koffee, um sich wach und munter zu halten. Nachdem er sich der rückständigen Arbeit entledigt hatte, schenkte er dem ermüdeten Geist noch ein Erquickungsstündchen. Der König der Dichter gewährte ihm die angenehmste Zerstreuung, wiewohl der Kopf doch immer dabey arbeiten muß, wenn man den Homer auch nur zum Vergnügen liest. Endlich legte er seinen lieben Griechen weg, und überließ sich dem Schlafe. Jedoch ehe dieser die abgematteten Augen schloß, raubte ihm etwas, das ich hier nicht nennen kann, den letzten Rest von den wenigen Kräften, die der Körper bey wahren Strapazen, unabläßiger Anstrengung des Verstandes und karger Kost, den Tag über hatte sammlen können.

Inzwischen hoffte er, daß sein Fleiß, sein Fortgang, sein Ernst, nicht würden unbemerkt bleiben, sondern für ihn reden, und ihn zu besserm Auskommen verhelfen. Aber ach! er mußte sehen, daß ihm ein anderer Studirender vorgezo-

gen ward, der es nicht werth war. Dies erfüllte sein Gemüth mit bitterstem Mißvergnügen. Er klagte jedoch nicht, sondern behielt seinen Gram und Unwillen bey sich, sah das Menschengeschlecht samt und sonders für seinen geschwornen Feind an, ließ alle Hofnung auf Erwerbung eines Freundes und Gründung seines Glücks durch ein achtungswürdiges Betragen fahren, fand seinen einzigen Trost in seinem Homer, seinem Koffee und seiner Pfeife, bekümmerte sich so wenig um die ganze Welt als um den Mann im Mond, und ging nur dann in eine abgelegene Garküche essen, wenn sein Magen sich an dem Bohnentrank mit Semmeln, die seine meisten Mahlzeiten ausmachten, nicht wollte genügen lassen. Und da konnte er denn in einem Kreise von plaudernden Tischgenossen so stumm sitzen, als wenn er in einer Menagerie allein wäre.

Unglücklicher Weise hatte er irgendwo gelesen, daß pflanzhafte Kost die gesundeste und Fleischessen der Natur in aller Absicht ein Gräuel wäre. Er enthielt sich daher von diesem letztern, und aß nichts als Fische, Mehl- und Grützspeisen und Gemüse.

Oefters ward er mit Wallungen nach dem Kopf befallen. Das, sagte ihm ein Barbier, wäre ein Zeichen grosser Plethorika, und rieth ihm, fleißig zu Venisessionen zu greifen. Der arme

Ome-

Omega glaubte dem eigennützigen Kerl, und ließ sich Blut über Blut abzapfen.

Noch mehr. Er hatte sich durch das viele Sitzen und eine gewisse Sünde zu Zeiten einen starken Zufluß des Bluts nach dem Mastdarm und der Blase zugezogen. Das klagte er dem Manne mit Mambrins Helm. Der versicherte ihn, es wären die puren Moliminia Hemorrhodialia, und verschrieb ihm Tinktura Anûa Mariâ, das ist verdolmetscht Anima Rhei. Ein anderer Praktikus empfahl ihm Schwefelmilch mit Salpeter: und ein dritter rieth ihm Seifenpillen mit Aloe an.

Der beklagenswürdige Omega brauchte bald das eine, bald das andere von diesen Mitteln. Zu seinem Glück erzählte er den Fall einem vierten Arzt, der ihm den Rath gab, alles jenes fahren zu lassen, und niemals mehr solche treibende Sachen zu nehmen. Aber zu seinem Unglück ließ er sich von diesem Rhabarberfeind bereden, statt aller andern Arzneyen Weinsteinkrystallen zu schlucken. Das that er eine Zeitlang.

Aber siehe! er fiel einem fünften in die Hände: und der spülte ihn mit Seidlitzerwasser so rein aus, daß seine Gedärme so frey von Schleim waren, als die große Schlagader.

Kurz die Aerzte, die er zu Rath zog, und die denn freilich von den diis minorum gentium waren,

ren, thaten alles mögliche, seinem Leiden ein Ende zu machen, und es, wie der Eine sich sehr naiv ausdrückte, so weit zu bringen, daß man wüßte woran man wäre.

Und was waren denn die Leiden des jungen Omega? — Man höre nur: so hat man fast das ganze Repertorium der Nervenschwäche, die noch nicht auf den höchsten Grad gekommen ist.

Er war öfters wüst und verstört im Kopfe; seine Ideen hatten keinen rechten Zusammenhang; es fiel ihm schwer zu denken; sogar das Gedächtniß wollte ihm nicht beystehen. Wenn er sprach, so that er es mit Mühe, es war als wenn's ihm an Worten mangelte, als wenn er um passende Ausdrücke verlegen wäre. Eben so gings ihm mit der Feder; die wollte gar nicht recht fort. Die Dinte floß, aber die Gedanken wollten nicht fliessen.

Dies währte nur eine Zeitlang, einen Vormittag. Ein Frühstück, ein Gläschen Madera bey einem Manne, dessen Kinder er unterwies, und der allen seinen Freunden den Maderawein anpries und hinunter nöthigte, gab seinem Kopf auf einmal die gewohnte Klarheit wieder. Er, der eine Viertelstunde zuvor trübe, träge und verstört war, als einer der nach einer Abendzeche nicht recht ausgeschlafen hat, redete nun so leicht und fliessend als ein junger Franzose.

Zu andern Zeiten fühlte er einen besondern drückenden spannenden Schmerz oben am Kopf, als wenn ein Klumpen Bley da läge. Manchmal verspürte er ein flüchtiges Stechen oder Reissen in den Schläfen: zuweilen auch einen stumpfen Schmerz über den Augenbraunen. Wieder zu andern Zeiten hatte er ähnliche, eben so flüchtige Empfindungen in den Schienbeinen, an den Knien, Schenkeln und andern Gelenken.

Der Magen machte ihm tausend Verdrießlichkeiten. Aufstoßen, eine Art von Wiederkäuen, Blähungen, Drücken in der Herzgrube, Halsbrennen, zumal nach fetten Speisen oder Gemüsen, Erbrechen von Spinat und Sauerampfer, auch wohl von sauren Weinen, unendliche Aufblähung von Bier, Ungelegenheiten von Milchspeisen, Uebersättigung und Magendrücken von Chokolat, besseres Befinden von Madera, Thee, Wasser. — Zuweilen dünnen, zu andern Zeiten harten Leib, und in letzterm Falle alles ärger. Doch konnte er eben so wenig den mindsten Durchfall oder eine Abführung ertragen. Er ward davon sehr abgemattet.

In den Augenliedern, Backen oder Lippen pflegte es ihn zu ziehen oder zu zucken, als wenn etwas lebendiges darin wäre. Zuweilen konnte man diese hüpfende Bewegung mit den Augen sehen. Es sah eben so aus als das Zucken in dem Panniculo carnoso eines geschlachteten Thiers.

In den Armen, zwischen den Schultern, auch wohl im Schenkel verspürte er nicht selten ein heftiges Klopfen, als wenn man Wasser aus einem engen Flaschenhals laufen läßt.

Zu andern Zeiten hatte er die größte Mühe zu schlucken. Es war ihm, als wenn der Schlund zugeschnürt wäre. Das verging gerne nach dem Gebrauch guter magenstärkender Arzneyen.

Wallungen des Bluts nach dem Kopf waren eine von seinen gewöhnlichsten Plagen. Dabey waren denn die Beine etwas kalt. Merkwürdig war es, daß die eine Seite des Gesichts mehr glühte als die andere: der rechte Ohrlappen war brennend heiß und der linke mäßig warm.

Bey der geringsten Bewegung gerieth er in Schweiß: und dies nahm immer zu, da er aus Besorgniß einer Erkältung sich mit jedem Winter wärmer kleidete.

Das Gemüth war außerordentlich leicht aus der Fassung zu bringen; doch war er mehr der Traurigkeit und Furcht, als der Freude und dem Zorn ergeben. Sein Herz konnte sich freilich auf einen Augenblick erweitern; fremdes Glück machte ihm sogar wider seinen Willen Vergnügen: und wenn er solche Geschichten las, als die von dem alten Kandidaten und dem Könige von Preussen in Bölln. Lesebuch, auch die ganz vortreflichen Rübezahlsmärchen von Musäus, und einige Skizzen

von

von Meisner, so war er inniglich gerührt, und weinte Thränen der zärtlichsten Theilnehmung. Allein die angenehme Empfindung währte nicht lange; das Widerliche, das Traurige hingegen machte einen tiefern Eindruck. Bey jedem Vorfall fürchtete er, und träumte allerley drohende Gefahren, wo doch wirklich keine war. Wenn er von einem Werk der Bosheit, einem Meisterzug der Chikane, einem Natterstich des Neides hörte, war er ganz außer sich, seine Wangen erblaßten, seine Augen blizten, seine Zunge stammelte, sein Herz klopfte, seine Hände bebten von gerechtem Unwillen. Jedoch bald nachher empfand er ein heimliches Vergnügen darüber, daß sein Menschenhaß so gegründet wäre.

Empfindsame Romane laß er nicht, es war ihm ein Greuel; denn Homerus war sein Liebling: und wer bey dem Vater der Dichtkunst mit Heldenkost sich sättigen kann, und doch noch den Kinderbrey der Empfindung schmackhaft findet der rühmt sich der erstern ohne Grund, oder heuchelt dem verderbten Geschmack.

Verschiedene andere Zufälle, denen Omega unterworfen war, lasse ich weg, weil sie seltener sind, und jene angeführte hinreichen mögen, dem Leser zu zeigen, wie Nervenschwäche und Anlage zur Hypochondrie oder Hysterie zu erkennen ist.

Nun in dieser Nervenschwäche, die noch keine völlige eingewurzelte, den Verstand selbst und die Baucheingeweide angreifende und die Säfte verderbende Hypochondrie oder Hysterie ist, dient das kalte Bad mehr, als in allen andern Fällen, und mehr als alle andere Arztneyen unter der Sonne.

Doch hüte man sich, daß man dies große Mittel ja keinem rathe, bey welchem einer von folgenden Umständen statt findet.

Wahre allgemeine Vollblütigkeit und davon entstehende Fieberhaftigkeit, Blutflüsse, Entzündungszustand ꝛc.

Verstopfungen der Baucheingeweide.

Brustkrankheiten, beschwerliches Athemhohlen, kurzer trockner Husten.

Scharfe Säfte, üble Gesichtsfarbe, schlechtes Heilfleisch. Wahrer Scharbock.

Gicht und Rheumatismus in den Gliedern oder äußern Theilen.

Hautkrankheiten, als Krätze, Flechten u. s. w.

Schwangerschaft.

Auch sollten Verwachsene, Gebrechliche sich davor in Acht nehmen.

Ich

Ich läugne nicht daß verschiedene von diesen Gegenanzeigen bey genauer Untersuchung der individuellen Umstände wegfallen; allein, insgemein ist es doch unsicher.

Izt kommen wir zu der rechten Art dies vortrefliche Mittel zu gebrauchen. Und hier treffen wir eine Haupturſache der Hintansetzung deſſelben.

Sich in einem Wasser außerhalb des Hauses zu baden, ist mit großer Unbequemlichkeit und Gefahr verbunden, oder wohl gar nicht einmal thunlich.

Wo findet man allemal einen Ort, der nahe genug ist, der einsam ist, wo das Wasser nicht unsicher, nicht unrein ist? Ich weiß viele Beyspiele von Leuten, die an Badeörtern, wo sie den Grund nicht recht kannten, ertrunken sind. Ich habe hartnäckige Hautkrankheiten vom Baden in unreinem Seewasser entstehen sehen.

Aber noch mehr Fragen. Wie kömmt man dahin, ohne in Hitze und Schweiß zu gerathen? Wie kömmt man wieder zu Hause, ohne erst vom Winde durchgezogen zu werden? Wo hat man allemal jemand zum Abtrocknen und Ab- und Ankleiden? Und mag man sich wohl in puris naturalibus sehen lassen? Frauenzimmer zumal sind viel zu schaamhaft. Bey Edinburg und an andern Oertern in Grosbritannien gehen die Schönen in einem Ueberzug von Leinwand

vor

vor aller Augen in das Meer. Aber das wäre auf dem festen Lande etwas unerhörtes.

Sich ein solches Bad zu Hause veranstalten zu lassen, hat auch grosse Schwierigkeiten: es kostet Geld, Mühe und Zeit, zumal wenn der Kranke in einem zweyten, dritten Stock und noch höher wohnt. Da soll erst ein grosses Kübel hinaufgeschaft, dann soviel Wasser hinaufgetragen, nachher wieder fortgeschaft werden. Welches Getümmel!

Izt ist es zu kalt; izt zu wenig; izt läuft es über; izt leckt die Wanne; izt wird ein Eimer umgestossen. Helfe wer da helfen kann! Da schwimmt die Nachtmütze, dort ersäuft ein Strumpf! Und izt ists gar vorben, da ist der Boden ausgetreten, da stehe die Kammer unter Wasser, der Boden ist undicht, es träufelt den Leuten drunten in die Schüssel! Geschrey, Gezänk, Alarm, Auflauf! eine Scene aus den neuen deutschen Schauspielen.

Kein Wunder, daß so wenige Lust haben, sich eines Mittels zu bedienen, das so schwer zu haben ist, oder so große Ungelegenheit veranlaßt, und manchem Kranken mehr zu schaffen macht als die Krankheit selbst, wider welche er es gebraucht.

Nichts

Nichts ist leichter als diesen Schwierigkeiten abzuhelfen, diese Ungelegenheit zu vermeiden, und zu gleicher Zeit dem kalten Bade den höchstmöglichen Grad der Kraft und Wirksamkeit zu geben, wenn man meinem Rath folgen will.

Ich habe zu Edinburg zuerst ein solches sogenanntes Schowerbath oder Platzregenbad gesehen, und davon nachgehendes Anlaß genommen, meinen Kranken zu Kopenhagen das Spritzbad anzurathen, welches auch besser gefällt, als das gedachte Regenbad selbst, wozu man theure blecherne Maschinen von England hatte kommen lassen, weil jenes viel leichter zu veranstalten und zu brauchen ist.

Die ganze Geräthschaft besteht in einer Spritzkanne, wie die Gärtner zum Wässern zu gebrauchen pflegen. Diese füllt man mit kaltem Wasser.

Der Kranke setzt sich nackend auf einen Stuhl oder Schemel, der das Naßwerden ertragen kann, und unter ihm wird ein grobes Tuch ausgebreitet, das herabträufelnde Wasser aufzufangen.

Er kann sich auch in eine hölzerne Balje oder in eine Badewanne setzen. Das ist aber unnöthige Cerimonie: denn es kömmt in der That nicht so viel Wasser auf den Fußboden, daß es nicht leicht sollte können weggewischt werden.

Daß die Haare so viel möglich aus einander gebreitet, oder wohl gar, wie unendlich besser wäre, abgeschoren oder doch kurz abgeschnitten werden müssen, ist wohl nicht nöthig anzumerken.

Und nun nimmt ein Gehülfe, Kammerdiener, Zofe, Schwester, Bruder, Mutter, gleich viel wer, die Spritzkanne, und begießt damit die kranke Person, wie ein Gewächs im Garten. Erst über Kopf, Gesicht, Nacken, Schultern, Brust, Arme und Rücken, dann immer weiter herab bis auf die Füße.

Sobald der Regen vorbey ist, wird der Körper von oben bis unten mit einem ja nicht zu feinen und weichen Tuch abgewischt, der Patient kleidet sich an, und macht sich eine gelinde Bewegung, bis daß die Empfindung von Kälte einem sanften Glühen des ganzen Leibes weicht.

Studierende und andere, die eben keinen Aufwärter haben können, oder schaamhafte Personen, die keinen Zeugen haben wollen, pflegen die Spritzkanne auf einen Ofen, oder Stuhlgerüst zu stellen, und sie mittelst eines Stricks nach Gefallen sich vorüber senken und ihr Wasser ergießen zu lassen, welches sie denn mit unter gebogenem Kopf und Körper auffangen. Inventis addere facile.

Anfänglich geht man vorsichtig zu Werke. Man füllt die Kanne nicht ganz; man nimmt Wasser, das nicht sehr kalt ist: man läßt die Löcher

so

so fein seyn als möglich; und man hält die Kanne so nahe an den Patienten als thunlich.

In der Folge aber vermehrt man die Menge, die Kälte und den Fall des Wassers. Man füllt die Spritzkanne ganz, ja man läßt wohl gar eine recht große machen: man nimmt das Wasser so kalt es vom Brunnen kömmt, ja man kühlt es allenfalls mit Salpeter und Salmiak; man läßt die Löcher in dem Guß größer bohren, damit ein recht starker Strahl heraus fahre, und man läßt den Gehülfen auf einen Stuhl oder Tisch, oder Leiter steigen, um ja den Regen recht hoch herab fallen zu lassen.

Doch hat man selten nöthig, dies weit zu treiben. Der anhaltende bequeme Gebrauch ist allemal besser, als die gewaltsame Verstärkung der Dosis. Riesenschritte mögen in der Redekunst und Poesie sehr schön und sicher seyn, aber in der praktischen Arzneykunst taugen sie nicht: da sind sie sehr halsbrechend. Kraftmannschaft bey Krankenbetten könnte mehr Unglück anrichten, als Pfuscherey je gethan hat. So ein Genie mann würde die Patienten auf Leben und Tod salviren lassen, bloßerdings um die Scene recht schauderlich mahlen zu können.

Dies Bad ist im Grunde nichts anders, als eine Anwendung des sogenannten Tropfbades oder der Douche auf den ganzen Leib.

Man

Man weiß, daß nichts einen fühlenden Theil des Körpers so schnell und heftig durchdringt, als kaltes Wasser, das in einzelnen Tropfen nach beträchtlichen Zwischenzeiten immer auf denselben Fleck fällt. Die plötzliche lebhafte Empfindung von Kälte fährt mit elektrischer Geschwindigkeit durch alle Nerven des Theils, und bringt Gefühl und Bewegungsvermögen in die Fasern, denen das eine oder das andere oder beide mangelten. Darum wird auch das Tropfbad als eins von den kräftigsten Stärkungs- und Belebungsmitteln in Lähmungen angerühmt: und es macht dem Arzte, der es in solchen Fällen empfiehlt, wohl so viel Ehre als irgend eine andere äußerliche Arztney.

Jedoch diese Wirkung erstreckt sich nicht blosserdings auf einen solchen Theil; sie durchdringt den ganzen Körper. Der Schauder und die Kälte, die unmittelbar auf den Fall des Tropfens erfolgt, beweiset zur Genüge, daß alle Nerven und sogar das Adersystem an jener Wirkung Theil nimmt. Ohne Zweifel ist es auch dies Theilnehmen des grossen ersten Bewegers im Körper, des Herzens, und der Quelle der Empfindungen und Bewegungen des Leibes selbst, und deren Reaction, die zur Wiederherstellung der totalen Dienstfähigkeit eines Gliedes so viel beyträgt.

Daraus folgt nun, daß ein Tropfbad, das mehr als einen Theil des Körpers, ja den grössten Theil seiner Oberfläche fast auf einmal berührt,

eine

eine allgemeinere, eine überall verbreitete, belebende und stärkende Wirkung haben, und dem ganzen Leibe Nutzen schaffen, ja jeglichen Nerven, jegliche Muskelfaser, Ader und Drüse an seiner Wirkung Theil nehmen lassen müsse.

Man wird vielleicht einwenden, daß das rechte eigentlich so genannte kalte Bad die Oberfläche des Körpers auf einmal in allen Punkten berührt, und deswegen noch mehr Kraft als das Tropfbad äußern müsse. Aber bey einem jeden kalten Bade beruht der Nutzen, den es thun soll, hauptsächlich, wo nicht gar lediglich, auf dem durchdringenden Gefühl von Kälte und dem Schauder, den es erregt. Folglich muß das Tropfbad mit dem größten Nachdruck wirken. Wann macht das kalte Wasser den meisten Eindruck, wenn man sich das Gesicht damit wäscht, oder wenn man es damit bespritzt? Ohne Zweifel wenn das letztere geschieht.

Zudem ist es auch nicht einmal nöthig, daß das kalte Wasser die ganze Oberfläche des Körpers in allen ihren Punkten berühre, um überall Eindruck zu machen. Denn auch diejenigen Stellen, die nicht unmittelbar vom Wasser sind berühret worden, fühlen doch vermöge der lebhaften Sympathie, die zwischen allen nahe verwandten Theilen im Körper statt findet, den gedachten Eindruck eben so wohl, als die wirklich die Berührung erlitten haben.

Das vollständigste kalte Bad berührt ohnehin nicht diejenigen Theile, die eigentlich seine Wirkung am meisten fühlen sollten. Alle Nerven und deren Ursprung, das Hirn selbst, soll diese von außen wirkende plötzliche und vorüber eilende Kälte fühlen: da, in der Werkstäte der Sinnen, wollen wir eben eine vermehrte Energie zuwegebringen; aus dieser Quelle der Empfindungen und Bewegungen wollen wir neue oder stärkere Ströme von Lebenskräften in alle übrige Theile herableiten. Eben so wollen wir auch die Bewegungskraft des Herzens und der Gefäße, bis auf die feinsten aushauchenden und einsaugenden Aederchen, durch den plötzlichen und flüchtigen mittelbar oder unmittelbar angebrachten Eindruck zur Reaction bringen, und dadurch stärken und beleben.

Alles dies muß das Spritzbad ungleich gewisser und nachdrücklicher bewirken, als das gemeine Bad, indem jenes die vereinte Kraft der Kälte und des Anprallens hat, ja jeder Tropfen, der auf den Körper fällt, als ein kaltes Bad im Kleinen angesehen werden kann, und eine Menge von solchen kleinen Bädern einen lebhaftern Eindruck machen muß, als ein allgemeines.

Vor diesem letztern hat das Spritzbad noch einen wesentlichen Vortheil.

Aller Nutzen, den jenes thun kann, besteht darinn, daß der Körper plötzlich und in einem Augenblick

genblick überall von dem kalten Wasser berührt wird. Sobald als diese allgemeine Berührung geschehen ist, hat das Bad seine Dienste gethan, und wer die rechte Früchte davon einärndten will, muß nicht eine halbe Minute im Wasser bleiben. Die Schauder erregende durchdringende Empfindung ist es, die alles thun soll. Aber dies Gefühl muß gleich vorbey seyn, oder es erfolgt eine vielmehr entgegengesetzte Wirkung.

Denn viele Minuten, ja halbe Stunden im Wasser zuzubringen, ist gar nicht so hülfreich, ja nicht einmal so sicher, als mancher Arzt glaubt, der seine Kranken wohl gar in kaltem Wasser infundirt und macerirt. Wie wenig anhaltendes Baden und Schwimmen zur wahren Stärkung des Körpers beytrage, habe ich mehrmals gesehen: und wie schlecht die Gesundheit derer ist, die öfters im Wasser baden und platschen müssen, ist bekannt. Ich halte es daher für einen Lehrsatz, daß kaltes Wasser durch plötzliche, nachdrückliche, aber in demselben Augenblick wieder wegfallende Berührung belebt und stärkt, unter anhaltender Berührung aber vielmehr schwächt und erschlafft.

Nun ist die gedachte plötzliche Berührung in dem gemeinen Bade gleich vorbey, mit dem Spritzbade aber kann man sie nach Belieben verlängern und wiederholen, schnell und langsam machen, mit einem Worte, modificiren wie man will.

Es ist wohl wahr, daß man auch aus der Badewanne gleich nach der Berührung wieder heraus spatzieren, auch sich allenfalls nochmals und abermal wieder hinein begeben kann. Das macht aber viele Ungelegenheit: und zudem wird man nie finden, daß die folgenden Berührungen den lebhaften Eindruck machen, den die erste gemacht hat, wie hingegen bey dem Spritzbade der Fall ist.

Doch noch ein Hauptvortheil ist von diesem letztern zu erwarten, der so wichtig ist, daß er allein den Ausschlag geben und den Vorzug des Spritzbades vor allem Baden und Schwimmen unwiderleglich beweisen würde, wenn auch nicht so viele andere Gründe dazu kämen.

Eine ausgemachte Wahrheit ist es, daß der eine Theil des Körpers des kalten Bades mehr bedarf als andere, und daß es einen herrlichen Nutzen hat, wenn man die Wirkung des Mittels vorzüglich oder zuerst oder beydes, oder ganz allein auf diesen Theil leiten kann.

Eine andere eben so gewisse Wahrheit ist es, daß es bey dem kalten Baden sehr darauf ankömmt, zu verhüten, daß der erste Eindruck der Berührung nicht an einem Theil statt habe, von welchem das Blut zu stark nach einem andern Theile, der es am wenigsten ertragen kann, hinströmen muß.

Nun

Nun ist bey dem gewöhnlichen Baden der Kopf der letzte Theil, der berührt wird. Man kömmt gerne mit den Beinen zuerst in die Wanne oder das natürliche Bad. Das ist aber eine große Unvollkommenheit. Denn ehe die wohlthätige stärkende Berührung des Wassers diesen Theil erreichen und von da das Blut zurücktreiben kann, hat es schon die Gefäße des Gehirns so stark ausgedehnt, so geschwächt, daß jener post festum kommender Eindruck schwerlich hinreichend ist, das geschehene Uebel wieder gut zu machen.

Freilich haben einige die Gewohnheit, daß sie sich erst den Kopf und die Brust bespritzen, ja wohl Blasen mit kaltem Wasser gefüllt auf den Kopf binden, ehe sie sich mit dem übrigen Körper in das Bad begeben.

Allein diese Vorbeugungsmittel sind entweder zu lästig oder unzulänglich, dem Zufluß des Bluts zu wehren, den der starke Eindruck auf den untern Körper zuwege bringen muß, als worauf nicht nur die Kälte, sondern auch das Gewicht des Wassers wirkt.

Wenigstens wird derjenige, der Kopf und Brust auch noch so viel bespritzt, oder mit Wasser schwangern Blasen verwahrt hat, schwerlich deswegen aller Beklemmung des Athemholens und aller Wallung des Bluts nach dem Kopf entgehen,

wenn er sich mit den Beinen zuerst in das Wasser hinein begiebt.

Diese letztern Wirkungen sind ausnehmend fühlbar, wenn man gar keine Verwahrungsmittel zu Hülfe genommen hat. Der Athem wird vielen so kurz, daß sie zurück gehen müssen, ehe sie einmal bis an die Herzgrube in das Wasser gekommen sind. Deswegen ist es auch höchst unbedachtsam, allen und jeden ein solches unvorsichtiges kaltes Baden anzurathen. Wer schwache Lungen und geschwächte Gefäße im Kopfe hat, kann die Stärkung seines übrigen Körpers theuer bezahlen.

Wie geht es aber bey dem Spritzbade? Der Kopf und die Brust sind gerade diejenigen Theile, die den ersten Eindruck des kalten Wassers empfinden. Die edelsten Eingeweide werden also wider den Andrang des Bluts gesichert. Also ist hier bey weitem die Gefahr nicht, die sonst statt findet; und man kann das Spritzbad bey Personen anwenden, denen das gewöhnliche kalte Baden gefährlich wäre.

Noch mehr. Zwischen der Berührung, die in dem gewöhnlichen kalten Bade, und der die im Spritzbade auf den Körper wirkt, ist ein gewaltiger Unterschied. In dem erstern gereicht der schwere Druck, den die Last des Wassers zuwegebringt, mehr zum Schaden als zum Nutzen.

Der

Der freye Umlauf des Bluts in den berührten Theilen wird dadurch gehindert, wenigstens auf eine Zeitlang. Dies arbeitet dem Hauptzweck des Mittels, der Belebung und Stärkung entgegen; denn kann man sich wohl diese ohne freyen Einfluß des rothen und des unsichtbaren Lebensstromes denken?

Im Spritzbade aber giebt es keinen solchen Druck. Das kalte Wasser wirkt nicht mit seiner ganzen Masse und seinem ganzen Gewicht, sondern nur mit einzelnen Tropfen, deren Fall und Anprallung viel kräftiger und weniger beschwerlich ist, als jener Druck.

Man rechne nun hiezu noch den Vortheil, daß man das Spritzbad nach Erforderniß der Umstände einrichten kann.

Man kann es lau und kalt und eiskalt machen, unendlich, unaussprechlich leichter als bey einem ganzen Bade thunlich ist.

Man kann es leiten, wohin man will, man kann damit machen was man will, ein lokales, ein doppelt lokales, ein einseitiges, ein allgemeines; alles mit einer Bequemlichkeit, die bey einem gewöhnlichen kalten Bade unmöglich ist.

Man kann es schwach und stark, leicht und nachdrücklich, ja ich möchte sagen, gelinde und drastisch machen, wie vorhin gezeigt worden.

Wer also nicht für das alte und einmal akkreditirte blindlings eingenommen ist, wer die Simplicität liebt, und wer meinen gewiß nicht bey den Haaren herbey geholten Gründen Beyfall giebt, der wird das Spritzbad, wenn er es nicht schon kennt, bey der ersten Gelegenheit eines Versuchs würdigen.

Und vielleicht bin ich so glücklich, daß ich Leserinnen habe, die sich dieses Unterrichts bedienen, um schwächlichen Freundinnen, zumal deren Gesundheit durch etwas gelitten hat, das ich hier nicht nennen darf, wieder zu einer dauerhaften Gesundheit zu helfen.

Nur muß ich in solchem Falle erinnern, daß ein gewisser monatlicher Vorfall in dem Mittel einen Stillstand macht. Sobald selbiger bemerkt wird, hört man mit dem Spritzbade auf, bis daß er gänzlich vorüber ist.

Daß die frühe Morgenstunde, gleich nach dem Aufstehen die bequemste Zeit sey, so wohl in Rücksicht auf Gesundheit als auf häusliche und andere Nebenumstände.

Etwas für Damen, ihre Zähne betreffend.

Nichts kann ein schönes Gesicht mehr verunzieren, als häßliche Zähne. Wenigstens ist es eine höchst unangenehme Ueberraschung, wenn wir uns in dem Beschauen eines Kirschenmundes wonniglich verlieren, und dann dieser Kirschenmund sich aufthut, und uns den widerlichen Anblick von abgebrochenen, einzeln stehenden, schiefen, doppeltgewachsenen, gelben, schwarzen, in Weinstein eingefaßten oder ausgefressenen Zähnen aufdeckt oder gar einen übelriechenden Duft aushaucht.

Ein solcher Fehler macht nicht nur einen höchst anstößigen Kontrast mit den Rosen und Lilien, die umher blühen, sondern er schadet zuweilen auch der Sprache und der Anmuth eines Frauenzimmers, und erweckt kein günstiges Vorurtheil für ihre Reinlichkeit.

Wenn aber ein junges Mädchen sich ihrer schlechten Zähne und der Wirkung, die sie auf das andere Geschlecht, ja auf ihr eigenes machen können, bewußt ist; wenn sie sich nicht verheelt, wie wie viele Anbeter dadurch können verscheucht, und wie viel Spott dadurch kann veranlaßt werden; und wenn sie nicht Verstand genug hat, sich über Anbeter, die nur auf das Aeußerliche sehen, und Spötterinnen, die entweder aus Neid oder aus

Bosheit tadeln, wegzusetzen; so wird sie auf einen andern Fehler verfallen, der das Uebel noch vielmehr verschlimmert, und ihr um desto mehr zum Nachtheil gereicht, weil man ihn ganz auf ihre Rechnung setzen muß.

Sie wird sich bemühen, den Anblick ihrer Zähne so viel als möglich zu verstecken. Darüber wird sie sich allerley Grimassen angewöhnen; wird einen kleinen Mund machen, wird sich beym Reden und Lachen sichtbare Gewalt anthun, wird wegen eines Geziereş und einer Pruderie, die ihr wahrer Fehler doch nicht ist, lächerlich, und zumal auch, wegen der dabey gezwungenen und unverständlichen Sprache, unangenehm werden.

Wollten solche Frauenzimmer dies doch bey Zeiten einsehen! Wollten sie doch begreifen, daß das gar zu geflissene Verbergen eines Fehlers allemal eben so schlimm als der Fehler selbst ist! Wollten sie sich doch erinnern, daß Ungezwungenheit einer von den größten Reizen beyder Geschlechter ist, und daß das ihrige theils in körperlichen Schönheiten, theils in erworbenen Gaben, hauptsächlich aber in Betragen und Aufführung unendlich viele Hülfsquellen hat, kleine Mängel wieder gut zu machen, ja dem Auge, dem sie ganz blos gefellt sind, zu entziehen! Ein schöner Wuchs, schöne Augen u. s. w. ja wohlgebildete und gesunde Glieder sind nicht das Loos eines jeden Mädchens; aber etwas, das schöner ist als die

Schönheit

Schönheit selbst, und ohne das der größte Reiz seine Wirkung verliert, kann immer ihr Loos seyn: Ungezwungenheit und weibliche Tugend.

Was lehrt die tägliche Erfahrung? Die alles besiegende regelmäßige, vollkommene Schöne wird von Anbetern umringt, besungen, beseufzt — und bleibt unverheyrathet, wenn das Geld sie nicht verheyrathet. Die unansehnliche, die pockennarbichte, die schielende, die verwachsene, aber dabey sittsame, häusliche, grundgute, findet keine Anbeter, aber einen Mann. Engelschön küßt sich besser, aber mit engelgut lebt sichs besser.

Um aber wieder auf die Zähne zu kommen, so ist es traurig, daß deren meiste Fehler entweder unser eignes Werk, oder Denkmäler sorgloser Erziehung oder Strafen eines unvorsichtigen Zutrauens auf unwissende und betrügerische Zahnärzte sind.

Wie weit die Niederträchtigkeit dieser gewinnsüchtigen Marktschreyer gehen kann, lehrt folgende Geschichte, die sich vor einem Jahre wirklich zugetragen hat.

Ein Paar Brüder, die als Zahn- und Augenärzte herumreisen, fanden zu — eine sehr reiche Frau, die sie wegen ihrer größtentheils abgebrochenen Zähne zu Rathe zog. Ein anderer reicher Mann an dem Orte, der dieser Dame nicht gut war,

war, wußte die Zahnärzte zu gewinnen, daß sie ihr einbildeten, sie wollten ihr ein ganz neues Gebiß einsetzen, wenn sie sich erst die unbrauchbaren Stummeln würde haben ausziehen lassen. Zu dem Letztern bequemte sie sich gerne, in Erwartung des Ersten. Allein, als die Betrüger sie nun völlig zahnlos gemacht hatten, begaben sie sich heimlich weg, und liessen die Dame, unfähig zum Kauen und mit zusammengefallenen Kinnladen, als einen Gegenstand der Spottsucht zurück. — Man war so glücklich, die beiden irrenden Ritter in einer grossen Stadt anzutreffen. Sie baten um Verzeihung, versprachen alles wieder gut zu machen, nahmen von neuem das Maaß zu einem vollständigen Dentier, — und liefen abermal davon. Jetzt hat sie das Misvergnügen, weder Zähne noch Genugthuung erhalten zu haben, da doch beydes in ihrer Macht gewesen war.

Doch der gewöhnlichste Schaden, den diese Störger anrichten, und wofür man sie mit Freuden bezahlt, ist das sogenannte Reinmachen oder Putzen der Zähne.

Es ist unbegreiflich, daß es noch immer eine Menge von Leuten, sogar Standespersonen giebt, die sich von diesem so offenbar nachtheiligen Bearbeiten der Zähne Nutzen versprechen können. Man muß doch wahrhaftig nicht viel Einsicht haben, oder nicht viel Ueberlegung brauchen, wenn man

man den Versicherungen der Zahnputzer und Zahnpulverkrämer so gerade weg glaubt, und sich ihre schönen Raritäten anschwatzen läßt.

Viele kenne ich, die es die Zeit ihres Lebens bereuen, daß sie sich haben die Zähne putzen, oder zum Gebrauch solcher Pulver verleiten lassen. Lose, wackelnde, oder ihres Schmelzes beraubte Zähne sind die Folgen einer solchen Künsteley.

Mancher hat vielen sogenannten Weinstein an den Zähnen. Dieser sollte nun freilich nicht da seyn; er verunstaltet das Innere des Mundes gewaltig. Aber um ihn wegzuschaffen, muß man die größte Vorsicht anwenden, wenn man nicht noch mehr Schaden thun will.

Wenn des Weinsteins so viel ist, daß er wie ein Mörtel zwischen zween Zähnen steckt, so wird das Wegstoßen desselben nur dazu dienen, daß der seines widernatürlichen Ansatzes beraubte Zahn auch seines Halts beraubt, und also von dem wiederholten Anstoß der Zunge, Lippen und Speisen erschüttert und los gemacht wird.

Eben dies ist der Fall, wenn der Weinstein das Zahnfleisch von der Wurzel des Zahns weggedrängt hat. Wenn in diesem Fall jener Ansatz abgestoßen wird, so wird der Zahn wackeln und werden müssen. Denn das, was seine Verbindung mit dem Zahnfleisch, folglich eins von seinen na-

natür-

türlichen Befestigungsmitteln aufhob, der zunehmende Anschuß des Weinsteins, ersetzte doch zu gleicher Zeit einigermaaßen den Mangel der natürlichen Befestigung durch eine widernatürliche: der Weinstein verkittete ihn mit den Nachbarn. Geht dieser fort, so können die Nachbarn ihn nicht mehr halten: er soll seine ganze Festigkeit nun von Zahnhöle und Zahnfleisch haben; dies letztere ist aber nicht mehr im Stande ihn zu halten. Denn die Nath, womit es an ihn gleichsam war angeheftet worden, hatte der Weinstein weggeschoben: und ist diese Nath einmal mechanisch verrückt worden, so bringt nichts sie wieder zu recht. Da, wo der Weinstein gesessen hat, ist der Zahn einer Wiedervereinigung mit dem Zahnfleisch, einer gegenseitigen Aufnahme der Fäserchen und Aederchen von diesem auf immer unfähig.

Daß feste Zähne los und wackelnd, und doch nachher wieder fest werden können, das ist unläugbar. Aber dann ist der Grund ihres Wackelns keine solche Abtrennung des Zahnfleisches, sondern Entzündung, Speichelfluß, Scharbock, auch wohl äußerliche, erst vor ganz kurzem erlittene Gewalt: der Zahn hat noch nicht diejenige Veränderung erlitten, die man nach dem dauerhaften Ankleben des Weinsteins wahrnimmt.

„Aber diesen Weinstein kann man doch nicht behalten. Es sieht gar zu häßlich aus.“

Freilich.

Freilich. Er muß weggenommen werden; aber nicht auf einmal und mit einem Brecheisen; sondern langsam muß man ihn schaben, so daß soviel, als zur Füllung eines Zwischenraums und zur Seitenstützung des Zahns nothwendig ist, sitzen bleibt.

Dies Schaben geschicht am besten mit einem breit abgeschnittenen scharfen Federkiel, als welcher die Glasur des Zahns nicht angreifen kann, wie bey dem Gebrauch des Stahls oder des Glases wohl möglich wäre.

Was wird aber der Zahnarzt thun, der den Weinstein weggebrochen und dadurch den Zahn los und wackelnd gemacht hat? Er wird dem Kranken anziehende und befestigende Tropfen und Pulver zum Bürsten geben, und ihn mit Versicherungen des besten Erfolgs hinhalten, bis daß — er davon wischen kann.

Allerdings kömmt dieser Fehler, nemlich der Weinstein, weit häufiger bey Mannspersonen vor, als bey dem schönen Geschlecht; es kann aber immer seinen Nutzen haben, daß er gerügt wird. Hat der Leser eben keine Freundinn, der mit der obigen Warnung gedient seyn mögte, so hat er doch wohl einen Freund, der in dem traurigen Fall ist, daß sich Weinstein an seinen Zähnen sammlet und der also Gefahr läuft, einem solchen Steinbrecher in die Hände zu fallen.

Das

Das beste, was man thun kann, ist: die Zähne bey Zeiten so rein zu halten, und gewisse Speisen und Getränke, die seine Erzeugung begünstigen, so wachsam zu vermeiden, daß es zu keiner Ansammlung kommen kann.

Diese Vorbeugung kann aber gar zu leicht zu einem andern nicht viel weniger schädlichen Fehler verleiten. Man kann von dem Zahnputzen zu viel machen, oder gar einem Zahnarzt seine Zähne zum Reinmachen anvertrauen.

Was die reinigenden Pulver, Tinkturen, Latwergen und so weiter anbetrifft, so verwerfe ich alle diejenigen, die als Geheimnisse verkauft werden, von dem Opiat de M. l'Abbé Roselli, dessen sich hohe Personen bedienen, bis zu der elenden Mischung, die ein ordentlicher Störger auf Jahrmärkten und Kirmessen verkauft, samt und sonders, als Dinge, die entweder des Kredits, den sie haben, nicht wehrt, nicht das Mindeste besser als die bekannten einfachen Zahnpulver sind, oder die gar vermöge ihrer Bestandtheile Schaden thun müssen.

Um diesen wichtigen Punkt in sein rechtes Licht zu setzen, bitte ich den Leser zu betrachten, daß ein Mittel, das zur Reinigung der Zähne dienen soll, diesen Dienst entweder chemisch, das ist durch Auflösung und Wegschmelzung, oder mechanisch,

nisch, durch Abtrennung des Fremden und Unreinen thun soll.

Wenn von der chemischen Wirkung, dem Auflösen und Wegschmelzen des Fremden die Rede ist, so versteht man unter diesem Fremden entweder das Schleimichte, Fettichte, das den Zähnen anklebt, oder den Weinstein, der sich an ihnen erzeuget.

Zur Auflösung, Wegschmelzung und Abspülung des Erstern ist reines Wasser, allenfalls mit etwas sehr weniges Küchensalz geschärft, hinlänglich. Weder eine Säure noch ein Laugensalz sind dazu nöthig.

Freilich greift ein Laugensalz besser an, beizt das Unreine recht weg, und erregt einen Zufluß der Feuchtigkeiten, der sowohl dem Auflösen als dem Wegspülen zu statten kömmt. Aber das Laugensalz schadet dem Zahnfleisch und vielleicht den Zähnen selbst. In jenem erregt es eine Art von Scharbock, wenn es wiederhohlt gebraucht wird.

Von dem Weinsteinrahm oder andern Säuren Gebrauch zu machen, ist wegen der Zähne selbst äußerst unsicher. Denn diese werden davon angegriffen und ihres Schmelzes beraubt, folglich gar bald verderbt.

Was den Weinstein an den Zähnen anbelangt, so gilt hier das eben erst gesagte. Dasselbige

Mittel was zur Auflösung des Weinsteins dient, greift auch den Schmelz der Zähne an, und thut also eben so viel ja mehr Schaden als Nutzen.

Das Mißfärbichte an den Zähnen kennen wir nicht genug, um bestimmen zu können, was für ein chemisches Mittel der Tilgung desselben angemessen wäre, wenn auch diese Tilgung sich thun liesse, und nach Gefallen so moderirt werden könnte, daß dem unverderbten Theil des Zahns selbst kein Schaden geschähe.

Alle Reinigung der Zähne, die sicher ist, und Uebel nicht Aerger macht, muß entweder nur durch das oben erwähnte reine oder gesalzene Wasser, oder durch mechanische Hülfe bewirkt werden. Diese letztere thut überhaupt das Meiste.

Mechanisch reinigt man die Zähne wenn man das Anklebende abspült, abreibt, abbürstet, abstochert oder abfeilt.

Dazu räth man theils allerley Zahnpulver, theils auch die sogenannten Zahntinkturen und ausserdem Bürsten, Schwämme, Zahnstocher und Feilen.

Von den Tinkturen wiederhohle ich noch einmal, daß man ihnen ganz und gar nicht trauen kann, wenn ihre Bestandtheile geheim gehalten werden. Einige enthalten mineralische Säuren,

ei-

einen wahren Gift der Zähne. Andere sind reich an würzhaften Sachen und schaden dadurch dem Kopf, geben einen heimlichen Anlaß zu Wallungen u. s. w.

Die Pulver bestehen gerne aus Bimsstein, Weinsteincrystallen und andern höchstverdächtigen Ingredienzen, die entweder eine chemische oder eine mechanische Schärfe besitzen, und also dem Schmelz nicht weniger als dem schadhaften Theile des Zahns, zumal mit Hülfe eines plumpen Reibens nachtheilig seyn müssen.

Das einfachste Zahnpulver, das zum Einsaugen und Wegfegen des Klebrichten, und zum Abstossen des steinichten geschickt genug ist, und dessen sich viele Personen mit dem größten Nutzen bedient haben, ist nicht ganz schwarzgebrannte und dann gepülverte Brodrinde.

Eben so gut und noch wohl etwas besser ist mäßig fein gepülverte Fieberrinde, zumal wenn man die neue rothe Art haben kann. Sie stärkt zugleich das Zahnfleisch ohne zu erhitzen, wie würzhafte Dinge thun, und sie enthält kein entwickeltes Laugensalz als die Brodrinde, wenn diese zuviel gebrannt ist.

Diese Pulver bleiben nicht so leicht in den Zwischenräumen stecken, als die von einigen gerühmten feingestossenen Muschelschalen, haben auch nicht die mechanische Schärfe, die diese haben.

Wenn man statt der Fieberrinde den Kalmus nehmen will, den der Kurkölnische Leibarzt Hoffmann neulich so sehr wider den Scharbock und die daraus entstehende Zahnverderbniß gerühmt hat, so habe ich nichts dawider. Nur kann ich ihn aus eigner Erfahrung nicht loben.

Zum Abreiben der Zähne sollte man niemals Bürsten oder Schwämme brauchen, sondern den Zeigefinger. Denn dieser ist zu weich und fühlt selbst jede übermäßige Gewalt zu lebhaft, um Schaden zu thun. Bürsten und Schwämme hingegen fahren und fiedeln auf das Zahnfleisch los und lösen es allmälich von den Zähnen, wenn man im geringsten plump zu Werke geht.

Ein Zahnstocher von weichem Holz oder Federkiel ist geschickt genug die Zwischenräume rein zu halten.

Reines Wasser ist, wie gesagt, das beste Spülmittel bey solchem Reinigen.

Das mag genug seyn, den Leser für das gar zu geflissentliche Reinigen und Putzen der Zähne zu warnen, und ihnen die geheimen Zahnarztneyen, auch Bürsten und Schwämme, und vor allen Dingen die Handanlegung umherreisender Zahnärzte verdächtig zu machen.

Von dem Schaden, den diese Herren mit ihrem Feilen anrichten, wollen wir ein andermal reden.

Izt

Izt sey es mir erlaubt, noch eine Erinnerung beyzufügen.

Das bloße Putzen und Reinigen des Mundes ist allein nicht hinlänglich, der Erzeugung des Weinsteins und der Verderbniß der Zähne selbst vorzubeugen. Die Quelle beyder Uebel liegt nicht im Munde, sondern im Magen und in den Säften. Die Erklärung und die Beweise dieses Satzes versparen wir bis zu einer andern Gelegenheit. Genug, daß man Fehler in der Diät aufsuchen und heben, ja den ganzen Gesundheitszustand in Betrachtung ziehen muß, wenn man die Quelle des Weinsteins und der Zahnverderbniß stopfen will.

Davon reden aber die Zahnärzte niemals. Sie empfehlen ihre Kunst und ihre Arztneyen: und verbürgen sich für den erwünschtesten Erfolg.

Man sieht also auch hieraus, wie übel man thut, wenn man sein Gebiß solchen Leuten anvertrauet, die nicht nur durch das, was sie thun, Schaden anrichten, sondern auch durch Unterlassung dessen, was ihnen zu statten kommen würde, ihrem eignen Versprechen entgegen arbeiten, und den Schaden vergrößern.

Izt gehen wir zu einem andern Fehler, der dem Auge des Anschauenden nicht widerlicher seyn kann, als er der Person selbst, die ihn hat, lästig ist. Dies sind schief gewachsene Zähne.

Daran ist fast allemal nichts anders Schuld als die Nachläßigkeit einer Mutter oder anderer Pfleger, die sich nicht um die zweyte Zähnung bekümmert und gehörige Sorge getragen haben, daß die ausgedienten Zähne aus dem Wege geräumt worden.

Ich habe einen jungen Herrn gesehen, der in einer gewissen öffentlichen Erziehungsanstalt von der moralischen Seite recht gut möchte kultivirt worden seyn, von der physischen aber solchergestalt war vernachläßigt worden, daß er wegen verschiedener halb weggefaulten Zähne, die er von — mit nach Kopenhagen brachte, ein angekommenes Zahnfleisch und einen übeln Geruch aus dem Munde hatte, und Gefahr lief, eine Reihe von spanischen Reutern, nemlich wechselsweise aus- und einwärts stehenden Zähnen zu bekommen.

Ein höchstliebenswürdiges Mädchen hatte das nemliche Schicksal gehabt. Ihre Zähne saßen so wie eben gesagt worden. Die Zunge war nicht nur vieleckigt, sondern auch von den öftern Beschädigungen zerhackt und vernarbt. Sie hatte eine schwere unverständliche Sprache. Bey jedem Lächeln zog sie den Mund in Falten zusammen, als ihren Nähbeutel: und wenn sie aß, sah man sie so mühselig und ängstlich käuen, als wenn sie etwas ekelichtes im Munde hätte, das sie nicht hinunterbringen könnte, und auszuspeyen sich schämte.

Die

Dieser Fehler würde eins der schönsten Frauenzimmer auf Erden höchst widerlich gemacht haben, wenn nicht außer den entzückenden Reizen, die den unglücklichen innern Mund umstrahlten, noch eine unaussprechliche Holdseligkeit, die sich über ihre ganze Person verbreitete, eine Sittsamkeit, die jedermann Hochachtung und Zuneigung einflößte, und ein vortreffliches Gemüth, das sie fast anbetenswürdig machte, nicht jede Empfindung, die der Anblick ihrer schlechten Zähne hätte erregen können, erstickt, und diesen Fehler selbst dem Auge ursträks entzogen hätte. Sie blieb allemal ein Engel, wiewohl ein Engel mit häßlichen Zähnen.

Und wer war daran Schuld? Ein Teufel, eins von den bösen Wesen, die so viel Unheil anstiften, das man nicht gleich entdecken, gleich an ihnen rächen kann, die so manche herrliche, himmlische Anlage im Keime verderben; die so manche Heuchlerinn und Tuckmäuserinn bilden, wo die Natur eine freye Grazie hatte schenken wollen; die erst die Kinder ihrer Wohlthäter und nachgehends einen betrogenen Ehemann quälen; mit einem Worte, eine Französinn aus der Schweiz.

Eine von diesen Scheinheiligen, mit einem Mon Dieu & Seigneur im Munde und mit dem Satan im Herzen, ein von Neid und Bosheit erzeugter, von Groll und Geiz genährter, Gift und Galle brütender Engel des Lichts hatte Vergnügen

daran

daran gefunden, in einer Sammlung von Vollkommenheiten diesen Kontrast stehen zu lassen.

Qu' est-ce que cela vous fait? pflegte sie zu der darüber seufzenden jungen Schönen zu sagen. Vous etes assez jolie sans avoir de belles dents. Croyez moi, cela est bon à beaucoup. Cela mortifie la vanité; cela fait manger avec décence; & cela empeche de babiller.

Einem andern hübschen jungen Mädchen habe ich einen Eckzahn vorne im Munde, der ganz schief saß, und die Unterlefze verwundete, wenn sie ihm nicht behutsam auswich, daß er wie ein Hauer hervortreten konnte, abbrechen müssen, weil das Ausziehen theils gar nicht thunlich, theils auch, wegen der davon zu befürchtenden großen Verwüstung im Munde, sehr bedenklich war.

Doch für diesmal genug von dieser Materie; im nächsten Bändchen werde ich mehr davon reden, wofern die Aufnahme des ersten so günstig ist, daß es zur Fortsetzung des Werks kommen kann.

Der unterhaltende Arzt

über

Gesundheitspflege, Schönheit, Medicinalwesen, Religion und Sitten.

von

D. Johann Clemens Tode,
Königl. Hofmedicus und Professor an der Universität zu Kopenhagen.

Zweytes Bändchen.

Nihil non veri dicere ausus.

Kopenhagen und Leipzig,
bey Faber und Nitschke, 1785.

Innhalt.

	Seite.
Entbehrlichkeit der ausländischen Riechwasser.	193
Kann der ächte Arzt ein Naturalist seyn.	200
Ueber Empfindeley.	216
Lob des ehelichen Lebens.	245
Ist Trikaffee gesund?	290
Von christlichen Menschenfressern.	291
Die wahre Sparsamkeit in Verordnung der Arztneyen.	314
Vom Rathhalten der Aerzte bey Kranken.	322

Entbehrlichkeit der ausländischen Riechwasser.

Zu den vielen Siebensachen, die Deutschland und das übrige Norden den Franzosen und Welschen abnimmt, deren es aber gerne entbehren könnte, und die mehr Schaden als Nutzen schaffen, gehören die Riechwasser, von Eau de la Reine d' Hongrie bis Sentiment liquide und Rosée de Paphos.

Allerdings giebt es eine Menge von jungen Herren und Damen, die mit diesen Sachen so behäglich sich bespritzen lassen, als Papagaien, und so wonniglich sich darin baden, als Kanarienvögel. Und in Rücksicht auf diesen wohlriechenden Theil des Publikums scheint es freilich, daß ich als Arzt mich über diese ausländische Waare eben so wenig aufzuhalten habe, als über irgend einen diätetischen Artikel der übrigen schönfärbichten trillernden und hüpfenden Geschöpfe.

Aber alles, was bey dem größten Nutzen in nicht medicinischen Dingen doch für die Gesundheit nachtheilig ist, gehört unter die Gerichtsbarkeit des medicinischen Sittenrichters; zumal wenn solche Sachen nicht nur dem, der davon Gebrauch macht,

sondern auch Andern, die sich ihrer nicht bedienen, zum Schaden gereichen kann. In diesem Falle muß der Arzt nicht nur für die Gesundheit des Fehlenden selbst, sondern auch für die Sicherheit des Publikums reden.

Daß das Publikum von dieser Modefratze, sich bey lebendigem Leibe zu balsamiren, leiden könne, und nur gar zu oft wirklich leide, ist leicht zu erweisen.

Ich will nicht von Gesellschaften reden, worinn diese wandernden Riechfläschgen erscheinen; denn da sind die mehresten schon solcher Düfte gewohnt: und Sans pareil kann auf eine Nase, die schon von Bergamotte durchdrungen ist, keinen Eindruck mehr machen.

Aber wenn man an öffentlichen Oertern, z. B. in Schauspielhäusern unter hundert Nasen, denen man nicht zu befehlen hat, so duftend erscheint, so ist das doch ein wenig zu viel. Wer sagt, daß ich, der von solchen Gerüchen Kopfweh bekömmt, dies geduldig leiden soll, weil es dem jungen Herrn gefällt, oder weil er seine Ursachen hat, seine individuellen Ausdünstungen in einem Umschlag von Wohlgerüchen mitzubringen?

Welche Sitten! Auf den Fuß tritt er mich nicht, ohne mich höflich um Vergebung zu bitten. Auf meine Schulter lehnt er sich nicht, wenn er auch noch so müde wäre: denn das wäre wider

alle

alle Lebensart. Aber sich mit einem Dunstkreise mir unter die Nase zu stellen, ohne sich zu bekümmern, ob ich davon Kopfweh, Schwindel, Augenentzündung, Husten oder gar den Schlag bekomme, das ist gar nicht unanständig!

Am unartigsten handelt ein solcher Narciß, wenn er sich diese Freyheit noch dazu an einem solchen Orte und Tage verstattet, da die Hitze sehr groß und die Luft an sich schon zum Athemhohlen sehr untauglich ist.

Doch ließen die Herren es dabey bewenden, so wäre es doch noch wohl zu ertragen. Aber so wie Mücken an einem Sommerabend eine doppelte Plage sind, — stechen und summen; so pflegen diese Insekten auch in Schauspielhäusern zu gleicher Zeit zu riechen und zu schwatzen, damit man weder Athem schöpfe, noch das Stück höre.

Eins von beyden sollte ihnen nicht gestattet werden. Einen jeden riechbaren Stutzer der noch dazu quackte, sollte man auspfeifen.

Ich erinnere mich eines ähnlichen Vorfalls. In dem Eingange zum Parterre des Stadttheaters zu Kopenhagen ist es sehr dunkel, weil er gewissermaaßen nichts anders als eine offene Parterreloge ist. Hier sitzen gerne einige Zuschauer, die nicht bemerkt werden wollen, die spectatum veniunt, aber nicht spectentur ut ipsi. Eines Abends, da es sehr voll war, stund ein ehrlicher Landmann da, der

auf einem Kopf in Riesengröße eine Perüke wie ein senkrecht gekehrtes Storchnest trug. Da er wegen des Gedränges mit seinem Hut sehr verlegen war, und das umschattende Dunkel des Ortes ihn sicher machte, wagte er es, den Deckel, der dem Topf völlig angemessen war, darüber zu stülpen. Aber ein Bürger, der hinter ihm stand, erhob die Stimme und rief: „Will der Herr vom Lande da wohl den Hut abthun? Es ist Gastfreyheit genug, daß wir ihm die Perüke da aufbehalten lassen."

In einem solchen Gedränge ist das Balsamiren, eine Kriegslist schmächtiger Herrchen. Zur rechten und linken öfnet sich das dichteste Parterre, wenn ein parfumirtes Sekretairchen oder Assessorlein seinen Duft vor sich herschickt. Ein Kraftmännchen, das nicht mehr Kraft hat als die Koeffure seiner Frau Mutter, ein Kerlchen wie ein Skelett von einer unreifen Frucht, ein Geschöpf, das niemals anders als eingeflochten wie eine Weinflasche, an die Luft kommen sollte, geht kraft seines Geruchs, zwischen breitschultrichten Schiffern und vierschrötichten Pächtern, zwischen Ellenbogen wie Mühlenflügel und Hüftknochen als Thorpfeilern, unversehrt hindurch. Erstaunt sehen's die Logen; aber die Nase wittert bald den Grund dieses Paradoxons.

In Betrachtung dieses Vortheils, den das Balsamiren dem Stutzer im Gedränge gewährt muß man es ihm zu Gute halten.

Aber wozu braucht er diese Parfums zu andern Zeiten? — Auch dann kann er seine guten Ursachen haben. Seine natürlichen Ausdünstungen mögen ihn nöthigen sich in fremden Duft einzuhüllen. Kann er nicht die Herrschaft über seine Sphincteres verlohren haben, zumal wenn er empfindsam ist? Denn daß Empfindeley starke Anlage zur Incontinentia — gebe, ist gewiß.

Doch ich komme einmal zu dem recht medicinischen Gesichtspunkt dieser Betrachtung.

Daß ungarisches Wasser, Lavendelwasser u. d. ü. vielen Personen von Natur zuwider ist, wie denn auch mancher Mensch keinen künstlichen Geruch ertragen kann, ist bekannt.

Nicht wenige bekommen davon starkes Kopfweh, das bey denen, die blutreich sind, nicht ohne Gefahr ist.

Andere, die sehr reizbare Augen haben, fühlen bald die Wirkungen dieser reizenden Düfte. Ihr Gesicht muß für die leckere Nase büßen.

Jedoch das Werkzeug des Geruchs selbst muß für seine Wollust leiden. Die feinen Nervenwärzchen werden von dem scharfen Eindruck solcher geistigen Sachen zulezt ihres Gefühls beraubt.

Man sieht hieraus, wie übel es gethan ist, wenn man in großer Hitze und an beklommenen Oertern sich und andere mit diesen Riechwassern bespritzt, wie wenig solche Dinge gebraucht werden sollten. Leute, die von Hitze und Beklommenheit ohnmächtig geworden sind, wieder zu sich selbst zu bringen, und wie gefährlich es ist, Kranke, die Fieber, Wallungen, Kopfweh u. s. w. haben, daran riechen zu lassen.

Ein guter starker Weineßig thut alle Dienste, die man von jenen geistigen Wassern erwarten kann. Er erquickt und erweckt, ohne zu erhitzen, ohne Wallungen zu erregen.

Will man aber doch dergleichen schöne Raritäten haben, so kann man sie eben so gut auf deutschen Apotheken und von deutschen Destillateurs bekommen, als aus Frankreich. Die ausländischen Riechwasser haben ihren schönern Geruch von den frischen Pomeranzblüten, die unter warmen Himmelsstrichen freilich mehr und kräftiger zu haben sind als bey uns.

Jedoch es ist nicht dies armselige Bißchen mehr Geruch, das unsere Stutzer und Stutzerinnen bewegt, den Franzosen ihr Wasser abzukaufen. Das Mehr oder Weniger im Geruch zu unterscheiden, dazu gehört eine recht jungfräuliche Nase. Nein, die beruhigende, ermunternde, die Seele erhebende Vorstellung, daß man die Sachen aus Frankreich her-

her hat, aus dem Vaterlande des feinen Geschmacks, die macht das Eau de la Reine u. d. ü. so lieb und werth.

Wie leicht und wie fromm wäre es nicht, diese in Frankreich vernarrten Leutchen zu betrügen! Man fülle nur einen Haufen lediger Fläschgen von Paris oder Montpellier, die noch mit ihren Zettelchen geschmückt sind, mit einem schlecht und rechten deutschen Lavendelwasser, binde sie à l' instar der Franzosen zu, schiebe dann diesen Vorrath in die hinterlassenen Sachen eines abgerufenen ausländischen Gesandten und lasse sie im Auctionsverzeichniß für eine ächte Sorte Eau de Lavande ausgeben. Mit Begierde wird man sie kaufen, mit Vergnügen sie brauchen, und mit Stolz rufen: Ah! On sent bien, que ça vient de France. Tout ce que l' on a en Allemagne, est miserable, insupportable, détestable, abominable!

Kann der ächte Arzt ein Naturalist seyn?

O toi! fille des cieux, que l'univers adore,
Toi qu'il faut que l'on craigne ou qu'il faut qu'on implore
Sainte *Religion*, dont le regard descend
Du Créateur à l'homme & de l'être au néant,
Montre nous cette chaine adorable & cachée,
Par la main de Dieu même à son trone attachée,
Qui pour notre bonheur unit la terre au ciel,
Et balance le monde aux pieds de l'Eternel.

CHAMPFORT.

Unter den Vorurtheilen, worüber man in unserm Zeitalter so viel schreyen hört, ist eins, das so wohl wegen seiner auffallenden Ungereimtheit, als wegen der darin liegenden Liebloßigkeit vorlängst hätte sollen auffer Credit gesetzt werden, das gleichwohl aber noch immer bey dem größten Haufen und so gar bey vielen sogenannten Vernünftigen Leuten statt hat. Und das ist die Meinung, das Studium der Natur ziehe vom Christenthum ab: und wer sich Mühe giebt, recht tief in die Geheimnisse der Natur einzudringen, werde nothwendiger Weise ein Naturalist, das heißt bey den Meisten, ein Mensch, der keine Religion hat wenigstens nicht die geoffenbarte Religion annimmt.

Ich darf wohl sagen, daß diejenigen Naturforscher, die der deutungssüchtigen Welt Anlaß gegeben haben, von allen übrigen, die sich der Natur-

turkunde vorzüglich widmen, so ungegründete und so liebloſe Gedanken zu hegen, nichts weiter als Halbgelehrte, oder höchſtens Dreyviertheilgelehrte vielleicht auch wohl gar nur Charlatans in der Naturwiſſenſchaft geweſen ſind.

Denn das iſt das gemeine Schickſal aller Wiſſenſchaften, daß diejenigen, die es nicht weit darin bringen, ihnen mehr Schimpf zuziehen, als Ehre machen; daß ein Irrthum, ein Mißbrauch, eine Thorheit, die in der ſchlechten Kenntniß derſelben und in der Eitelkeit derer, die bey ſolchen ſchlechten Kenntniſſen ſtehen bleiben, ihren Grund hat, öfters der Wiſſenſchaft ſelbſt zur Laſt gelegt wird: und daß daher mehr als eine, die allerdings zum Wahren und zum Guten führt, eine Verführerin zum Böſen heiſſen muß.

Dies iſt inſonderheit der Fall mit der Naturwiſſenſchaft. Man glaubt auch von ihr, daß ſie den Unglauben befördere, weil es unter ihren Verehrern Männer gegeben hat und noch giebt, die von der Natur in einem gewiſſen Tone reden, der ihre Religion verdächtig zu machen pflegt, anſtatt daß er vielmehr die Reife ihrer Einſichten verdächtig machen ſollte.

Je roher und eingeſchränkter die Kenntniſſe eines Gelehrten ſind, je mehr pflegt er darauf zu bauen, je übereilter iſt er in ſeinen Folgerungen, je ſchiefer und langſamer ſchreitet er in ſeiner Wiſ-

senschaft fort, je unbiegsamer bleibt er bey seinen Begriffen, je zuversichtlicher ist sein Ton, und je gröſſer sein Stolz. Kein Wunder also, daß mancher junger Mann, der etwa ein paar flüchtige Collegien über die Naturlehre gehört hat und von den bewundernswürdigen Gesetzen und Kräften der Natur zu schwatzen anfängt, nicht mehr mit sichtbarer Unterwerfung seiner Vernunft von Glaubensgeheimnissen redet, und daß er den lieben Gott und die gütige Natur ein wenig mit einander vermengt. Kein Wunder, daß er nach und nach wieder zu seinen vorigen Begriffen von der Religion zurückkehrt, so wie seine Jahre, und mit den Jahren seine Einsichten und Erfahrung zunehmen, so wie sich ihm der Gott, der sich in seinem Worte geoffenbaret hat, auch in der näher erkannten Natur und in der Haushaltung des Lebens, in Leid und Wonne mehr und mehr offenbaret.

Zu denen, die sich die Gesetze und Kräfte der Natur bekannt machen wollen, kann man eben das sagen, was Pope den angehenden Dichtern zuruft:

A little learning is a dang'rous thing;
Drink deep, or taste not the Pierian spring.
There shallow draughts intoxicate the brain,
But drinking largely sobers us again.

Der gute Alphonsus der Zehente von Kastilien, den man den Weisen genannt hat, muß gewiß nicht

stark

stark in der Naturwissenschaft gewesen seyn, wenn es wahr ist, daß er die Eitelkeit gehabt hat zu sagen, hätte ihn der Schöpfer zu Rathe gezogen, so sollte die Welt in vielen Stücken besser geworden seyn, als sie ist.

Der wahre Naturkündiger denkt ganz anders. Jede Kette von Wirkungen und Ursachen führt ihn zu einem weisen und gütigen Wesen, zu einem Gotte und Vater. Er sieht den Schöpfer in dem majestätischen Donnerwetter: er sieht ihn in dem erquickenden Frühlingsregen. Allenthalben sieht er mit Brokes, den

Cirkel, den kein Mensch mit Worten,
Und kein Geist mit Denken mißt,
Dessen Mittel aller Orten,
Dessen Umkreis nirgends ist.

Dieselbige unaussprechliche Größe, dieselbige unerforschliche Weisheit, dieselbige unbegränzte Güte sieht er in der Morgensonne und in jedem Hälmchen, das sie bestrahlt. Er mag schauen, wohin er will; er mag forschen, so tief er will; so stößt er auf Dinge, die sein Verstand mit Hülfe aller Kenntnisse nicht ergründen und nicht fassen kann; auf Geheimnisse, wo seine Vernunft niederfallen und anbeten muß. Es geht seiner Forschkraft wie Priors Salomon von der seinigen sagt:

And while she does her upward flight sustain,
Touching each link of the continu'd chain,
At length she is oblig'd and forc'd to see
A first, a source, a life, a Deity,
What has for ever been and must for ever be.

Und dann frägt er auch:

This great existence thus by reason found,
Blest by all pow'r, with all perfection crown'd,
How can we bind or limit his decree
By what our ear has heard or eye may see?

Aber von allen denen, die sich um die Kenntniß der Natur bemühen, hat doch keiner mehrere und herrlichere Gelegenheiten, die anbetungswürdigen Eigenschaften Gottes zu spüren und sich von der Wahrheit und den gesegneten Wirkungen seines Wortes zu überzeugen, als der Arzt. Je genauer er die sogenannte kleine Welt, den Menschen untersucht; je mehr ihm die Ausübung seines Berufs die Verhängnisse, die innern Seiten, die Herzfalten der Sterblichen zeigt, je mehr er in ihre geheime Geschichte hinein blicken darf, je häufigere und rührendere Beweise von der Allmacht, Weisheit, Gerechtigkeit und Güte des Schöpfers und von der Vortrefflichkeit der geoffenbarten Religion sieht und fühlt er.

Er sieht in dem menschlichen Körper ein Gebäude, das sowohl in allen einzelnen Theilen, als in seinem Ganzen alle nachäffende Kunst beschämt:

ein

ein Wunder, wogegen alles, was Menschensinn erdacht und Menschenhand gemacht hat, jedes Kunstwerk, worauf ganze Völker stolz sind, ein armseliger Tand ist.

Er sieht daß, so zu sagen, jeder Stein und jeder Splitter in diesem unvergleichlichen Gebäude mit etwas, das keine sterbliche Hand geben, kein menschlicher Verstand recht begreiffen kann, mit Leben begabt ist; daß Kräfte darin liegen, die nur von oben herab kommen können, Kräfte zu wachsen und zuzunehmen; Kräfte, Gefahren auszuweichen oder zu widerstehen; Kräfte, einen erlittenen Schaden zu ersetzen u. s. w.

Er sieht, daß dieser bewundernswürdige Pallast von einem Wesen bewohnt wird, dessen Schönheit, Vermögen und Wirksamkeit so öfters einen göttlichen Ursprung an den Tag legt, und die heilige Kette, wodurch die Geschöpfe mit dem Schöpfer verbunden werden, blicken lässet.

Er sieht — „Ja," höre ich rufen, „der Arzt sieht auch, was die philosophischen Naturforscher gesehen haben: einen allmächtigen, weisen, gütigen Gott, Schöpfer und Erhalter aller Dinge; einen Vater der Natur; einen vollkommenen Meister, der eine unnachahmliche Uhr gemacht hat, die Jahrtausende von selbst geht. Er sieht auch, wie schön, wie erhaben, wie heilig die Natur ist, wie ähnlich sie sich bleibt, wie unwandelbar

bar ihre Gesetze sind, wie richtig sie gehet, wie unerschöpflich sie in ihren Kräften, wie einfach in ihren Mitteln, wie herrlich in ihren Werken, wie verständlich in ihrer Stimme ist, wie sicher sie uns zu der wahren Vollkommenheit leitet."

Ach nein! Alles das sieht der Arzt nicht so ganz so; er sieht nur gar zu oft Dinge, die wider diese schönen Sätze streiten. Ich will diesmal nur einige kleine Einwendungen wider diese Vergötterung der guten Mutter Natur hersetzen, die dem Arzte von dem, was er in seiner Praxis beobachtet, an die Hand gegeben werden.

Schön, bezaubernd schön zeigt sich die Natur in dem wohlgebauten Körper und in der unschuldigen Seele eines gesunden Kindes, und in beyder harmonischen Entwickelung. Aber wenn eben das reizende, das herrliche Kind von den grausamen und abscheulichen Blattern überfallen wird; wenn sie das kleine Engelantlitz zum scheuslichen Cyclopengesicht ausdehnen; wenn sie Rosen und Lilien, Grazien und Liebesgötter unter schwarzen Schorfen, und funkelnde Augen unter dicken Polstern vergraben; wenn die melodische Stimme itzt röchelt, und der balsamische Athem itzt ein unausstehlicher, giftschwangerer Hauch ist; ist auch noch denn die Natur so schön? Sieht man auch noch da die hohe, die heilige Natur, die allgütige Mutter, die auf die möglichste Vollkommenheit

und

und Glückseligkeit der Geschöpfe in ihren Gesetzen, Kräften und Wirkungen abzweckt.

Ist das die schöne, die hohe, die heilige, die wohlthätige, die alles umfassende Natur, die den Erdboden mit Seuchen erfüllt, die ganze Länder verheert, die das Ufer des Tagus erschüttert und den Vesuvius ein verzehrendes Feuer speyen läßt; die den Lenzen an Entzündungskrankheiten fruchtbar macht, und dem Herbste die Ruhr zur Gefährtin giebt?

Ist das auch die schöne, die liebenswürdige Natur, die den Alpenbewohnern den niedlichen Adams-Apfel am Halse, und den Afrikanern den allerliebsten Wurm zwischen Haut und Fleisch schenkt?

Ist das auch die weise und gütige, die allesbeglückende Natur, die den Aussatz, den Weichselzopf, die Venusseuche, die Kribelkrankheit, die Radesuche, und so manche andere Plagen unter dem menschlichen Geschlechte verbreitet hat?

„Das alles" rufen die Verehrer der hohen göttlichen Natur „das alles dient zur Erhaltung und zum Wohl des Ganzen: das alles gehört zur Harmonie der Natur. Einzelner Menschen, ja einzelner Völker Leiden und Zerstörung kömmt dem Universum zu Gute."

Man frage aber nun den Unglückseligen, der in den Blattern oder auf eine andere zur Harmonie der Natur gehörige Art seine Gestalt, sein Gesicht, seine Gesundheit verlohren hat, den Elenden, den ein Beinfraß, ein Winddorn verzehrt, den ein Krebs sich selbst zum Gräuel macht; den, sage ich, frage man, ob er nicht fühle wie beruhigend der philosophische Trost sey, daß sein Verlust, sein Jammer andern zu großem Nutzen gereiche, daß individuelles Unglück auf das Wohl des Ganzen abzwecke, daß es die schöne, die weise, die liebenswürdige, die gütige, die alles umfassende, die hohe und erhabene, die heilige Natur sey, die zum Behuf ihrer Harmonie ihn siech, blind, gebrechlich und bis zur Verzweiflung elend mache.

Man sehe, ob der Blinde darin eine Entschädigung für den Verlust seines Gesichts finde, daß Andere sich an der Schönheit der Natur weiden.

Man versuche einmal, dem Jüngling, den eine Schwindsucht in dem blühendsten Alter, in den frohesten Aussichten in das Leben, wegzuraffen droht, den trostlosen Grundsatz zu fruchtbringender Ueberzeugung einleuchtend zu machen, daß ein Mensch mit derselben Bonne Grace, womit Leute, die zu leben wissen, von dem Spieltische aufstehen, wo sie ohne Hofnung von Revanche ihr Geld verlohren haben, alles was ihm lieb und werth ist, verlassen und in eine ungewisse Ewigkeit übergehen müsse.

Nein,

Nein, vergebens predigt man diesem Leidenden und Fürchtenden die Harmonie der Natur, und wie schön es wäre, seine Gesundheit, seine Sinne, sein Leben zum Wohl des Ganzen aufzuopfern. Soll ihn etwas erleichtern, aufrichten, trösten, härten; so muß es die Religion seyn.

Von der wahren Beruhigung, die diese verschaft, ist der Arzt täglich ein Zeuge.

Die lebhafte Vorstellung, die innige zuversichtliche Ueberzeugung, daß der Allmächtige und Allgütige nicht nur das Ganze, sondern auch jedes Sterblichen Schicksal regiert; daß nichts in diesem Leben geschehen, kein Böses uns wiederfahren, kein Haar von unserm Haupte fallen könne, ohne den Willen unsers himmlischen Vaters; daß er die Tage des Leibeignen, so wie des Monarchen, des Weltenbeherschers, in seiner Hand gezeichnet hat; daß sein Rathschluß unerforschlich, und seine Führung wunderbar ist; daß er denjenigen züchtigt den er lieb hat; daß dieser Zeit Leiden nicht werth sind der Herrlichkeit, die dort soll offenbaret werden; daß der unschuldige Erlöser noch vielmehr gelitten, u. s. w. — Diese Ueberzeugung giebt Muth, wo die bloße Natur das Aergste droht; giebt Gelassenheit und Geduld in den langwierigsten Leiden; giebt die heiterste Gemüthsruhe in dem grausamsten Schmerz.

Wie tief wird man nicht gerührt, wenn man hört, wie der gläubige Sterbende selbst die betrübten Freunde tröstet, wie er noch bey fast leb-

losem kaltem Körper, mit erstarrender Zunge zu Gott betet?

Durch Mark und Bein dringt der Anblick einer solchen Scene. Alles um den Kranken zerfließt in Wehmuth und Mitleiden; nur er ist ruhig, standhaft und heiter. Seinem Auge entwischt keine Thräne. Hofnung, die lebendige selige Hofnung des Christen, beflügelt seine zum Scheiden fertige Seele. Noch in dem letzten Todeskampfe, röchelnd und keichend noch, erhebt er sich zu dem Allerhöchsten und befiehlt seinen Geist in die Hände seines Erlösers.

Das muß nun bey manchem sogenannten Philosophen eine Exaltation der Einbildungskraft heissen. Gar Vieles wäre wider diese Erklärung einzuwenden; das will ich aber Andern überlassen und nur eine Frage thun:

Warum erhebt den sterbenden Philosophen nicht auch seine Einbildungskraft, oder er sie? Warum sieht der Arzt den selbstgemachten Weisen auf dem Todtbette, bey der Hinfart in die Ewigkeit, so selten in der Ruhe, der Heiterkeit, der Freudigkeit, womit er den Christen sterben sieht?

Ich habe mehr als einen Starken Geist in diesen kritischen Umständen gesehen. Keiner starb mit Gelassenheit, mit der zuversichtlichen Hofnung, worin der Christ, der noch seine Sinne hat, zu

ent-

entschlafen pflegt. Der blosse Philosoph ist gemeiniglich in sichtbarer Unruhe: mit aller seiner Weisheit kann er den Kampf nicht bergen, der in seiner Brust vorgeht: seine Seele ist in der schreckensvollesten Bewegung, und, um Paul Gerhards Worte zu brauchen,

Sucht hie und da und findet nichts,
Will sehn, und mangelt doch des Lichts,
Will aus der Angst sich winden,
Und kann den Weg nicht finden.

Was die unwissenden Philosophenaffen anbelangt, die aus demselben Grunde, warum sie nicht mehr runde Schuhschnallen tragen, die Religion verachten; so können alle praktische Aerzte bezeugen, daß diese Kopien von Kopien die feigesten Memmen sind, wenn es das Leben gilt, wie sie denn auch in der geringsten Gefahr sich nicht zu helfen wissen, und in dem mindsten Leiden die Geduld verlieren.

Man sieht auch öfters, daß diese Schönwetterhelden zum Kreuz kriechen, wenn das Ding Ernst wird. Sie sehen dann die Sachen mit andern Augen an, als sie vorher bey Wein und Mädchen thaten. Die Unruhe und die Angst, die mit einer gefährlichen Krankheit verknüpft sind, reissen ihnen den Schleyer von den Augen. Wenn man alsdann nur die Gelegenheit nutzt; den, der in ihrer Brust redet, unterstützt; ihr elendes phi-

losophisches Spinnenwebe zerreißt; in ihrer verdunkelten Seele wieder das Licht des Glaubens anzündet und den letzten Funken Hofnung aufbläßt; so bequemen sie sich gerne dazu, Grundsätze, die sie mehr mit dem Munde bekannt, als mit dem Herzen angenommen haben, fahren zu lassen und zu bereuen.

Das weiß auch die Zunft der Glaubensspötter recht gut. Darum lassen sie einen sterbenden Amtsbruder selten allein, sondern ziehen ordentlich auf die Wache bey ihm, um ihn im Unglauben bis ans Ende zu bewahren. Der arme Kandidat des Todes seufzt und lechzt in seinem Herzen nach Trost und Beruhigung; seine ganze Seele fühlt das Leere, das Kalte, das Falsche, das Täuschende der Modephilosophie; aber sein Mund darf es nicht merken lassen. Man würde ihn lächerlich machen. Und schrecklich ist ihm der Gedanke an den Tag des Gerichts; aber tausendmal schrecklicher ist der Vorwurf einer Schwäche des Geistes.

So ist es dem rechten Hauptmann der Deisten, Voltairen selbst ergangen Da seine Freunde bey ihm eine Neigung zur Wiederaussöhnung mit der christlichen Kirche bemerkten, zogen sie einen Cordon um ihn: und von eben denselben Personen, die er zum Unglauben hatte verführen helfen, ward er selbst nun gezwungen, im Unglauben zu sterben. Eine merkwürdige Begebenheit, die man wohl noch

nicht

nicht einmal unter diesem Gesichtspunkt betrachtet hat.

Von solchen theils tröstlichen, theils kläglichen Scenen ist der praktische Arzt ein Zeuge: solche Früchte des Glaubens und des Unglaubens hat er vor Augen. Und doch hat man die Aerzte vorzüglich des Naturalismus beschuldigen können!

O du, der du mit deinen giftigen Schriften die Welt in diesem Vorurtheile bestärkt hast, grausamer de la Mettrie, wie schrecklich war dafür dein Ende. Der Bauch war dein Abgott. Um schwelgen zu können, schriebst du dein abscheuliches Buch l'homme machine *). Dein Bauch ward auch dein Mörder. Mit eben derselben frechen Verblendung, womit du der ewigen Wahrheit spottetest, verwarfst du auch die rechten Hülfsmittel **). In der Blüte deiner Jahre, unter den schrecklichsten Schmerzen, gelangtest du an den Rand des Grabes, sahst zu spät, daß dein Klügeln dich ums Leben brachte, und gingst mit dieser marternden Vorstellung, ohne den Trost der Religion, der du geschmäht hattest, ohne die selige Hofnung, die du dir wegraisonnirt hattest, in die Ewigkeit.

*) Ich weiß dies von einem verehrungswürdigen Manne, der zu gleicher Zeit in Leiden studirte, und den starken Geist recht gut kannte.

**) Man sehe Ellers Obs. de cogn. & cur. morb. p. 251.

Dieses klägliche Ende, diese Zuckungen, diese Leichengestalt bey lebendem Körper, dieser kalte klebende Schweiß, dieser ganze schreckliche Anblick des Todes, bringen mich wieder zu meiner Absicht zurück; ich frage nemlich, ob auch in diesem letzten Auftritte des Lebens, in den Leiden, die vorher gehen, und in den Scheusalen, der Verwesung, der Fäule, die darauf folgen, die schöne, die hohe, die liebenswürdige Natur zu spüren sey. Schön und liebenswürdig mag sie seyn im Hayn und auf der Wiese, in dem Rieseln des Bachs und in dem Spielen des Westenwindes, in dem Gesange der Nachtigall, und in den unschuldigen ersten Trieben des Mannthiers; aber ist sie das auch in der Krankenstube, in dem Tollhause, in dem Pestspital?

Und doch ist es die gepriesene Natur, die auch diese gräßliche, die Menschheit recht zerknirschende Scenen bewirkt. Dieselbige schöne liebenswürdige Natur, die bey dem Schnäbeln der Turteltauben präsidirt, spielt auch in der geheimen Geschichte eines Schindangers die Hauptrolle. Dieselbige wohlthätige Natur, die der Quelle die erquickende Kraft verleiht, giebt dem tollen Hunde Willen und Vermögen, seine Wuth, seine Quaal Menschen und Thieren mitzutheilen. Dieselbige erhabene Natur, die dem Sterblichen die sanftesten und edelsten Triebe einflössen soll, führt ihn zuweilen in die Arme eines von Seuche triefenden Nickels. Sie mag

den

dem Schäfer holde Glut, dem Dichter sanftes Feuer geben; aber dem Nickel giebt sie auch die triefenden Schwären.

Aber sobald die Rede von solchen abscheulichen Dingen ist, so hört man kein Wort mehr von der schönen, der liebenswürdigen, der hohen, der heiligen Natur: so läßt es, als wenn diese gar keinen Theil daran hätte. Die Verehrer der Natur machen es mit ihr, wie die neuen Glaubens-Verbesserer mit der Bibel: sie nehmen nur das, sie predigen nur von dem, was in ihren Kram dient. Wenn ein junger Mensch sich bey schwüler Sommerhitze im schattenreichen Walde strecket, so ruft er: „O wie schön ists im Arme der Natur zu ruhen!“ Aber wenn er sieht, wie die Sau mit grossem Behagen sich im Kothe wälzt, so liegt sie nicht im Arme der Natur; so hat die liebreiche Mutter mit dem garstigen Vieh nichts zu thun. Wenn der Hund Beweise seiner Treue giebt, so hat die Natur diesen edlen Trieb in ihn gelegt. Wenn er aber den edlen Trieb ein wenig übertreibt, die vorbeyreisenden anschnarcht, und geifernd ins Wagenrad beißt, so hat er das nicht von der Natur; das hat er von den bösen Menschen, den Christen, den Pfaffen, den Recensenten gelernt. Es ist Intoleranz, Mönchsgroll, Kritteley.

Kurz, nur das, was schön und gut und edel und groß ist, muß von der Natur herkommen; alles Schlechte, alles Böse, alles Schädliche kömmt von Vorurtheilen her.

Ueber Empfindeley.

Un ridicule reste, & c'est ce qu'il leur faut.

PIRON.

Die jetzt so beschriene Empfindsamkeit ist eine Art von Volkskrankheit, von böser Seuche, von Pest; eine von den verderblichsten Landplagen, da sie zu gleicher Zeit moralisch und physisch unersetzlichen Schaden thut, schleichend und doch schnell sich ausbreitet, ganze Völkerschaften ansteckt, ihren Karakter verstellt, ihre Kräfte entnervt, und ihre Thätigkeit erstickt.

Wie bald hat dies Uebel sich nicht aus der Mitte Deutschlands gegen Norden verbreitet? Nicht nur die Söhne jener tapfern Cherusker, die Herzog Hermanns Fahne folgten; die Brüder jener Löwen, die Gibraltar schützten; sondern auch die Abkömmlinge jener Gothen und Cimbern, deren Muth sie bis ans Morgenland und in das heisse Afrika führte, sind von diesem Gifte schon angesteckt worden, fangen schon an mit dem Monde zu liebäugeln und von Gefühlen zu schmelzen. Schon haben wir empfindsame Schauspiel-

chen

chen auf der Bühne, und weggewerthete Narren auf der Baare gesehen; schon kaufen edle Müßiggänger gefangene Schmetterlinge los, als die Väter Trinitarier Sklaven; schon regt und bewegt es sich bey den großen Jungen und Dirnen von Siegwartsdrang und Lottenbang; schon schmatzt es im Gottes Mondschein von heiligen Küssen — Cetera quis nescit?

Jeder Schriftsteller, der einige Hofnung hat gelesen zu werden, ist verpflichtet, zur Tilgung dieser Pest das Seinige beyzutragen. Alle seine Kräfte muß er wider dies Ungeheuer aufbieten: er muß nicht müde werden es zu verfolgen, bis daß keine Spur mehr davon zu sehen ist.

Auch ich will alle Pfeile aus dem Köcher meiner Satyre an dieser Syrene verschießen. Mein Sir Arthur *) hat hier im Lande einige Wirkung gethan, meine Gesundheitszeitung noch mehr; der unterhaltende Arzt soll den Angriff erneuern. Und gelingt es mir, der Bestie einen recht gefährlichen Hieb beyzubringen, wenigstens die Wunden, die ein Campe u. a. m schon geschlagen haben, wiederaufzureissen; so werde ich stolzer seyn, als wenn ich ein neues zuverläßiges Mittel wider die Viehseuche erfunden hätte. Denn was ist die Viehseuche gegen Empfindeley?

*) In dem Schauspiele die Seeofficiere.

Sollte noch ein Leser fragen: „Was ist Empfindeley?“ so wünsche ich ihm Glück zu dieser seligen Unwissenheit, zu diesem Zeichen einer unverderbten Seele. Und zu seiner Belehrung sage ich ihm, daß die Empfindsamkeit, die izt wie eine Seuche im Schwange geht, und die man, um sie von gesunden Gefühlen und von der edeln, ächten Zärtlichkeit, die eine Tugend, eine Gabe Gottes ist, zu unterscheiden, Empfindeley nennt; daß die, sage ich, eine Art von wissentlichem und gefliessentlichem Wahnwitz ist, in welchen man sich hineinstudirt, dem man sich ganz überläßt, worin man mit offnen Augen träumt, und sich an Seele und Gemüth kastrirt, so daß man zuletzt in dem Zustande bleiben muß, und zu nichts anders auf dieser Welt mehr taugt; welcher Wahnwitz sich von seinen Geschwistern, Kraftmannschaft, Geniemannschaft, Goldmacherey und Pietisterey, dadurch unterscheidet, daß er mit eitel Gefühlen, und Empfindungen zu thun hat.

Dies ist die rechte wahre Empfindeley, worin der Kranke wirklich nicht recht bey Sinnen ist. Von einer vorgeblichen, die man als eine Schauspielrolle auf der Bühne des Lebens spielt, werde ich nachher reden.

Und was für Gefühle hat denn der Empfindler? Fühlt er den Trieb und die Kraft der Ehre und Tugend, mehr als Natur und Vernunft gut heissen? Kann er, als ein Don Quixote, das

mora-

moralische Arge, worin die Welt liegt, das Unrecht, die Verfolgung, die List und den Trug, dem das Menschengeschlecht unterworfen ist, nicht sehen und hören, ohne für den Leidenden zu fühlen, ohne von dem innigsten Mitleiden gerührt und von dem feurigen Wunsch, so vielen Uebeln zu wehren, belebt zu werden?

O nein! Tugend und Ehre, Religion und Rechtschaffenheit bewegen den Empfindler nicht so viel zum Jammern, als elende Kleinigkeiten. Die Barmherzigkeit eines alten Weibes, die Liebe eines verzogenen Kindes, die Fratzen eines Müssiggängers, die Gesichter eines Träumers, die Ideen eines Blödsinnigen sind es vorzüglich, die seine Seele beschäftigen und seine Gefühle spannen.

Ein mitleidiges, zärtliches, wohlwollendes Gemüth ist unleugbar das edelste in der Natur. Theilnehmung an dem Leiden eines Nebengeschöpfes, ist das was den Menschen adelt, was ihn am meisten über die Thiere erhebt. Barmherzigkeit stammt vom Himmel, von dem ewigen Vater und Erbarmer. Der Schöpfer ist barmherzig, gnädig, gütig und von großer Gnade und Treue. Der Gott Israels gelobt seinem Volke noch mehr Liebe, als eine Mutter zu der Frucht ihres Leibes trägt. Auch die Heiden haben diese liebenswürdigste Eigenschaft des göttlichen Wesens gekannt, gefühlt und

ge-

gepriesen. Der Elende, sagt Homerus, ist den Göttern heilig.

Es müßte also eine harte, fühllose oder wilde Seele seyn, die nicht gestehn wollte, daß das Mitleiden dem Menschen eine heilige Pflicht ist; daß es eine von seinen schönsten Tugenden ist; daß es ihn veredelt und erhöht; daß es ihm die reinste, seligste Lust gewährt; daß es ihn zu seinem Schöpfer erhebt, und seinem Gotte und Vater Wohlgefallen erwecken muß.

Aber soll das Mitleiden und Erbarmen eine Tugend, ein Schmuck, eine Quelle unschuldiger Lust, und Gott gefällig seyn; so muß die Vernunft es leiten, und Nutzen muß daraus erwachsen. Man muß es nicht entheiligen, indem man es unwürdigen Gegenständen schenkt. Es muß uns nicht Mannes Muth und Mannes Kraft rauben, muß uns nicht zu Weibern, nicht zu moralischen Kastraten machen. Es muß sich nicht in einem Strom von Klagen, in unsinnigen Reimen, in hysterischem Zittern und Beben, in kindischem Wimmern, sondern in männlicher Anstrengung aller Kräfte zum Nutzen des Leidenden offenbaren.

Das sehen wir aber nicht bey den Empfindlern unserer Zeit. Bey ihnen bringt Mitleiden und Erbarmen keine andern Früchte, als müßiges Stöhnen, Wehklagen, Winseln, und Heulen.

Wenn

Wenn ein solcher Mondling sich müde gestöhnt und heiser gejammert hat; so glaubt er alles gethan zu haben, was er seinem leidenden Nebenmenschen schuldig war. Er vergißt, versäumt, ja verachtet zu handeln; denn er hat ja gefühlt, er ist ja in Wehmuth zerschmolzen, in Ohnmacht zerflossen in Thränen zerronnen, in Seufzern und Klagen verflogen!

Die arme Seele ist immer in Bewegung. Bald wird sie gespannt wie Tuch im Rahmen. Bald dreht sie sich hin und her als ein Wetterhahn. Bald wird sie von Schmerzen durchstochen, als ein Blumenmuster. Bald zerschmilzt sie als Butter in warmen Semmeln. Bald zirpt sie als ein Heimchen hinter einem Backofen.

Und für wen leidet sie? Für die verlassene Wittwe, den hülflosen Waisen, den Bedrängten und Bedrückten, den elenden Kranken? — Freilich auch wohl für die; doch, wie ich schon einmal gesagt habe, am meisten und am liebsten für ein Paar Liebende, für Käfer und Fliegen, für Marienblümchen und Vergißmeinnicht.

Von tausend lächerlichen Beyspielen will ich auch nur das anführen, das der berühmte Zimmermann im Hannöverschen Magazin erzählt, und das ihm schon mehrere Empfindeleystürmer nacherzählt haben. Eine große Pferdefliege war in einen Saal gekommen, wo eine empfindsame

Ge-

Gesellschaft versammelt war. Die empfindsame Frau vom Hause befahl einem Bedienten, das arme unschuldige Geschöpf Gottes wieder in Gottes freye Luft zu schaffen. Der Bediente öfnete ein Fenster, wandte sich aber um und sagte: es wäre Sünde, das arme Geschöpf hinaus zu thun, denn es regnete so stark.

Nichts ist verabscheuungswürdiger, als Grausamkeit gegen Thiere. Ja wer ein lebloses Geschöpf worin der Schöpfer seine Allmacht, Weisheit und Güte offenbart hat, geringschätzen und verwerfen kann, zeigt daß er selbst eine verächtliche Kreatur ist. Aber Thieren und Blumen mehr Aufmerksamkeit schenken, mehr Wesen aus ihnen machen, als sie werth sind; über die Beschauung und Pflege derselben die wesentlicheren Pflichten hintansetzen: das Mitleiden, die Zuneigung, wozu der Schöpfer den Keim zu einer weit edlern Anwendung ins Herz gelegt hat, an ihnen verschwenden; den Verlust unvernünftiger Geschöpfe beklagen und bejammern, als wenn man die liebsten Freunde, die hochachtungswürdigsten Mitbürger verloren hätte; die Thiere, die uns oder den bessern Geschöpfen Schaden thun, die uns die Nahrung rauben oder die Gesundheit in Gefahr setzen, schonen oder gar retten, das ist Thorheit.

Das höchste Wesen will nicht, daß wir müßige Beschauer, lobsingende Tagediebe seyn sollen; wir

wir sollen arbeiten, unsern Nebenmenschen nützen, zum Bedürfniß des Staats, zum Wohl des Ganzen das Unsrige beytragen.

Nichts in der Welt kann den Mann, das Frauenzimmer, so sich an den Schönheiten der Natur weidet, die Blümlein auf dem Felde beschauet, und die lieben Vögelein füttert, von nützlicheren Beschäftigungen und wesentlicheren Pflichten freysprechen. Ein Zeitvertreib mag jenes seyn; aber ein Geschäft muß es niemals werden.

Das ist aber der Fall mit vielen Empfindlern beyderley Geschlechts, die gewiß nicht mit Titus klagen werden, daß sie einen Tag verlohren haben, wenn sie nur mit dem Bewußtseyn, im Siegwart oder Carl von Burgheim gelesen, oder Maaßlieben und Vergißmeinnicht gepflückt, oder dem lieben Mond eine Douceur gesagt zu haben, zu Bette gehen können.

So auch mit den Schriftstellern. Wie nützlich, wie schätzbar ist nicht derjenige, der Verstand und Gaben dazu anwendet, Kenntnisse auszubreiten, Wahrheiten zu vertheidigen, die Schönheit der Tugend zu schildern, die Sitten zu bessern und Vorurtheile zu zerstreuen? Aber wie viele von denen, die das könnten, verschleudern izt nicht Zeit und Mühe, mit den nutzlosesten Possen, predigen Minnefratzen, weibische Weichlichkeit, verderb-

derbliche Unthätigkeit, müßige Gefühle, Wertherey und Siegwartheyen!

Haben wir ein zärtliches theilnehmendes Herz; können wir schmecken welche Süßigkeit in Mitleiden und Erbarmen liegt; wollen wir unsere Seele den edelsten Empfindungen überlassen; o! so lasset uns nicht an Blumen und Thieren diese Gefühle verschwenden. Es giebt der würdigeren Gegenstände nur gar zu viel. Wir haben leidende Mitbürger, Wittwen und Waisen, Kranke und Elende, Arme und Dürftige in Menge. Lasset uns Nothleidende und Hülflose aufsuchen, und keine Blümelein und Schmetterlinge. Der Siechе, der Hungrige ist das wahre Vergißmeinnicht für die ächte Empfindsamkeit.

Die Thränen des Mitleidens sind ein gar zu kostbares Geschenk, als daß man sie wegwerfen, daß man sie dem unvernünftigen Vieh weihen sollte. Nur unserm Nebenmenschen gehören sie.

Jedoch ihm gehört noch mehr als Thränen. Wir sind ihm nicht allein ein zärtliches Beklagen schuldig, sondern auch thätigen Beystand. Die Hand oder den Mund müssen wir aufthun; reichlich geben oder freymüthig reden. Wir müssen nicht lediglich an dem Leiden, dem Unrecht des Nächsten theilnehmen; wir müssen uns seiner annehmen.

Das ist nun freilich des Mondlings Sache nicht. Wenn die Rede von Helfen ist; so ist seine Empfindsamkeit stumm oder lahm. Handeln, nutzen, alle Kräfte anstrengen um zu nutzen, zu unterstützen, zu vertheidigen, zu retten ist gänzlich wider die Natur und das Wesen der Empfindeley. Die kann nichts weiter als seufzen, jammern, weinen, winseln, heulen. Sie gleicht der Sackpfeife. Die ist auch in ihrer Herrlichkeit wenn sie voller Wind ist; und Wind von sich geben, tönen, dudeln, ist alles was die Empfindeley kann.

Wenn man den Empfindler über einen Queerstrich in der Liebe eines bethörten jungen Paars wehmüthig seufzen, über den todten Esel in Norick's Reisen zärtlich trauern, über einen zertretenen Schmetterling Thränen vergießen sieht, so sollte man denken, daß der Mann, der so warm für ein Paar Verliebte, für einen Esel, für ein Insekt fühlt, für den Elenden, der Millionen mal mehr Recht an seinem Mitleiden hat bis zur Ohnmacht, zu Zuckungen, zum Sterben leiden wird; daß er sich, wenn er am Leben bleibt, aufraffen und zu seiner Rettung Wunder der Liebe und Barmherzigkeit thun wird.

Das Letztere aber geschicht gewiß nicht. Er kann das nicht, für lauter Mitleiden, Theilnehmung und Erbarmen. Denn indem er seine verächtliche Rolle so oft spielt; indem er sich gewöhnt

bey den elendesten Kleinigkeiten zu fühlen, durch Mark und Bein zu fühlen, wird er zuletzt ein Weib. Ein Säuseln im Busch erregt bey ihm Herzklopfen, ein Schuß, Beben, ein Geschrey Ohnmachten. Er wird bey dem geringsten Vorfalle erschüttert, weiß sich in Verlegenheit nicht zu rathen, verliert in Gefahren alle Gegenwart des Geistes, und im Unglück allen Muth. Er stolpert und stürzt wo er wie ein Thurm stehen, kriecht, wo er wie ein Riese einhertreten, schweigt, wo er wie ein Mann reden, und weint, wo er wie ein Held streiten sollte. Bey allen Gelegenheiten weißt er sich so ganz unmännlich, daß man fast zweifeln mögte, ob seine Kinder die Kraft der Lenden eines solchen Kastraten seyn.

Dies geht ganz natürlich zu. Mannes Muth und Mannes Stärke in Leib und Seele muß durch Uebung erhalten werden; sonst verliert man sie, wie man Musik und Tanz und andere Geschicklichkeiten verlernen kann. Die Seelenkräfte müssen eben sowohl als die Glieder des Leibes abgerichtet und abgehärtet werden. Ein Vater, der seinen Sohn zu einem nützlichen Bürger bilden, und seine künftige Glückseligkeit sichern will, muß ihn bey Zeiten gewöhnen, einen Schmerz zu verbeissen, Beschwerden zu ertragen, Gefahren zu trotzen, mit einem Worte: Fleisch und Blut zu überwinden. Weichlichkeit, weibische Zärtlichkeit muß er ihm verhaßt machen; niedrige Eigenliebe und

Selbste

Selbstfeley muß er ihm ausspredigen, und allenfalls ausprügeln. Denn sonst wird der Knabe der unglücklichste, bedauernswürdigste, und zu gleicher Zeit der verächtlichste Mensch von der Welt, der sich und andern zu nichts nutzt, sondern vielmehr sich und andern zur Last und Plage lebt.

Hätten unsere guten und frommen Väter nicht ihre Söhne zum Fleiß, zur Tugend und Tapferkeit gezogen und gehärtet, so würden wir nicht von so vielen großen Männern lesen.

Aber wie wird izt die hofnungsvolle Jugend erzogen? Man erlaubt ihnen früh schon die Werke der Empfindsamkeitsapostel zu lesen. Da sitzen nun Jünglinge und Mädchen vom Morgen bis in den Abend über dem Werther, dem Siegwart, dem Burgheim, der Stella u. s. w. Da lassen sie Bücher und Nähnadel liegen, um sich ja in der edeln Kunst zu fühlen zu üben. Empfindsamkeit ist ihr Studium, ihre Beschäftigung, ihre Lust, ihr Verdienst, ihr Ruhm.

Die jungen Herren können kein vernünftiges Wort, ja manchmal kaum ihren Namen schreiben, man kann sie zu nichts brauchen; aber sie haben den jungen Werther gelesen; sie können fühlen; sie wissen Lieder an den Mond; sie können von Gefühlen und Menschenliebe schwatzen, und

allenfalls können sie sich todtschießen, wie Lottens Geliebter, womit denn freilich dem Vaterland zuweilen ein wahrer Dienst geschieht.

Die jungen Heldinnen können weder nähen noch stricken, brühen den Hasen und ziehen dem Ferkel das Fell ab; aber sie können ein wenig auf dem Klavier klimpern, und dazu eine Mondlitaney singen, und wissen auf den Fingern wie viel heilige Küsse Siegwart von seiner Mariane in Gottes Mondschein bekam.

Was ist die Folge von diesen Thorheiten? — Verlust der Gesundheit, Untauglichkeit zu Geschäften und Pflichten, lebenslanges Elend.

Wir wollen die giftigste Frucht der Empfindeleylektüre, das moralische Uebel, das aus ihr entspringt, zuerst betrachten.

Wenn eine junge, noch nicht genug gesetzte und erfahrne Person an diese gefährlichen Bücher geräth; so bleibt sie nur gar zu leicht im Netze hangen.

In dem kritischen Alter von vierzehn oder funfzehen Jahren, ist das Herz in beyden Geschlechtern unruhig, geschäftig, will etwas zu thun haben, fühlt ein gewisses Leeres, einen gewissen Trieb, einen Hang, ein Sehnen, man weiß selbst nicht recht wonach. Man befindet sich so wohl,

man

man ist so vergnügt in Gesellschaft mit einer andern jungen Person vom entgegengesetzten Geschlecht. — Doch wer weiß nicht aus eigner Erfahrung, welche Revolutionen in der ganzen Gemüthsverfassung das geheimnißvolle funfzehente Jahr mit sich führt?

Verständige Eltern wissen das, geben in dieser kritischen Periode dem jungen girrenden Täubchen etwas anders zu thun, und tragen Sorge, daß nicht der Täuber es girren höre. Aber alle Vorsicht ist unnütz, wenn Empfindsamkeitsbistörchen dem Bedürfniß fühlenden Mädchen in die Hände fallen. Vierzehen Tage reissen alles nieder, was vierzehen Jahre aufgebauet haben. Vermahnungen und Bitten, Lehren und Exempel versinken in den aufwallenden Gefühlen; und wo die Tugend ihr Paradies hatte, steigt ein heisser unfruchtbarer Fels hervor.

Denn was lernt das liebe Kind aus solchen Romanen? — Daß die Liebe die seligste Freude unter dem Mond, das höchste Gut auf Erden ist; der Zweck auf den unser Daseyn abzielt; die heiligste Pflicht, die wir zu erfüllen haben; ein Gesetz, das alle andere aufhebt; ein Trieb, dem wir uns als einem unwiderstehlichen Verhängnisse überlassen müssen; eine Art Gottesdienst, wodurch wir uns dem höchsten Wesen gefällig machen. Sie lernen daraus, daß der liebe Gott und seine heiligen Engel ihre Freude daran haben,

wenn ein junger Laffe und seine Gans sich im Mondschein lieben; daß sie sich ihrer annehmen, ja sie gar zuletzt, wie ein Paar treue Märtyrer, in den Himmel hinauf holen, wenn sie hier auf Erden nicht haben Hochzeit halten können.

Kann ein unerfahrnes, unausgebildetes Mädchen sich wohl in solche Geschichten vertiefen, ohne daran, als an einem heute mir morgen dir, den lebhaftesten Antheil zu nehmen, und sich ganz in den Roman hineinzuträumen? Muß ihr nicht bey jeder verstohlnen Zusammenkunft, wovon sie liest, das Herz klopfen, bey jedem heiligen Kuß der Mund wässern? Muß sie nicht, wenn sie das Buch hinlegt, sich auch diese süßen Leiden wünschen, und rufen: eine solche Lotte, ein solche Emilie würde ich auch seyn, wenn ich einen Werther, einen Siegwart fünde!

Und dann fehlt nur noch, daß einer von den empfindsamen Papagaien, der von edlen Seelen und Mondschein und Gefühlen u. s. w. plappern kann, dazu kömmt, mit ihr die heilige Sprache der Liebe redet, ihr Stellen aus dem Meßias vorliest, und ihr zuletzt einbildet, er sey der Mann, den der Himmel ihr bestimmt hat; seine Seele sey mit der ihrigen unson; ihre Verbindung sey im Mond beschlossen; die heilige Natur gebiete ihnen, in einander zu schmelzen; mißgünstigen Tyrannen von Eltern oder Vormündern zum Trotz, müssen sie sich lieben, sich heimlich sehen, sich ewige seraphische

Lie-

Liebe zuschwören; sie können den väterlichen Segen, Erbgut und Lebensunterhalt entbehren, wenn sie Gefühle haben; Empfindsamkeit sey der größte Reichthum; der herrliche Anblick von einem Paar küssenden Tauben gewähre ihnen ein Fest u. s. w.

Die einfältige, von Empfindsamkeit berauschte Närrinn glaubt alles dies als Evangelien, wirft sich der heiligen Natur, der heiligen Liebe im heiligen Mondschein in die Arme; achtet nicht mehr der Eltern Warnung und Flehen; hört nicht mehr die Stimme der Vernunft, der Tugend, der Ehre, der Religion; überläßt sich dem Manne ihrer Seele; er raubt heilige Küsse auf ihrem Munde, trinkt Seligkeiten aus ihren Lippen: ihre verkörperten Seelen begegnen sich, schmelzen, ergiessen, zerfliessen in einander und —

Dergestalt kann das schönste, unschuldigste, würdigste Mädchen von der Welt von dem häßlichsten Waldteufel ins Garn gelockt, und um alles was ihr lieb, theuer und heilig war, gebracht werden. Empfindsamkeit ist ärger als berauschende Getränke; der Taumel, den diese erregen, läßt sich ausschlafen; aber die Trunkenheit der Empfindeley hält immer an, nimmt zu, steigt bis zum Wahnwitz. Man unterhält und nährt dies verzehrende Feuer mit Fleiß; man entzieht sich allen Beschäftigungen, die den Rausch zerstreuen könnten; man sucht die Einsamkeit und befiehlt

den Schlaf, um sich der süßen Schwärmerey ganz zu überlassen. Wenn der Verstand dadurch einmal verwirrt, die Einbildungskraft einmal erhitzt ist; so sieht das arme Mädchen Dinge, die kein Sterblicher sehen kann. Sie erblickt einen Seraph in jedem Bavian, jedem Satyr, jedem Rothkopf mit einem Fratzengesicht, der nur wie ein Siegwart schwatzt. Und will sie nicht schmelzen; so nimmt der Verführer ein Pistol und droht zu werthern; das Aeffchen bebt vor dem grausamen Paff, und ergiebt sich auf Gnade und Ungnade.

Manchmal ist zwar kein solcher empfindsamer Jungfernschänder gleich bey der Hand. Zum Glück können diese Geyer nicht jeden Raub wittern. Aber darum ist ein Mädchen nicht gesichert, wenn es sich einmal in den empfindsamen Romanen verstrickt hat.

Die nun einmal angesteckte Seele will und muß die Theorie zur Praxis bringen, das Gelesene nachmachen, das gepriesene Süße selbst schmecken, sollte es auch nur quansweise seyn. Sie sucht sich einen empfindsamen Korrespondenten, schreibt empfindsame Briefe, schmiert empfindsame Verse, und flicht sich einen heiligen Empfindsamkeitsknoten, den sie auflösen will, ehe das Ding zu weit geht.

Aber da hat sie die Rechnung ohne den Wirth gemacht. Was zum Scherze zum Zeitvertreib, zur Probe angefangen worden, wird in ganzem

Ernst

Ernst vollendet. Mit der Liebe ist nicht zu spaſſen. Es ist nichts gefährlicher als den Liebenden spielen zu wollen: man bleibt an der Rolle hangen. Einbildung und Gewohnheit sind zwey groſſe Meister. Sie machen den vorgeblichen Anbeter zum wahren Sklaven seiner selbsgewählten Göttin. Sie geben einer erdichteten Zuneigung Wirklichkeit und Stärke, so daß keine Vernunft, keine Veränderung im Leben, keine Abwesenheit, keine Zeit sie tilgen kann; nur der Beſitz der Geliebten öffnet dem Thoren die Augen.

Tausend junge Leute haben sich in eine solche Liebesintrigue zum Spaß eingelaſſen: sie haben sich amusiren, auch wohl exerciren wollen; sie haben auch geglaubt, den Roman abbrechen zu können, wenn es ihnen beliebte. Aber sie sind das Opfer ihres Vorwitzes geworden: der Roman ist mit ihrer Vernunft, und nicht selten mit ihrer zeitlichen Wohlfahrt davon gelaufen.

Wegen dieser traurigen Folgen der Empfindsamkeitslektüre, sollten die Eltern ein wachsames Auge auf ihre heranwachsenden Kinder haben, ihre Bücher nachsehen, ja zuweilen alle Winkel und Schränke und Betten durchsuchen, ob da vielleicht ein solches giftiges Werklein verborgen läge.

Giftig nenne ich sie ohne Scheu: denn sie thun Schaden, unersetzlichen Schaden; sie richten Unglück an; sie bringen hunderte um Gesundheit,

um zeitliche und ewige Wohlfahrt. In Dännemark ist der junge Werther schon bey mehrern die Aufmunterung zu ehebrecherischer Liebe und überlegtem, dem Buhlen Lottens nachäffendem Selbstmorde gewesen, anderer noch nicht geendigter Trauergeschichten, die dadurch veranlasset worden, zu geschweigen.

Gott verhüte, daß ich einem La Fontaine, einem Grecourt, einem übersetzten Petronius und andern moralischen Mordbrennern dieser Art das Wort reden sollte. Aber ich bin überzeugt, daß sie der Jugend kaum gefährlicher sind, als die Empfindsamkeitsromane. Jene verführen die Sinne, aber nicht das Herz, wenigstens nicht den Verstand. Aller Begierde, die in einem jungen Busen bey solchen Scenen aufsteigt, arbeitet immer ein inneres Gefühl entgegen. Von den Empfindeleyhistörchen aber wird die Seele selbst angesteckt, die Liebe zur wahren thätigen, nutzenden Tugend erstickt, die Denkungsart verderbt; Verstand, Herz und Sinne verschwören sich mit einander, zu lieben und zu fühlen, diesem Lieben und Fühlen alles andere nachzusetzen oder gar aufzuopfern.

Ich komme zu den höchstnachtheiligen Wirkungen, die das Empfindeleywesen auf Gesundheit und Wohlbefinden hat.

Die Unglücklichen, die von dieser Thorheit angesteckt sind, denken und studiren auf lauter Gefühle,

fühle. Sie strengen die Einbildungskraft an, um noch mehr zu empfinden als den Sinnen gegeben ist. Sie üben sich recht, jeden Eindruck zu einem Leiden, jeden Gedanken zu einem Affekt zu erhöhen. Sie erschaffen sich idealische Trübsale, damit es ihnen nie an Stoff zum Fühlen mangle.

Zuletzt geht es dem Körper wie dem vorhin erwähnten Empfindsamkeitsroman. Es wird Ernst aus dem Spiel. Man träumte sich Gefühle; izt hat man sie wachend. Die eingebildeten Leiden erhalten Wirklichkeit, gewinnen Stärke, wachsen mehr, als der Gaucl nun gerne wünschte.

Nun werden die Kräfte geschwächt, die Fasern erschlafft, die Nerven verzärtelt: die ganze natürliche Haushaltung im Körper geräth in Unordnung, Verwirrung, Zerrüttung; die geringsten Eindrücke erregen Schauder, Frösteln, Kälte, fliegende Hitze, Herzklopfen, Angstschweis, Beklemmungen, Ohnmachten, Zittern, Krämpfe, Zückungen, Faseln, und den ganzen Schwarm hysterischer Zufälle. Empfindsamkeit beut der Mutterbeschwerde die Hand, und diese wieder der Nervengicht.

Ja, den raschen Sohn des Harzes, rank und hoch und stark als seine Tannen, macht Empfindeley zu einem Siechling, und den Riesen in der Marsch zum Küchlein. Mit dem Muthe eines

El-

Elliots braucht man nur Empfindsamkeitsapostel predigen zu hören, so wird man bald vor seinem eignen Schatten zittern: und mit den Kräften eines Skanderbegs wird man Herzklopfen und Ohnmachten bekommen, ohne einmal zu wissen wovon.

Und wenn sie das bey Männern thun kann, wie muß es denn nicht unsern Miniaturmännchen gehen, diesen Kerlchen, die einen Körper haben, wie eine Pariser Papierlaterne, und eine Gesichtsfarbe wie eine todte Auster? Wenn diese Knaben sich aus der Mutter Schooß der Empfindeley in die Arme werfen, so müssen sie wohl zu Heimchen werden.

Wenn das Privatleben dieser Heimchen allein in Betrachtung käme, so wäre es freilich einiger Schade für den Staat, daß so viele Nummern von der Volkszahl, von der wirklichen Stärke des Landes abgerechnet werden müssen, und daß er so viele unnütze Bürger füttern muß. Aber das Unglück ist um so viel größer, da das Heimchen doch auch einmal Vater werden und Kinder erziehen soll.

Aus Liebe zum Vaterlande mögte man wünschen, daß ein Empfindler niemals selbst Autor zu den Kindern seiner Frau würde, sondern die Arbeit einem guten, unempfindsamen Kutscher in Kommißion gäbe. Denn so erhielte das Land doch noch gesunde Bürger.

Doch

Doch wenn sie nun auch nicht die Kraft seiner eignen empfindsamen Lenden wären; so soll er ihnen ja doch eine Erziehung geben. Und kann er das? Kann ein Empfindler, ein Geck, ein Heimchen, Kinder so bilden, als sie zum Heil des Vaterlandes gebildet werden sollten?

Nein. Wer ein nützlicher und achtungswürdiger Bürger im Staat werden, und dem Vaterlande Nutzen und Ehre schaffen soll, muß kein Heimchen seyn. Es giebt keinen Stand, kein Amt, worin die Empfindeley nicht dem Publikum zum Schaden gereichte. Alle öffentliche Verrichtungen fordern Vernunft, Ernst, Muth und Stärke: eine jede öffentliche Person muß ein Mann seyn.

Wir wollen einen Arzt zum Beyspiel nehmen. Wenn der nicht zur rechten Zeit hart seyn kann; so wird er viele Kranke verlieren, ja umbringen. Bey allem dem rührenden Elende, das er sieht; bey allem durchdringenden Jammergeschrey das er hört, soll er ein Mann seyn, um als ein Mann handeln zu können. Läßt er sich von Gefühlen hinreissen; so verliert er das kalte Blut, den ruhigen Sinn, die Ueberlegung und die Thätigkeit, die in der Ausübung seines Berufs die Seele ist; wenigstens geht die unwiederbringliche Zeit verloren. Kann der Kranke nicht geheilt, nicht gerettet werden, ohne daß harte Mittel, eine schmerzliche

liche Operation, statt finden; so sieht es betrübt mit ihm aus, wenn er einem Manne in die Hände gefallen ist, der zu viel für ihn fühlt, der nicht ohne Abscheu an die Grausamkeit, Schmerzen zu erregen, denken, nicht ohne Herzklopfen schreyen hören, nicht ohne Ohnmacht Blut sehen kann.

„Das heisse ich Grausamkeit, Unmenschlichkeit predigen!" wird ein Empfindler rufen. „Der Mann muß ein fühlloses Herz, eine unedle Seele haben, der Mitleiden und Erbarmen sogar an Aerzten tadelt."

Daß nur derjenige edle Gefühle, ein mitleidiges Gemüth und Menschenliebe haben könne, der sie mit Seufzen, Stöhnen, Jammern, Weinen und Heulen an den Tag legt, das ist eben so falsch, als daß es keine Armuth giebt, wo nicht gebettelt wird. Der Nothleidende, der am meisten zu unserm Bedauern und Beystand berechtigt ist, pflegt am wenigsten zu klagen: und wer wahres Erbarmen fühlt, pflegt nicht Empfindungen auszukramen, sondern zu schweigen und zu helfen.

Der Bettelbube, der im Hinterhertraben sein Formular mechanisch wegplappert; findet bey vernünftigen Leuten keinen Glauben; und der Empfindler, der unaufhörlich von seinen Gefühlen, von süßen Schmerzen und brechenden Herzen schwatzt, erregt bey verständigen Personen Eckel

oder

oder Verdacht: sie müssen ihn entweder für einen Gecken oder einen Heuchler halten.

Das Mitleiden verträgt, so wie alle andere Tugenden, keinen Selbstruhm, keine Prahlerey. Es ist stumm und thätig, wenn es ächt ist. Die izt rasende Empfindsamkeit ist kein Mitleiden; sie ist die Karrikatur des Mitleidens; sie ist ihm entgegengesetzt. Das wahre Erbarmen bewegt zum Helfen; die Empfindsamkeit macht schwatzen.

Ja, Geschwätze, Marktschreyerey, anders nichts, ist die Empfindsamkeit, die izt gepredigt wird.

Gesetzt, daß dies Fühlen eine Tugend wäre, daß stilles, thätiges Mitleiden, und lautes, fruchtloses Empfinden einerley wäre, brauchte es denn erst eines Sterne, um uns zu lehren, daß es schön, edel, süß, gottgefällig ist, für seinen Nächsten zu empfinden? Darf man uns die Söhne des achtzehenten Jahrhunderts, noch mit jenen alten Teutonen, die eben so grausam als unaufgeklärt waren, in gleichen Rang setzen? Was haben wir gesündiget, daß Empfindsamkeitsaposteln kommen mußten, uns Menschenliebe zu predigen? Sind wir denn keine Christen, und gebeut uns nicht der Gott, den wir anbeten, daß wir unsern Nächsten lieben, daß wir der stummen Kreatur schonen sollen? Lehrt uns die Religion nicht auch,

die

die Weisheit, Allmacht und Güte des Schöpfers in jeder Kreatur zu verehren?

Für unsern leidenden Nächsten zu fühlen, von seinem Elende gerührt zu werden, seine Last zu erleichtern, seinen Schmerz zu lindern, das haben wir nicht nöthig, aus Romanen zu lernen. Das liegt schon im Herzen, und diesen Keim haben unsere Eltern schon entwickelt, haben uns zu dem Zweck Lehre und Beyspiel genug gegeben.

Unsere Väter sind auch warme, wohlthätige Menschenfreunde gewesen, ohne viel Rühmens und Aufhebens davon zu machen. Aber sie haben geglaubt, daß man nicht bey dem Gefühl müßte stehen bleiben, sondern handeln, helfen, wohlthun. Das zeigen ihre vielen herrlichen Stiftungen. Ihr Mitleiden erstreckte sich auf die unvernünftigen Geschöpfe; doch nicht auf Käfer und Raupen. Ihre Menschenliebe fing bey Menschen an, nicht bey Butterfliegen. Bey allen ihren Empfindungen und den daraus fliessenden Wirkungen, blieben sie Männer. Das haben die Feinde des Vaterlandes empfunden.

Zu bewundern ist es, daß das Abgeschmackte und Ungereimte, das Lächerliche und Alberne, in dem Empfindsamkeitssystem nicht jedem Menschen, der noch seine fünf Sinnen gehabt, wider Ansteckung bewahrt hat. Kann man sich etwas unsinni-

sinnigeres denken, als die Gefühle, die der Mond den Empfindlern einflößt?

Dieser gute alte Planet ist ihr Vertrauter und Kuppler. Dem klagen sie ihr Leiden, dem geben sie ihre Seufzer zu bestellen; in dem halten ihre Seelen ein Rendezvous. Für alle diese Dienste, die er ihnen thut, überhäufen sie ihn auch mit Komplimenten und Karessen, und begegnen ihm so freundlich, als der Adliche dem Bürgerlichen, wenn er ihn nöthig hat. Ja sie treiben die Liebkosungen bisweilen bis zur Abgötterey.

Wenn ein Miller seinen Siegwart in ganzem Ernst singen läßt:

„Heiliger, keuscher Mond,
Sieh herab auf meine Leiden,
Habe Mitleiden und erbarme dich meiner!“

so muß man erstaunen. Wenn das auch nur Minnefratzen eines Jünglings vorstellen soll; so ist es doch nicht zu entschuldigen. Denn auch der Wahnwitz, den man seinen Romanhelden in den Mund legt, muß kein Aergerniß geben. Es steht ja bey dem Verfasser, den Rasenden sagen zu lassen was er will. Aber das Allererstaunlichste ist, daß diese Litaney in ganzem Ernst ist ausgeheckt, in ganzem Ernst in die Musik gesetzt, und von Hunderten in ganzem Ernst auswendig gelernt worden; daß man sie in ganzem Ernst, mit Rührung und Andacht, als wenn es ein Kirchengesang wäre, ab-

singt, und daß das Imitatorum pecus seitdem Deutschland mit Mondchoralen überschwemmt hat.

Dahin gehört ein wahres lyrisches Ungeheuer, das im Nürnbergischen Musenalmanach für 1782 zu sehen ist. Ein Quidam, (den Namen habe ich Gott Lob vergessen,) spricht zum Monde:

„Wärst du unsterblich auch wie ich,
Dereinst im Himmel würd' ich dich
Mit Mensch- und Engelseelen
Zu meinem Freunde wählen."

Lächerlich ist es, sich eine Seele des Mondes zu denken, und zwar eine Seele des Mondes, die sich im Himmel ganz bescheiden zurückhält, bis daß die Seele eines oberdeutschen Dichters sie aufsucht, seinen Freunden vorstellt und Brüderschaft mit ihr macht.

Bisher habe ich von der wahren Empfindeley geredet, die bey dem Patienten nur gar zu wirklich ist, und worinn seine Gefühle in der That zu weit gehen. Jetzt komme ich zu der vorgeblichen Empfindsamkeit, die von vielen aus Eitelkeit oder Absichten angenommen wird.

Man erkennt sie leicht. Der falsche Empfindler kopiirt den wahren, übertreibt aber den Karakter, ist weit mehr geschwätzig, hat mehr Egoismus, und verräth, wenn es zur Probe kömmt, wirkliche Fühllosigkeit.

Der wahre Empfindsame ist immer als ein Kranker, als ein Wahnwitziger anzusehen. Als ein Patient verdient er Mitleiden; um ihn aber zu recht zu bringen, muß man ihn nicht schonen: die Geissel der Satyre muß er fühlen; es gereicht ihm zum Heil. Zudem ist man ihm auch nicht so gar viele Barmherzigkeit schuldig, denn das Uebel ist sein eigenes Werk: er hat es sich durch eine Lektüre zugezogen, die seinem Verstande keine Ehre macht.

Der falsche Empfindler hingegen ist ganz und gar keiner Schonung werth. Er verdient die schärfste Züchtigung; denn er braucht entweder diese Schwachheit zum Schanddeckel seiner Härte, seines Geizes; oder er will sich mit einer falschen Tugend zieren, will die Beurtheilung der Welt hintergehen, will sich die Achtung des Publikums zustehlen.

Die falsche Empfindeley zerfällt also wieder in zwo Arten: die närrische und die heuchlerische.

Die erstere ist sehr gemein. Sie nimmt ihren Ursprung aus einer schlechten Beurtheilungskraft. Man hält einen Fehler für eine Schönheit, man findet in einer Schwachheit eine Größe. Man glaubt, daß das Fühlen der gute Ton ist, weil man so viel davon hört, und weil die Empfindsamkeitsfächelchen so viel gelesen werden. Man hat so schöne Gelegenheit, von sich selbst zu

reden, und sich ein Ansehen von Wichtigkeit zu geben. Ursachen genug, warum so mancher Geck diesen Ton annimmt, ohne einmal recht zu wissen, was Empfindsamkeit ist.

Der heuchlerische Empfindler spricht immer von einem gefühlvollen Herzen; entweder um bey Andern eine gute Meinung von sich zu erregen; sich ohne alle Kosten das Ansehen eines guten Karakters zu geben; oder gar das Zutrauen der Unerfahrnen, und dadurch Vortheile, verkaufbare Geheimnisse u. a. m. zu erjagen; oder wenigstens durch reichliche Anwendung des Seufzens, der Thränen, des Bedauerns und Bejammerns ein thätigeres Mitleiden zu sparen.

Von diesen verschiedenen Arten der falschen Empfindsamkeit kenne ich lebende Beyspiele: und ich darf mich nicht in eine nähere Betrachtung der Rollen einlassen, ohne die Personen, die sie spielen, meinen hiesigen Lesern kennbar zu machen.

Ueberhaupt habe ich vieles gesagt, das von andern mag besser gesagt worden seyn; doch hoffe ich immer den bekannten Dingen eine Wendung gegeben zu haben, die den Leser reizen kann, den Aufsatz seiner Aufmerksamkeit zu würdigen.

Die freyen Ausdrücke und der Spott, den ich mir auch gegen die wahren Empfindler erlaube, mögen Einigen zu hart und beleidigend scheinen.

Allein,

Allein, wenn man einen Fehler rügen, eine Thorheit in ihr rechtes Licht setzen will, so muß man es so thun, daß es Eindruck macht.

Lob des ehelichen Lebens.

Though Fools spurn Hymen's gentle powers,
We who improve his golden howrs,
By sweet experience know,
That marriage, rigthly unterstood,
Gives to the tender and the good
A paradise below.

COTTON.

Daß der Ehestand zur Erhaltung, und so gar zur Wiederherstellung der Gesundheit und Kräfte dient, das sehen wir an tausend lebenden Beyspielen, an tausend mehr als ovidianischen Verwandlungen. Unzählige blasse, gelbe, magere, abgezehrte, eingetrocknete Mannspersonen werden rund und fett, roth und frisch, wenn sie sich verheirathet haben. Unzählige Schwächlinge und Siechlinge finden in den keuschen Armen einer gesunden und blühenden Gattinn, die Kräfte, das Wohlbefinden wieder, das kein Arzt, kein Brunnen, keine Landluft, ihnen hatte verschaffen können.

Die Erfahrung der Aerzte selbst redet also für die Ehe. Von der medicinischen Seite betrachtet

hat sie wesentliche, unwandelbare Reize. Ich will jetzt einmal versuchen zu erklären, wie das zugehen kann, daß ein Stand, der so ergiebig an Kummer und Verdrüßlichkeiten ist, der so manchen Tag bitter und so manche Nacht schlaflos macht, und der sowohl deswegen, als auch aus andern Ursachen, dem ersten Ansehen nach den Kräften und der Gesundheit eines Mannes vielmehr Abbruch thun müßte, gleichwohl jene entgegengesetzte Wirkungen hat.

Der Mensch lebt, webt und schwebt unter lauter Feinden seines physischen Wohls. Viele von diesen hegt er in seinem eignen Körper; ja sein Gemüth selbst ist in Rücksicht auf sein Wohlbefinden, auf sein Leben, nicht immer sein Freund. Nicht nur Luft und Witterung, Speise und Getränk, Bewegung und Ruhe, Schlafen und Wachen, Geschäfte und Belustigungen, Kleider und Putz, Stellungen und Lagen des Körpers, sondern auch dessen Ausleerungen, dessen Verrichtungen, und alle darinn vorgehende Abweichungen, ja die Arbeiten des Geistes und die Bewegungen des Gemüths, setzen unsere Gesundheit jeden Augenblick in Gefahr. Jeder Stand hat in dieser Betrachtung seine besondern Nachtheile, ist vorzüglich gewissen Stürmen oder gewissen heimlichen Nachstellungen ausgesetzt: der Ackersmann leidet von dem bösen Wetter; der Seefahrer von seiner schlechten Kost; der Soldat von Eisen und Bley;

der

der Handwerker von den schädlichen Körpern, die er bearbeitet; der Gelehrte von seinen Hirngeburten; der Fürst von seiner Unthätigkeit und Langeweile; und der Hofschranz von Höchstdesselben finstern Blicken.

Allen diesen Dingen das Vermögen oder die Gelegenheit zu schaden zu benehmen, dem einen das andere entgegen zu setzen, alle ihre guten Eigenschaften und Wirkungen zu unserer physischen Glückseligkeit zu nutzen, darinn besteht die ganze Diätetik.

Viele von diesen Ursachen mannigfaltiger Krankheiten und Lebensgefahren fallen unter der zärtlichen und wachsamen Pflege einer verständigen und liebreichen Gattin völlig weg. Dies ist eben so leicht als angenehm zu zeigen. Wir wollen für diesmal Speise und Trank in vergleichende Betrachtung ziehen.

Soll das Essen gut schmecken, leicht zu verdauen seyn und gesunde Nahrung geben: so muß es wohl zubereitet seyn, das heißt: es muß in jedem Gericht weder zu viel noch zu wenig seyn; es muß seinen natürlichen Geschmack, seine rechte Gestalt, Farbe, Konsistenz, seine gehörige Würze haben; es muß weder Saft noch Kraft darinn fehlen; und dabey muß es von der äußersten Reinlichkeit zeugen.

Alles dies findet man in einer eignen Haushaltung, unter den Auspicien einer wohlerzogenen und des Namens würdigen Hausmutter, besser, weit besser, als in einem Gasthofe oder an einer Table d'hote.

Freilich giebt es von diesen letztern in allen großen Städten immer einige, die sich durch vorzüglich wohlbereitete und wohlschmeckende Speisen auszeichnen. Aber im Ganzen kann man sie doch nicht rühmen. Gegen Einen solchen Wirth, der sich um das Publikum verdient macht, giebt es immer verschiedene, deren Tisch ein wahres Lob des Ehestandes ist.

Bey Einigen ist manches Gericht so gelehrt und gekünstelt, so zusammengesetzt und so räthselhaft, daß es einen Logogryphen im französischen Merkur vorstellt: man muß erst die Theile entziffern, um aus dem Ganzen klug zu werden. Aus den einfachsten, gesundesten Speisen erzielet der Koch die wunderbarsten Hybriden. Manche Schüssel gleicht in Absicht auf die Abstammung des Gerichts dem Salmiak: man weiß nicht, ob man dem Pflanzenreich oder dem Thierreich am meisten dafür zu danken hat. Zuweilen giebt es ordentliche Maskeraden, und die widersinnigsten Dinge sind zusammengepaart, wie die Gäste selbst durchs Loos. Ragout mit Fritassee garnirt, schickt sich zusammen als Paul Jones und Karl von Burgheim.

Alle

Alle solche unnatürliche Künsteleyen und Mummereyen, solche Küchenschöpfungswerke, solche gewaltsame Erzwingungen neuer Gestalten und neuer Geschmacke, sind der wahren Hausfrau, dem Weibe von uralten einfachen Sitten, von unverderbtem Biedersinn und reinem trugfosem Herzen zuwider. Alles Falsche ist ihr ein Greuel: sie fleucht die Kunst zu täuschen als eine Schlange. Mit Verstellung ist nicht zu spaßen. Nur erst in der Küche, am Nachttische betrogen: es wird schon weiter gehen. Nein, rein ist sie in des Mannes Armen: und ohne alle List bereitet sie ihm seine Speise.

Allerdings haben jene Maskeraden ihren großen ökonomischen Nutzen. Manches kann bis zu völliger Zerstörung wieder aufgetischt werden. Wenn ein Braten so öfters schon auf dem Tische gewesen, daß er sich nicht mehr sehen lassen darf, so zerstückt man ihn: und er erscheint in neuen Gestalten. So wird zuweilen ein Regiment abgedankt, und die brauchbaren Leute bey andern wieder untergesteckt.

In dieser Reproduktionskunst sind die Herren Franzosen die größten Meister. Leider aber sind viele von ihnen, zumal in der Nähe von Paris, so unwissend in der Naturgeschichte, daß sie nicht selten eine Katze für ein Kaninchen, und den Sohn der lastbaren Eselinn für ein Kalb ansehen, und

dem Badaut vorsetzen, der sie wonnetrunken verschlingt.

Inzwischen wäre es noch immer erträglich, wenn es bey diesen Quiproquo's bliebe, und nicht noch dazu so viele gänzlich heterogene Dinge und fremde Körper mit in die Speisen kämen, wovon man die drollichsten Beyspiele hat.

Ein Officier zu Rouen fand in einem Stücke Ragoutsauce ein Läppchen gedruckte Sachen, worauf die merkwürdigen Worte zu lesen waren: tes yeux charmans. — Ein anderer war im besten Essen, als ihm ein ähnliches Bruchstück in die Quere kam, worauf mit großen Buchstaben gedruckt stund: Reflexions sur la — Der arme Mann wußte nicht einmal, was für Reflexionen er verschluckt hatte.

Daß Poeten und Philosophen in Frankreich zuweilen in eine Kasserole hineinspatzieren, geht ganz natürlich zu. Viele Köche da zu Lande haben Vorschürzen vor ihren schmutzigen Schurztüchern. Jene sind gerne von Papier, auch wohl Makulatur. Von Fett und Wasser erweicht, löset sich ein Stück nach dem andern ab und fliegt nicht selten in einen Kessel. Der Koch wird es auch nicht zurück holen: Ce n'est que du papier; il n'y a pas de mal; au contraire, cela donne de la consistance.

Aber auch ausserhalb Paris kann man den Fall erleben, daß man allerley Sachen, die uns in einem Gericht Essen gar nicht willkommen sind, mit verschlucken muß, oder mit großem Eckel wieder ausbricht.

Dergleichen Unannehmlichkeiten hat man nicht zu besorgen, wenn man eine rechtschaffene Gattin hat, die das Küchenregiment würdiglich führt. Ihr scharfes Auge, ihr wahrer Adlerblick hält die Geschirre rein; sie leidet keinen Schmutz an ihren Mägden, und keinen Toback in ihren Nüstern. Sie sieht selbst jeden Kessel aufs Feuer setzen; sie präsidirt beym Seigen und Hacken; sie theilt jeder Speise ihr bescheiden Theil zu; sie weiß zu geben und zu nehmen, Grad, Maaß und Zeit zu bestimmen, mit der Genauigkeit eines Chemisten; läßt anrichten unter ihren Augen; Niedlichkeit geleitet das Essen auf den Tisch; Reinlichkeit empfängt es; und ein freundliches Antlitz würzt es.

Dies freundliche Antlitz, diese holdselige Tischreden führen uns zu einem andern Beweise, daß der Ehestand in Betrachtung des gesundern Genusses der Speisen einen unendlichen Vorzug vor dem ehelosen habe.

Nichts in der Welt ist angenehmer und zu gleicher Zeit dem Wohlbefinden und der Gesundheit zuträglicher, als mit Vergnügen zu essen und

mit Behagen zu trinken. Dies ist eine von den unschuldigsten Freuden, die wir armen Sterblichen hier auf Erden haben können.

Darum hat auch der Allmächtige, als ein guter Vater, der alle seine Kinder gleich lieb hat, alles so weislich angeordnet, daß es bey einem jeden Menschen selbst steht, ob er dieser Glückseligkeit geniessen will oder nicht; daß der geringste Leibeigne, wenn er seine karge Kost im Schweiß seines Angesichts verzehrt, dabey eben so vergnügt seyn kann als ein Fürst; und daß der Fürst ebenfalls mit dem Appetit und der Zufriedenheit des geringsten seiner Knechte essen kann, wenn er eben dieselben Mittel wählt, die seine Knechte anwenden; wenn er sich angelegen seyn läßt, seine Pflicht zu thun, und seine häusliche Glückseligkeit zu schaffen.

Vergebens haben die Erdengötter, oder vielmehr die Schranzen, die ihren Begierden frohnen, Mittel zu erdenken gesucht, den trägen Appetit zu erwecken. Vergebens haben sie sich bemühet, das Auge durch den Prunk der Tafel und die Mummerey der Gerichte, und das Ohr durch den Zauberklang theuer gemietheter Kehlen und wetteifernder Instrumente zu gewinnen. Vergebens haben sie Hofnarren hinter den Stuhl, und lustige Räthe an die Tafel gesetzt, um das Gemüth aufzuheitern. Ihre Künste sind fruchtlos gewesen. Es ist allen diesen Schmeichlern der Sinne nicht gelungen, den Kollegen im Magen, rege zu machen.

Das

Das Auge des Fürsten sieht in Gold und Silber nichts edleres, als was der Bauer in seinem hölzernen Teller sieht. Die Menge der Speisen erzeugt Ueberdruß: je mehr Schüsseln, je mehr Beweise daß die Mahlzeit Stückwerk ist: ex omnibus aliquid, in toto nihil. Ihrem Ohre sind Kastratenstimmen und Symphonien von Haydn das, was sie Fürsten seyn müssen, leere, oft gehörte, nie gefühlte Töne. Der Geckenwitz, wie Zuckerwitz, wird zuletzt ekelicht: und neben dem unterhaltenden Höfling steht immer die Freudenstörerinn, die Etiquette.

Nur dann, wenn der Beherrscher seine Hoheit ablegt und sich zu der Last und Hitze des Jägers oder des Kriegsmanns herunterläßt, nur dann trifft er den, der nie den Fürstensesseln an Galatafeln nahe kömmt, — Hunger. Wenn er sich mit Mustern und Manövriren, mit Jagen und andern Uebungen ermüdet hat, schmeckt ihm Hausmannskost besser, als alle halb kalte, halb kennbare Gerichte, auf einer Galatafel.

Aber, ist es etwas seltenes, daß große Herren sich ohne ermüdende Bewegung das unschätzbare Gut, wahren Appetit, verschaffen; so fällt es ihnen noch tausendmal schwerer, des besten Mittels, mit Vergnügen zu essen, theilhaftig zu werden. Wenn der Fürst nicht eine geliebte Gemahlinn, eine theure Familie hat, deren Anblick, deren Re-

den

den sein Herz erweitern, seine Seele erquicken können, wo soll er eine angenehme Tischgesellschaft finden? Er kann Excellenzen und Gnaden zur Tafel ziehen; aber können ihn die erfreuen? Scherzen können seine Gäste; aber vertraulich scherzen dürfen sie nicht; ihr Innerstes aufdecken, in ihren Gedanken lesen und ihr Herz überfließen lassen, ihrem Herrn ganz Freund seyn, wollen und können sie nicht. Wollten sie auch ihrem gnädigsten Wirth mit dem besten Dank, mit Offenherzigkeit, lohnen; wollten sie ihm auch ihre ganze Seele darbieten; so dürfen sie nicht, wegen der andern Gäste. Der Eine hascht und verschluckt des Andern Worte: und dies Bewußtseyn gegenseitiger Aufmerksamkeit benimmt dem Gespräch noch mehr von der freyen Munterkeit und redlichen Vertraulichkeit, als die Ehrfurcht für den Fürsten.

Jedoch es sind nicht lediglich Fürstentafeln, wo Zwang und Zurückhaltung und fühlbare Heucheley herschen, und die Schutzgöttin des gesellschaftlichen Mahls, wahre Munterkeit verbannen. Auch bey euch, ihr Halbgroßen, ihr Quartgroßen, fehlt es an Vertraulichkeit, der Seele des Vergnügens bey Tische.

„Bey uns? Bey unsern Familienmählern sollte es an Cordialität und Offenherzigkeit fehlen? Gerade deswegen bitten wir keine Fremde: wir sind lauter nahe Verwandte, lauter Blutsfreunde.“

Ja

Ja wohl mag das eine recht offenherzige, vertrauliche, redliche Freundschaft seyn, die eine Gesellschaft von Verwandten und Blutsfreunden beseelt! Als wenn die Bande des Bluts auch Bande der Freundschaft wären! Als wenn nicht scheeler Neid, heimliches Mißtrauen, bitterer Haß, unversöhnlicher Groll, eben sowohl in einer Familie wohnen könnte, als in einem Kloster oder an einem Hofe! — Auch in bürgerlichen Gesellschaften, auch bey Familienmahlzeiten gleicht manches Wort, das dem einen Blutsfreunde entfällt und von dem andern Blutsfreunde aufgefangen wird, einem Salat von Brennnesseln. Viele haben ein unseliges Vergnügen daran, alles zum Argen zu deuten: und wer in jedem Scherz Bosheit findet, der wird selbst wenig Vergnügen genießen, und wird den Andern auch bald den Appetit verderben.

„Das ist gerne der Fall, wo Weiber sind. Die stiften immer Zank und Zwiespalt. Weiber sind noch reizbarer als schlechte Poeten. Ein einziges Wort kann sie in Harnisch bringen. Ich lobe mir einen guten geschlossenen Tisch von lauter Mannspersonen. Da hat man nicht nöthig jedes Wort auf die Goldwage zu legen. Bey uns herrscht die wahre Vertraulichkeit, die Tochter der Freundschaft und die Mutter des Vergnügens. Wir essen und trinken und scherzen und lachen. Der Mund ist immer in Bewegung und die Con-

ver-

versation ist immer lebhaft. Der Appetit öffnet den Magen, und der Wein das Herz."

Ja, ja, man kann sich leicht vorstellen, wie sicher und unschuldig die Vertraulichkeit ist, die aus dem Wein fließt! Der Wein mag viele Herzen geöfnet haben, aber er hat auch viele Augen zugemacht. Wo ist der geschlossene Tisch, wo sich weder Misgunst, noch Zanksucht, noch Verrätherey, noch andere dergleichen Gäste einfinden sollten? Ein einziger Mauvais plaisant verdirbt alle muntere Scherze, wie ein angekommenes Ey einen ganzen herrlichen Pudding.

Das wahre Vergnügen bey Tische kann ein Mann nur in seinem eignen Hause erwarten, wenn er eine Gattin hat, die er liebt und schätzt; ein Weib, das angenehm ist, ohne eine strahlende Schönheit zu seyn; das liebreich und zärtlich ist, ohne Empfindeley zu kennen; das verständig ist, ohne auf Gelehrsamkeit Anspruch zu machen; ein Weib, das nicht nur die Leiden des Mannes mit ihm theilt, sondern auch seine Freuden schmeckt; das ihn nicht nur klagen hört, und über ihn trauert, sondern ihm auch zu rathen weiß; das nicht nur seinem Geschmack fügt, sondern ihn auch lenkt.

Der Mann, der ein solches Weib hat, und doch noch anderswo zu Gaste geht oder Gäste zu sich bittet, um mit Vergnügen zu essen, ist weder

des

des Weibes noch des Essens werth. Der Gott der Ehe sollte ihn in eine Porcellainfigur an einer Platmenage verwandeln.

Aber wenn die Gesellschaft, die Unterhaltung einer achtungswürdigen und geliebten Gattinn dem vernünftigen Manne seine Mahlzeit wohlschmeckend und gedeihend macht; wenn sie ihm ein Paar demüthige Schüsseln in ein Göttermahl verwandelt; wie viel größer muß nicht seine Wollust, seine irdische Seligkeit seyn, wenn er die besten Gäste auf dem Erdboden, eines lieben Weibes liebe Kinder an seinem Tische sieht?

Wie rührend ist nicht der Anblick von Kindern in dem rechten Alter der Unschuld? Auch der, dessen Herz noch nie empfunden, was es ist, Vater zu heißen, kann nicht ohne eine theilnehmende Regung diese seine jungen Mitbürger ansehen. Ihre sichtbare Glückseligkeit dringt in seine Seele, wenn diese Seele noch einiges Gefühl hat. Sie erinnert ihn an jene gesegneten Tage, da er auch ein Kind war, und da er glücklicher, überschwenglich glücklicher war als er jetzt ist, wenn er auch in Reichthum schwömme, und auf den Flügeln der Macht getragen würde. Er kann die spielenden, lachenden Geschöpfe nicht anschauen, ohne mit Delile zu rufen:

Ciel prolonge les jours heureux
Et des ris innocens & des folatres jeux!

Le vrai plaiſir ſemble fait pour cet age.
L'épanouiſſement d'un coeur encor nouveau,
Du ſentiment le doux apprentiſſage,
L'univers par dégrés déployant ſon tableau,
Ce ſang ſi pur, qui coule dans leurs veines,
Des plaiſirs vifs & de légeres peines,
L'éſprit ſans préjugés, le coeur ſans paſſions,
De l'avenir l'heureuſe inſouciance
Pour tous palais, des chateaux de carton,
Et pour richeſſes, des bonbons;
Voilà le deſtin de l'enfance!
Ah! la ſaiſon de l'innocence
Eſt la plus belle des ſaiſons!

Welcher herrliche entzückende Anblick, wenn ein Vater an der Seite ſeines geliebten Weibes in einem Kreiſe von geſunden, raſchen, hofnungsvollen Kindern zu Tiſche ſitzt, gleich einem Paar Edelſteinen in einem Ringe! Mit welchem geſegneten Appetit dieſe Lieblinge des Himmels eſſen! Mit welcher unnachahmlichen Naivetät ſie ſcherzen! Wie fade alle ausſtudierte Bonmots der Witzlinge, alle ſpirituelle Weisheitsbrocken der Tafelorakel gegen die ungezwungenen Einfälle der Unmündigen ſind! Was muß der glückſelige Vater nicht fühlen, wenn er, wie das Herz in ſeinem Aderſyſtem, Liebe durch den Kreis verbreitet, und Liebe wieder in ihn zurückſtrömt; wenn er in den kunſtloſen Zügen eines jeden kleinen Engelkopfes dieſe unerheu-

erheuchelte Liebe, mit Dankbarkeit und Ehrfurcht verknüpft, lieſt; wenn er die unſchuldige Zunge die Sprache des Herzens lallen hört? Seine Seele muß überirdiſche Wolluſt ſchmecken, wenn er ſich vorſtellt, daß er dem Vaterlande dieſe jungen Bürger geſchenkt hat; daß er ſie ihm zu guten Bürgern bildet; daß er zur Erhaltung, zum künftigen Ruhm ſeiner Nation auch das ſeinige beygetragen hat und noch beyträgt.

Jedoch, iſt er ein Chriſt, ſo muß ſeine Freude tauſendmal größer, ſeine Entzückung ſeraphiſch ſeyn, wenn er bedenkt, daß der Allerhöchſte ſich ſeiner bedient hat, die Zahl derer, die ſein Wort bekennen, ſeine Güte preiſen und ſeine Seeligkeit hoffen, zu vermehren, und durch ſie ſeine Gemeinde auszubreiten.

Es muß uns lieb ſeyn, in Söhnen und Töchtern, in Kindeskindern und ſpäten Nachkommen zu leben, unſern Stamm und Namen, unſer Blut und Bild fortzupflanzen; es muß eine Freude für uns ſeyn, dieſelben Grundſätze und Tugenden, um derentwegen wir uns ſelbſt lieb ſind, den liebſten Freunden auf Erden in die Seele legen können; wir haben Urſache ſtolz darauf zu ſeyn, dem Vaterlande und der menſchlichen Geſellſchaft hofnungsvolle, oder gar ſchon nützliche, rühmliche, geprieſene, gebenedeiete Glieder geſchenkt zu haben, die Fleiſch von unſerm Fleiſch ſind, die Leben und Er-

ziehung von uns haben. Aber was ist das alles gegen die selige Gewißheit, daß wir Christen erzeugt und Christen gebildet haben? Daß diese geliebten Kinder, diese unschätzbaren Pfänder ehelicher Liebe, sich zu dem wahren Glauben bekennen, den Weg zum ewigen Leben wandern sollen? Welcher unaussprechliche Trost, daß keine Macht, kein Unglück auf Erden ihnen diesen bessern Theil rauben kann!

Der Tod in tausend Gestalten kann unsere irdische Hofnung zerstören; aber das unvergängliche Erbe bleibt: in der frohen Ewigkeit finden wir sie wieder, wenn wir das Unsrige getreulich gethan haben.

Jedoch, was sage ich? Dieser seligen Zuversicht dürfen wir jetzt kaum mehr leben. Der Geist des Unglaubens geht umher, und sucht, wen er verschlinge. Junge Leute vom alten Glauben abwendig zu machen, ihre Seele mit Zweifeln zu erfüllen, und ihnen einen Gefallen am Religionsbessern einzuflößen, ist sein Bestreben. Er kennt die schwache Seite der Jünglinge, und derer, die bis ans Grab Jünglinge bleiben.

„Sehet!“ spricht er: „Hier ist Vernunft und Natur. Nehmet hin, brauchet sie weislich, und ihr werdet Gott gleich seyn. Ihr bedürfet keiner Offenbarung, keiner Genugthuung, keines göttlichen Mittlers. Das ist eitel Pfaffentrug. Ihr

könnt,

könnt, ihr müßt selbst die Wahrheit finden, selbst das Gute wählen, selbst eure Seligkeit schaffen. Dazu braucht ihr keines andern Führers als eures Hirns, eurer Sinnen. Ihr habt nicht nöthig Andern zu glauben, Andern zu folgen. Ihr habt selbst Vernunft. Brecht euch neue Bahnen, jeder seine eigne, wie es solchen Männern als ihr seyd, geziemt. Gehorchet keinem als der Natur. Was die euch in den Sinn legt, das thut. Wozu sie euch Trieb und Organen gegeben, das ist unschuldig, das möget ihr genießen. Die Stimme der Natur ist die Stimme des Rechts: der Natur getreu seyn ist Tugend: und das Bewußtseyn der Tugend ist die einzige Seligkeit. Wer sich fühlt, der sey Genie. Und so er auch keine Gaben, keine Kenntnisse, keine Beurtheilung hätte, wird er doch sich einen Namen machen, wenn er nur Pfaffen lästert und des alten Glaubens höhnt. Ohne Menschenverstand könnt ihr Philosophen, mit Ausschreiben und Nachbeten Originalscribenten, mit einem kleinen Schwamm im Schedel große Geister werden; setzt euch nur hin und schmiert etwas aus dem Plato und dem Lukretius, Bolingbroke, Helvetius, Hume, Mirabeau, Voltaire, Rousseau und a. m. Schmiert getrost und laßt es drucken. Sagt der Geist Luthers und Melanchthons oder vielmehr Washingtons und Lafayettes ruhe auf euch: ihr seid das auserwählte Rüstzeug der Vernunft, ihr wollt sie von dem schnöden Joch der Pfaffen befreyen.

Schreyet über Schwärmerey und Vorurtheil und Täuschung. Ihr werdet euch hoch erheben über die Pfaffensklaven, und hoch einher fliegen, wie Blanchard unter dem Luftball. Und euer Name wird den Erdkreis füllen, und tausend werden den Leib selig preisen, der ein solches Wunder, einen solchen Nimrod und Pfaffenstürmer, zur Welt gebohren hat."

Ach, wenn wir bedenken, daß es wohl möglich ist, daß auch unsere Kinder einmal von diesen metaphysischen Seelenverkäufern könnten weggehascht, von dem falschen Weisheitsdunst könnten vergiftet, und das abscheulichste auf dem Erdboden, Renegaten, werden; so muß einem jeden Vater grausen; er muß den Hagestolz beneiden, und ihm mit dem Dichter zurufen:

Gaudebis minus, at minus dolebis.

Hast du keine Kinder, die deinen Schooß hinanklimmen; die an deiner Brust hangen; die dir die reinste Liebe und die redlichste Vertraulichkeit zollen; die dir jeden bittern Trank des Lebens versüßen; die dir Trost und Freude in deinen alten Tagen versprechen; so hast du auch keinen Unglücklichen gezeugt, der deine Erwartungen betröge, deine Ruhe zerstörte, und dir die süßeste Hofnung raubte, womit du gewünscht hättest, in die Ewigkeit zu gehen.

Man wird mich verdammen, weil ich nicht mit der Menge im Modeton reden, nicht auf Kosten

sten meiner innern Ueberzeugung der herrschenden Fratze, der Pfaffenhetze, wie sie im Deutschen Museum so treffend genannt wird, frohnen, des alten Glaubens spotten, Neuerungssucht für Aufklärung, Nonsense für Wahrheit und eitle thörichte Klügeley für nöthige und nützliche Religionsverbesserung erkennen, oder vielmehr mit so vielen Heuchlern, die anders denken als sie reden und schreiben, dafür ausgeben will. Aber ich lache des Grimmes dieser armen Würmlein.

Wir müssen noch einen Hauptpunkt berühren, der die vorzügliche Glückseligkeit des ehelichen Lebens unwiderleglich erweiset.

Nicht alle und jede Speisen sind uns dienlich, ja nicht einmal unschädlich. Der Jüngling mag alles ertragen, alles verdauen können; der Mann, der seine dreyßig zurückgelegt, schon viel ausgestanden und viel mitgemacht hat, kann von seinem Magen nicht mehr so viel erwarten. Bald bekömmt ihm das Eine nicht, bald das Andere nicht. Er muß sich mehr nach der Diät richten als vorher. Das kann er aber nicht, so lange er nicht seinen eignen Heerd hat.

Hat er aber eine verständige und liebreiche, für sein Wohl wachende Hausfrau, so darf er nicht sorgen. Sie beobachtet gleich, was ihm wohl oder übel bekömmt. Sie bestimmt nach diesen Erfahrungen seinen Küchenzettel und seine

Speisestunden. Alles was seiner Gesundheit und seinem Wohlbefinden nachtheilig ist, was seinen Magen beschwert, sein Blut erhitzt, seinen Schlaf stört, muß nicht auf seinen Tisch kommen. Darinn ist sie so unerbittlich als Don Perez bey dem Stadthalter von Barakaria; aber sie entschädigt den Appetit ihres lieben Mannes durch andere Schüsseln: und das that der harte Leibarzt des Sancho nicht.

Noch mehr. Der Unverehlichte muß sich nur gar zu oft die Lust vergehen lassen, dies oder jenes Leibgericht zu essen. So etwas läßt sich an fremden Tischen nicht fordern. An einer gewöhnlichen Table d'hote giebt es ein ewigwährendes Einerley. Die kluge Gattinn aber weiß die Seele eines jeden Vergnügens, Abwechselung zu verschaffen. Sie überrascht den Geliebten oft mit einer ungehoften Schüssel: und wenn die Umstände Sparsamkeit gebieten, so läßt sie es ihm kaum merken, daß wenig da ist; denn sie giebt ihm irgend ein unschuldiges und nicht kostbares Leibgericht. Sie richtet sich nach den Jahrszeiten; die Gartengewächse, die frischen Fische, die jeder Monat liefert, bringt sie dem Manne gleich auf den Tisch: er kann an seinen Schüsseln sehen, wie früh oder spät im Jahre es ist.

Noch ein großer Vortheil für die Gesundheit und den Wohlschmack der Speisen in der eignen

Haus-

Haushaltung eines Mannes ist dieser, daß sie immer mehr frisch sind, weil eine kluge Hausfrau nicht mehr anrichtet, als zu der Mahlzeit gebraucht wird. Das kann aber der Wirth nicht, der einen offnen Tisch hat. Er weiß nie mit Gewißheit, wie viele Gäste er haben wird. Bald hat er zu viel Essen, bald zu wenig. Im erstern Fall giebt es die oben erwähnten Umkleidungen, im letztern dünne Saucen.

Von den Garküchen will ich gar nicht einmal reden. Denn wenn da die Suppe mehrern Abgang hat, wenn der Gäste mehr sind, als der Küchenvorrath nach prima plana befriedigen kann, so hat das Gewissen des Wirths alle seine Zähne nöthig, um ihn abzuhalten, daß er seine Gerichte nicht mit solchen Zusätzen bereichere, als ein Baldinger die Edinburgische Pharmakopöe.

Auch an allen Tischen, wo die Gäste zu verschiedenen Zeiten kommen und gehen, findet der große Fehler statt, daß die Speisen lange stehen müssen, und ihre Kraft so wie den besten Geschmack verlieren, ehe die Hälfte verzehrt wird.

Das ist nun freilich nicht der Fall bey geschlossenen Tischgesellschaften, die eine gewisse Anzahl von Gliedern, und eine bestimmte Stunde zum Essen haben. Aber hier giebt es nur gar zu oft einen großen Nachtheil. Die mehrere Zahl muß sich nach dem Geschmack einzelner großmögender Gäste rich-

ten. Wenn einer von diesen, die der Wirth vorzüglich zu befriedigen wünscht, den haut gout liebt, so ist alles bis zum Brennen gewürzt.

Und dann giebt es noch etwas recht sehr unangenehmes an mancher Table d'hote. Wer nicht einen von den obersten Plätzen hat, geht nicht selten leer aus: die Schüssel ist ledig, ehe die Reihe ihn trifft. Ich habe in einem bekannten Gasthofe in Amsterdam, wo die Reisenden mit den beständigen Gästen an einem Tische speiseten, gesehen, wie die besten Gerichte den Herrn Batavern blieben und die Fremden das Nachsehen hatten; bis daß ein Franzose an dem untern Ende der Tafel Posten faßte, und die Aufwärter zwang, jede Schüssel bey ihm abzusetzen, da er denn auch das Vergeltungsrecht in voller Maaße gebrauchte, und insonderheit Sorge trug, daß der Salat nicht an die Republikaner kam.

„Alles das ist ganz gut, wahr und richtig," spricht ein Hagestolz; „aber deswegen brauche ich eben kein Weib zu nehmen, und mich zum Sklaven zu machen. Ich halte mir eine Haushälterinn, ein Weibsbild, die das weiß, was ein Weibsbild wissen muß, und der ich befehlen kann. Die sogenannten Hausmütter verstehen zuweilen blutwenig von der Haushaltung, und kennen den Germershausen eben so wenig als den Münchhausen. Manche läßt sich an ihrem Tische

sche Komplimenten machen, über den reinen Geschmack und die gesunde Zurichtung ihres Essens; und eigentlich kömmt jeder Lobspruch nur der Köchin zu. Manche Matrone liegt noch in den Federn, oder schlürft noch ihren Kaffee, oder liest noch in einem empfindsamen Roman, wenn schon ein niedliches Kathrinchen, sechsthalb Fuß hoch, mit purpurrothem Arme die Küchenelemente in Bewegung setzt, und Fleisch und Fische recensentenmäßig behandelt. Wie viele von den Zierden des Balls wissen mehr vom Braten und Backen, als von fixer Luft und Vulkans? Auf Redouten und Maskeraden, Komödien und Koncerten, Promenaden und Lustpartheyen am Spieltische und am Nachttische läßt sich nicht viel von der Kochkunst lernen."

In allem diesen hat der Hagestolz freilich Recht. Jedoch es giebt auch viele Mädchen, die deswegen nicht die Pflichten, die ihnen als künftigen Hausmüttern obliegen, ganz hintansetzen, weil sie die unschuldigen Freuden des Lebens mit genießen. Das große Augenmerk junger Schönen bleibt doch immer — zu gefallen. Dazu bedienen sie sich jetzt doch unendlich angenehmerer Mittel als vor 20, 30 Jahren; sie haben einen weit bessern Geschmack; sie putzen sich mit Wahl, sie tragen sich mit Würde, sie reden mit Verstand. Wenn man in den großen Städten an öffentlichen Oertern, die großen blauen Augen, die entzückenden

den Taillen, die erhitzenden Gorgen, die bezaubernden Arme, die hinreissenden Stimmen bey hunderten und tausenden sieht und hört, so muß man erstaunen, daß so viele Schönheiten noch nicht verheirathet sind; man weiß nicht was man von den Chapeaux denken soll, die bey so vielen unwiderstehlichen Lockungen lieber einschrumpfen und verdorren, lieber bey dem Bacchus kupferichte Nasen und bey der Venus dünne Waden holen, lieber als Hagestolze kümmerlich leben und elend sterben, als Gesundheit und Glückseligkeit in den Armen eines liebenswürdigen Mädchens suchen.

Daß Leute, die in ehelosem Stande versauert sind, und keinen Funken vom Calido innato mehr im Leibe haben, bey dem Anblick so vieler Huldgöttinnen unbewegt und unentzündet bleiben können, als nasses Schießpulver, das läßt sich begreifen; aber daß junge Männer von 25 Jahren kein Gefühl haben, das ist ein unauflösliches Räthsel. Können die wohl warmes rothes Blut in den Adern haben? Nicht doch, Theewasser, Buttermilch mag es seyn, aber kein Blut.

„Blut, warmes Blut genug, ja nur gar zu viel!“ ruft ein sehnsuchtsvoller Jüngling. „Aber, wer kann denn allemal ein Weib nehmen, wenn feurige Triebe dazu einladen? Man muß doch erst eine anständige Versorgung, ein hinlängliches Auskommen erwarten.“

Ganz

Ganz gewiß. Auf ein Gerathewohl sich mit einer Gattinn und sodann mit einem Haufen Kinder zu beladen, ist unverantwortlich. Nur kömmts darauf an, wie hoch das Auskommen gehen soll? Mancher hat ein Paar hundert Thälerchen jährliches. Das hält er aber für unzulänglich. Damit kann er keine Frau und Kinder ernähren.

Warum denn nicht? Kann man sich nicht einschränken? Hat man keine Hofnung, mit der Zeit eine bessere Beförderung zu erhalten? Wer im Dienst des Landesherrn ist, und seine Sachen versteht und seine Pflicht thut, muß nicht so sehr für die Zukunft sorgen.

Freilich thut er eben keine brillante Parthey, wenn er noch unten an der Ehrentreppe steht. Er kann sich nicht verschwägern und feste Wurzeln schlagen. Er muß sein Weib lediglich um ihrer selbst willen nehmen, und alle sein Gedeihen, seine Festigkeit von sich selbst, nicht von Schwiegervätern erwarten.

Aber um so viel besser, um so viel tausendmal besser! Er ist der Wohlthäter seiner Gattinn, der Schöpfer ihres Glücks; er ist Herr in seinem Hause: Niemand darf ihm seinen Umgang, seine Verbindung, seine Lebensart vorschreiben. Hat er keine Sippschaft von des Weibes Seite, die ihn halten kann; so fällt er auch nicht mit der Sippschaft, wenn sie gestürzt wird. Es giebt Zeitläufte,

läufte, wo es eine gar schöne Sache ist, ganz allein da zu stehen, und seine Aeste nicht in die Wipfel stolzer Nachbaren verflochten zu haben.

Weiter ist es kein jämmerliches Ding, in seinen ersten Ehestandsjahren kein sehr reichliches Auskommen zu haben. Sparsam haushalten ist schwer, wenn man es nicht vom ersten Anfange an treibt. Nachgehends, wenn das Alter herankömmt, thut es so gut, des vermehrten Segens zu genießen, und sich gütlich zu thun.

Welches reine Vergnügen für den wohldenkenden Mann, wenn er der treuen Gattinn, die sich mit wenigem genügen lassen; die dies wenige haushälterisch zu rath gehalten; die auf manche Belustigung, ja auf manche Bequemlichkeit, wo nicht gar Bedürfniß, edelmüthig Verzicht gethan; nun des vermehrten Segens kann genieſſen lassen! Wie weislich wird sie nicht mit diesem Mehrern wirthschaften, nachdem sie bey dem Wenigen so treu gewesen ist.

Auch die armen Kinder gewinnen dabey, daß sie in ihrer zarten Jugend den Mangel des Ueberflusses fühlen. Sie werden nicht so leicht verzärtelt; werden nicht an Weichlichkeit gewöhnt; lernen bey Zeiten die edle Kunst sich zu behelfen und manchen eiteln Wunsch zu unterdrücken; lernen sich bey jeder kleinen Gabe dankbar freuen, alles Gute aus der Hand des Allmächtigen als

eine

eine Gnade, nicht als ein Recht, empfahen, und auf ihn allein ihr Vertrauen setzen.

Solche Kinder werden arbeitsam, geduldig, genügsam, redlich, unbestechbar, unerschütterlich. Sie machen einmal den Ruhm und die Stärke des Landes.

Dahingegen wird der Junge, der von der Wiege an gewöhnt worden, alles nach Wunsch und Willen zu haben, keiner Bequemlichkeit zu entbehren, locker zu leben, in der Folge wenigstens unglüklich, wo nicht gar ein Schurke. Wie kann man allemal erwarten, daß der Bube, der schon im langen Röckgen Pasteten aß und Chokolate trank, der im Aufwachsen seine sechs Schüsseln hatte, und seine Spielpartheyen machte, daß der in der Folge im Felde, bey abmattenden Strapazen, schrecklichen Gefahren, mehrtägigem Mangel des Nothwendigen, bey dem Aufruhre seiner Sinne immer seiner Pflicht werde getreu bleiben, Bestechungen verschmähen, jeder Versuchung widerstehen?

Gott verhüte, daß ich dies von allen jungen Leuten verstehen sollte, die als Junker erzogen worden; nur so viel will ich sagen, daß derjenige Kriegsmann und Beamte, der in seiner zarten Jugend an schlecht und rechte Kost gewöhnt worden, in seinem männlichen Alter nie dafür erschrecken, nichts für Leckerbißgen aufopfern, und

also nicht so leicht unter der Versuchung seines Gaumens erliegen wird, als derjenige, dem Wohlleben und Schlemmen zu einer andern Natur geworden.

Noch mehr. Der junge Mann, der das Heirathen aufschiebt, weil er noch kein zureichendes Einkommen hat, soll doch mittlerweile leben. Er verzehrt sein Jährliches: und macht noch wohl gar Schulden dazu. Wenn ihm nun ein einträglicheres Amt zufällt, und er itzt die Geliebte heimführen will; so will Abraham, Isaac und Jacob das Seinige haben, Schneider und Schuster, Tischwirth und Weinschenke ebenfalls: und da geht dann so viel fort, daß das Einkommen wieder zu knapp wird. Langes Fasten ist kein Brodsparen, sagt das Sprichwort: und man kann mit gleichem Grunde sagen, langes Junggesellenleben sammelt keinen Brautschatz.

Ueberhaupt ist das, was ein Mann zu leben hat, in unsern Zeiten mehr als jemals relativ. Die Lebensart bestimmt den Wehrt der Einkünfte. Bey einer Frau, die alles mitmachen will, fällt ein Gehalt von Tausend Graden unter o; bey einer vernünftigen Gattinn bleibt Einnahme und Ausgabe in beständigem Gleichgewicht: die häusliche Glückseligkeit und die eheliche Liebe steht allezeit auf temperirt: sie steigt niemals auf große Hitze, sinkt aber auch nicht leicht auf Frost.

Jedoch

Jedoch ich komme zu Gründen, die eigentlich aus dem Fache des Arztes sind. — So viel als der zögernde Kandidat des Ehestandes zuletzt an vermehrtem Einkommen gewinnen mag; so viel hat er mittlerweile an Jahren und Kräften verlohren. Nun hat er freilich den Tag erlebt, daß er seiner Frau Gemahlin alles geben kann, was die Mode und ihr Stand heischt; allein, nun fehlt es an einem Dinge, das niemals aus der Mode kömmt und dessen kein Stand entbehren kann. Der gute Mann war gar zu bedenklich und gewissenhaft dazu, daß er unter eingeschränkten Umständen Kinder zeugen sollte; und itzt, da die Umstände Kinder leiden und Kinder wünschenswerth machen, muß er sich die Hofnung dazu vergehen lassen. Wie hart ist es nicht, die keuschen Wünsche einer geliebten Gattinn unerfüllt zu sehen; nicht den Trost zu haben vor seinem Ende die Kraft seiner Lenden, den rechten Erben seiner Mittel zu schauen; und von seiner Existenz kein anderes Denkmal zu hinterlassen als etwa ein Altartuch oder ein Epitaphium?

Doch der funfzigjährige Bräutigam kann noch wohl ein Knäblein erzielen, sonder alles Zuthun guter Freunde, gänzlich proprio Marte. Aber was hilft ihm das, wenn er bald nachher den Hintritt aus dieser Zeitlichkeit erwarten muß; wenn er von diesem Sohne scheiden soll, ehe seine Gaben, seine Reize, seine Züge sich entwickelt

haben, ehe er ihm das, was mehr als das Leben selbst ist, eine gute Erziehung geben kann. Kinder zu haben, die wohl erzogen sind, von denen wir alles Gute hoffen können, ist ein himmlischer Segen: es sind Pfeile in der Hand eines Starken, sagt die Schrift. In unsern Kindern vervielfältigen wir unser Leben. Aber diese Glückseligkeit zu erlangen, dazu gehört Zeit. Ihre Kultur fordert viele Jahre; und für den funfzigjährigen Vater sind deren nicht viele mehr zu erwarten. Zudem gebricht es ihm an Kräften, die Bildung des Knaben selbst zu übernehmen; wenigstens dazu braucht er fremder Hülfe.

Ganz anders der fünf und zwanzigjährige Ehemann und Vater. Er kann selbst ihren Instruktor, Pädagogen oder Hofmeister vorstellen. Mit dem Feuer des Jünglings zeugte er sie; mit der Kraft des Mannes bildet er sie. Er kann erwarten, sie an den Brautschemel zu führen und Kindeskinder aus der Taufe zu heben. Silberne und goldene Hochzeiten fallen in sein Loos: und eine zahlreiche Enkelschaft drängt sich um seinen Lehnstuhl. Wie wahr ist nicht das alte deutsche Sprichwort: Jung gefreyt, hat keinen gereut?

Wir kommen zurück zu dem Nutzen, den die natürlichen Annehmlichkeiten einer Gattinn haben. Nichts ist nöthiger, als daß der Mann sein

Weib

Weib noch immer liebenswürdig finde, und daß er in ihr das unabläßige Bestreben, ihm zu behagen, jeden Augenblick entdecke. Daher ist es gar nicht rathsam, daß eine Hausfrau allen Putz zur Seite setze, und alle kleinen unschuldigen Hülfsmittel zur Erhöhung ihrer Reize verachte. Es zeigt Gleichgültigkeit oder Sicherheit in Absicht auf sein Herz: beides ist beleidigend; oder es zeigt gar Gemächlichkeit, und das ist nicht viel besser.

Eine angenehme Frau ist allezeit das beste, das behaglichste am Tische des Biedermannes. Keine Schüssel muß aufgetragen werden, die ihn seiner liebsten Freundinn, des Weibes seines Busens, könne vergessen machen. Unglücklich ist er, wenn er das Vergnügen beym Essen in den Gerichten suchen soll; wenn eine steife, gezierte, abgeschmackte Nürnberger Puppe, oder ein feierliches, hohltönendes Gerippe, wie der Geist des Kommandeurs im Festin de Pierre an seiner Seite sitzt.

Noch einmal ist es unläugbar, daß es noch manches edles, würdiges Weib giebt, das den Putz, der es ziert, mit eignen Händen erschafft; das in allen häuslichen Künsten seines Geschlechts geübt ist, und diesen die Stunden wiedmet, die es den Zerstreuungen, die ihr Stand ihm auflegt, entziehen kann. Für manche deutsche Hausfrau ist es noch immer schmeichelnder, mit ihren Fin-

gern etwas nützliches zu wirken, als mit ihren Aeugelein Herzen zu gewinnen.

Möchte doch der unterhaltende Arzt sich versprechen können, daß irgend eine solche ächte Matrone ihn würdig fände, sich seine Blätter bey ihren Geschäften vorlesen zu lassen, und daß sie ihn mit ihrem Beyfall beehrte. Ein einziges beystimmendes Lächeln, ein einziges zwischen den Lippen bleibendes Wohl wahr! wäre ruhmvoller für mich als das hohe Trarara aus einer Recensentenposaune.

Ueberhaupt muß wohl ein jeder Schriftsteller von meinem Fach für das gründliche und gemäßigte Urtheil eines Frauenzimmers, das seinen Geschäften obliegt, unendlich mehr Kredit haben, als für das schnatternde Lob eines weiblichen Genies, das den Messias deklamirt und den Lavater liest, indem die Mäuse die Speisekammer plündern und die Mägde die Arbeit versäumen. Bey diesen schönen Geistern in Poschen, so wie bey den empfindsamen Abentheuerinnen, die immer in Gottes freyer Luft herumstreichen und nach Blümelein und Mondschein jagen, indem das wahre weibliche Vergißmeinnicht, die Küche, naschenden Katzen und löffelnden Bedienten überlassen wird, findet man nimmermehr die Richtigkeit in den Grundsätzen, die Ordnung im Denken, die Reife und Unwandelbarkeit im Urtheilen, die man bey dem arbeitsamen und häuslichen deutschen

Mädchen

Mädchen erwarten kann. Diese häuslichen Geschäfte gewöhnen zur Ordnung, zur Ueberlegung, zur Solidität; jene Zerstreuungen hingegen verwirren die Beurtheilungskraft und verderben die Grundsätze. Die wahre Hausfrau denkt mit ihrem eignen Kopfe; aber der schöne Schmetterling hat niemals eigne Gedanken, eigne Vorstellungen. Sie läßt ihren Verstand stimmen als ein Klavier. Was die Empfindler oder die jungen Herrchen ihr vorpfeifen, das pfift sie nach, wie ein Canarienvogel.

Und was denn nun die Haushälterinnen anbelangt, die so mancher Feind des Ehestandes den angetrauten Weibern vorzieht; so weiß man wohl wie viel Herrlichkeit und Freyheit der Mann hat, der sich mit einer solchen Vicegattinn behilft. Er schmeckt alle Bitterkeiten des Ehestandes, ohne irgend eine von seinen Süßigkeiten zu genießen. Denn die genießt er nun bey gegenseitiger Liebe und Vertraulichkeit; und weder das Eine noch das Andere kann er von einer solchen Person erwarten.

Das Frauenzimmer, das, wenn ich so frey reden darf, die Dienste einer Gattinn thut, und doch der liebsten Rechte einer Gattinn entbehren muß, kann den Mann nicht schätzen und nicht lieben, der so eigennützig liebt. Vergebens ruft er in den feurigsten Umarmungen:

Ha! an diesem Busen hingerissen,
Junge Freudenthränen auszuspäh'n,
Und den Thau der Wollust wegzuküssen,
Weil der Liebe warme Seufzer weh'n,
Und die Seele, aufgelöst, schon freyer,
Höher schwebt, die Erde schon verläßt,
Ist zu viel! —

Sie wird seufzend denken: „wenn du mich so lieb hast, wenn du in meinen Armen so selig bist, warum machst du mich nicht zu deinem Eheweibe? Warum verweigerst du mir das einzige ächte Zeichen redlicher Liebe.“ — Dieser Gedanke verwandelt Feuer in Eis, und läßt das schmerzliche Gefühl von Herabwürdigung und Beschimpfung in ihrer Seele zurück.

Die Ungleichheit des Standes thut auch sehr viel zu diesem Mangel wahrer Liebe. Ein Mädchen kann sich zu einer gewissen Schwachheit überreden, oder vielmehr erkaufen lassen. In dem Taumel der Sinne kann sie die Kluft, die zwischen ihr und dem Buhlen befestigt ist, nicht übersehen; manchmal mag wohl gar der Sieg ihrer Reize ihrer Eitelkeit schmeicheln. Aber bald erwacht sie aus dem Traum. Das Ziel, die Bestimmung aller Weiber, die Ehe, zeigt sich ihr in dem schönsten Glanze, macht sie seufzen und den Mann verwünschen, der diese Aussichten für sie, vielleicht auf immer, vereitelt.

Darum

Darum ist so öfters ein Bedienter, ein luftiger Friseur, ja ein bärtiger Kutscher der begünstigte Nebenbuhler seines Herrn. Darum überließ die Magd des Marquis d'Argens dem Knechte, was sie dem Herrn verweigert hatte. Der Knecht kann sie nehmen, kann sie unter die Haube bringen, kann sie zur Frau machen; das kann aber der gnädige Herr nicht.

Daß eine solche Person dem Hagestolz ihre Ehre aufgeopfert hat, daß sie ihm noch Freyheiten gestattet, wofür sonst der Brautring gegeben wird, den sie aber nicht hoffen kann: das rechnet sie ihm aufs höchste an: das ist ein Verlust, ein Unrecht, wofür sie zu aller möglichen Entschädigung berechtigt zu seyn glaubt. Daher sucht sie die Herrschaft zu erlangen, und ihn in demüthiger Unterwürfigkeit zu erhalten; daher zwickt und plündert sie ihn, wo sie nur zukommen kann. Daher vergiftet sie seine Ruhe und quält ihn mit allen Plagen einer mißvergnügten Ehe. Daher hat sie immer einen Freund, den sie umsonst genieſſen läßt, was der andere theuer bezahlen muß. Nicht allein aus Liebe, sondern aus Rache, aus Groll und Haß, als eine Ueberlistete, Betrogene, Verkaufte und Gefangene, wird sie ihrem unrechtmäßigen Besitzer untreu.

So wie die Jahre zunehmen, und die Hofnung einer Befreyung aus diesen schimpflichen Banden eines frohen Ueberganges in den Ehe-

stand verschwindet, wächst ihr Mißvergnügen, ihr Groll: das Laue, das Kalte, wird wieder heiß: es kocht, es schäumt, es brauset von neuem; aber es ist nicht mehr sanftes Liebesfeuer; es ist die Höllenglut der Bosheit und der Rachgier.

Vortreflich sind die traurigen Folgen einer solchen Verbindung im Karl Grandison beschrieben. Doch mancher Leser wird in dem Kreise seiner Bekanntschaften ein ähnliches Beyspiel finden.

Mit vielen andern Gründen könnte ich erweisen, daß der Verheirathete in gesunden Tagen unendlich glücklicher ist als der Unverheirathete. Ich breche aber ab: und betrachte nur noch die unaussprechlichen Vortheile der Ehe in der Zeit der Krankheit.

Einen treueren, wärmer theilnehmenden Freund in guten Tagen als eine rechtschaffene Hausfrau kann kein Mann auf Erden haben. Wenn ihm das Glück unverhoft lächelt; wenn er einen Wunsch erfüllt sieht; so giebt es keinen andern Sterblichen, mit dem er seine Freude so theilen, ja vor dem er sein volles frohes Herz so ausschütten könnte als seine Gattinn. So aufrichtig, als ein gutes Weib, nimmt kein Bruder Theil an seiner Wonne. Nur gar zu oft erweckt er bey dem Busenfreunde ein wenig Mißgunst:

gunst: ja das Feuer der Freundschaft lodert nicht immer stärker auf, wenn das Glück nur auf den Einen seine Gaben streuet. Der Unglückliche hat doch noch immer mehr wahre Freunde, als der dem alles nach Wunsch geht. Es fällt der menschlichen Natur immer leichter zu beklagen, als Glück zu wünschen. Wer ein klares Auge hat, wird das bey Großen und Kleinen sehen. Der geübteste Hofmann kann bey der feurigsten Umarmung, und in dem lebhaftesten J'en suis charmé de tout mon cœur, nicht allemal seine inuita Minerva verbergen. Man sehe nur einem Weltmann gerade ins Gesicht, wenn er uns zu einer Beförderung gratulirt; wir werden gewahr werden, daß die Augenbraunen nicht recht in die Höhe wollen; daß immer ein Wölkchen über den freudestrahlenden Augen hangen bleibt. Die Mißgunst zieht sich, wie die Besatzung einer Bergfestung, immer höher, von einer Stirnrunzel hinauf zur andern.

Aber öffnet sich die Seele eines Biederweibes, die Freuden ihres Gatten zu empfahen, seine Geheimnisse zu bewahren, so verschleußt sie sich ihm auch nicht, wenn Leiden ihn drücken, wenn Krankheit ihn danieder wirft. Dann, dann erscheint eheliche Liebe und häusliche Tugend in ihrem höchsten, ihrem himmlischen Glanz. Dann erkennt er in ihr seinen Retter, seinen Schutzengel. Dann segnet er die Stunde die ihm eine

solche geprüfte Freundinn gab, und empfäht dankbar aus ihrer pflegenden Hand Linderung, Gesundheit und Leben, so wie er so oft Trost und Rath aus ihrem holdseligem Munde, und Göttervollust an ihrer vollen, warmen, reinen, treuen Brust empfangen hatte. Dann erkennt er die Glückseligkeit der Ehe, so wie der Seemann, der vor Wind und Strom trieb, den letzten Anker preiset, der sein Schiff hielt.

Dann aber fühlt der Hagestolz erst recht, was es heißt, der Stimme der Natur nicht gehorchet zu haben. Schon in seinen bessern Jahren war er allen Menschen verhaßt, wenigstens von keinem geliebt. Das schöne Geschlecht hatte ihn verachtet; die Satyre hatte ihre Pfeile an ihm verschossen; Oekonomisten und Statistiker hatten ihn als eine Null, als eine Hummel im Staate verschrien, hatten ihn mit einer unbebauten Heide, einem pontinischen Sumpf verglichen. Lachende Erben hatten sich auf seinen Tod gefreuet, wie sich die Küstenbewohner in gewissen Ländern auf eine reichbeladene Galliotte im Sturm freuen, und Gott bitten, daß der Wind sich nicht drehen möge.

Aber am allermeisten leidet er nun wenn er krank und matt liegt, und mit Fieber und anderm Uebel kämpft. Da fehlt ihm, mit allem seinem Mammon, alles; Pflege, Trost und Hülfe. Da liegt er, ungewartet und unbedauert. Da muß

er

er sehen, wie man ihn geflissentlich versäumt; wie man ihn mit kaltem Blute ermordet. Da muß er hören, wie man die Tage und Stunden berechnet, die er noch zu leben haben mag; wie man schon im Voraus mit dem Seinigen schaltet; wie man ihn vor seinen Augen bestielt.

Seine Haushälterinn läßt ihn im Stich. Es fehlt ihr an der rechten, an der einzigen Triebfeder zu liebreicher Pflege, an wahrer Zuneigung. Entweder hat er zu ihrem Vortheil ein Testament gemacht; und dann wünscht sie nur von dem alten Knurpott, dem alten Sauertopf, dem wandernden Hospital, befreyet zu werden. Wenn der Arzt die Schultern zieht, und mit dem hippokratischen Antlitz der fehlgeschlagenen Hofnung zu erkennen giebt, daß bald alles vorbey seyn wird, vergeußt sie Freudenthränen und ruft mit der Ergebung eines Leichenbitters: der Wille des Herrn geschehe.

Ist sie nicht so glücklich gewesen, daß er ihr etwas hinlängliches vermacht hat, so läßt sie ihn liegen, und macht so viele Beute, als sie nur kann. Auf diese Weise wird der Kranke zu gleicher Zeit geplündert und ermordet.

Und wenn sie auch so redlich und treu wäre, als eine Gattinn seyn kann; wenn sie auch des Kranken unermüdet pflegte und wartete; so hat es doch nicht die rechte Art. Sie weiß sich nicht

so

so zu helfen; sie kann sich bey hundert kleinen Vorfällen nicht recht benehmen; sie hat keinen Respekt bey den Bedienten; sie kann nicht einen jeden anhalten seine Schuldigkeit zu thun; die Verwandten fahren ihr durch den Sinn, lassen ihr die Veränderung der Umstände fühlen u. s. w.

Zuweilen trift es sich, daß der Kranke rechtschaffene Dienstboten hat, die mit aller Treue und Zärtlichkeit seiner pflegen. Allein, sie haben nicht das Ansehen einer Gattinn; sie dürfen ihm nicht widersprechen, dürfen ihn nicht auf einen gewissen Fuß nehmen, zum Einnehmen u. a. m. zwingen. Eine Ehefrau hingegen kann ihm zureden, kann ihm ein kleines Kollegium lesen, kann Gewalt brauchen, kann ihn fühlen lassen, daß sie jetzt Herr im Hause ist. Und wie nöthig und nützlich zuweilen ein gewisser herrischer Ton zur Wiederherstellung eines Kranken ist, weiß niemand besser als der Arzt selbst.

Man kann nichts rührenderes und erbaulicheres sehen, als eine verständige, zumal noch junge Dame, die ihres Gemals in einer schweren Krankheit wartet. Ich habe mehr als einmal gesehen, wie eine von den Schönsten unter den Schönen, ein edles Weib, das in ihrem jungfräulichen Stande als eine Huldgöttinn angebetet worden, Putz und Prunk vergaß, alle Belustigungen der großen Welt aufopferte, alle Gelegenheiten zu kommen, zu sehen und zu siegen vorbeyrauschen ließ,

ließ, und sich bey einem kranken Gatten in einem dunkeln Zimmer freywilliger Gefangenschaft überließ. Und bey welchem Gatten! Bey einem Manne, den Krankheit und Schmerz verdrüßlich, ungeduldig, unartig, ja gar ekelicht und unleidlich gemacht hatte.

Da saß ein solches Muster weiblicher Schönheit und Vollkommenheit in einem dünnen seidenen Mantel gehüllt; das lange dicke Kastanienbraune Haar spielte in kunstlosen Locken um den Alabasterhals; die großen Augen von der Angst ihrer edeln Seele trübe, waren auf den schlummernden Kranken geheftet; und die schneeweiße Hand scheuchte die Fliegen von dem todtenblassen Antlitze.

Mit der Ungeduld, womit sie in der sorgenfreyen Jugend die Stunde ihres ersten Balls erwartet hatte, zählte sie nun die Minuten, bis das Heil, der Arzt, kam. Wenn der Zeiger lehrte, daß der Kranke eine Arztney einnehmen mußte, bot sie ihm dieselbe mit aller Majestät der Hygäa selbst. Wollte er den ekelichten Trank nicht nehmen, so flossen schmelzende Bitten in melodischen Tönen aus ihrem Munde: sie drückte so manchen liebevollen Kuß auf die brennenden Lippen, auf die matte Hand, bis daß er sich überreden ließ. Oder sie hielt ihm eine kleine Gardinenpredigt, wiewohl immer in der sanften Sprache der Liebe; sie murrte, aber wie eine Taube, und

sie

sie drohete, aber wie ein Schutzengel. Sein Getränk bereitete sie selbst; und wenn er trinken sollte, so streckte sie den weissen Arm aus, umfaßte seine Schultern, und hob ihn, und labete ihn, und legte ihn sanft wieder auf sein Küssen. Sie trocknete den Schweiß von seiner Stirn, und half selbst sein Bett machen. Immer hatte sie trockne und warme Wäsche bey der Hand, und sogar Aderlaßbinden und Polster legte sie zurechte.

Die ganze lebenslange Nacht wachte sie bey ihm. Vergebens bat Gemal und Arzt, ihrer Gesundheit zu schonen, sich nicht der Nachtruhe zu berauben. Nein, so zart und bleich als eine Venus von Gyps saß sie im Lehnstuhl und fror. Endlich wenn das Rollen der Kutschen schon aufhörte, wenn der bescheidene Nachtwächter schon seinen schnarrenden Gesang zurückhielt, um nicht den Pilz in seinem wichtigsten Geschäfte, in der Verdauung zu stören, warf sie sich auf ein Bett, um zu versuchen, ob wohl ein mitleidiger Schlummer ihre feuchten Augenlieder besuchen würde, indem der Kranke selbst etwas stille ist. Aber bald ward sie von dem gräßlichsten Duett aufgeweckt. Die Wachfrau hatte sich nun aufs Kanapee hingepackt, hatte den Kranken Gott empfohlen und sich dem Schlafe in die Arme geworfen. Johann im andern Zimmer hatte auch dem Triebe zu ruhen nicht widerstehen können: lange hatte er mit entzückenden Vorstellungen von Quaternen und Heirathen

rathen seine Seele in Bewegung gehalten; endlich aber war sie in einem See von wachen Träumen untergegangen; und nun saß er da und blies den Odem aus, als wenn der Wind durch einen Schornstein heult, da zu gleicher Zeit das schnarchende Weib auf dem gepolsterten Kanapee wie ein Rohrdommel ihn akkompagnirte.

Mit Schrecken erwachte dann die bekümmerte Hausfrau, machte dem Getöse ein Ende, schlich sich auf den Zähen an das Bett, und fand den Kranken im Begriff aufzustehen und seinen schlafenden Hütern zu entwischen. Wohl ihr, daß sie selbst in der Nähe geblieben! Und wohl ihm, daß er ein solches Weib hatte!

Aber es ist auch nur ein solches Weib, das den Gatten mit unzerbrechlichen Ketten fesseln kann, und die die Worte Drydens wahr macht:

When fix'd to one, Love safe at anchor rides,
And dares the fury of the wind and tides.
But losing once that hold, to the wide Ocean
born,
He drives at will to every wave or scorn.

Die wahre Ursache zu den häufigen Infidelitäten glücklich gepriesener Ehemänner liegt leider größtentheils in dem schönen Geschlecht selbst. Die meisten von diesen Zauberinnen haben nur die Macht zu gewinnen; die Kunst die Eroberung zu sichern, das Gewonnene zu behalten, besitzen sie so selten!

Der

Der Schmetterling würde nicht von der einen Blume zur andern flattern, wenn er bey der ersten nicht den Nektar bald erschöpfte: und der Honigmonat der Ehe könnte lebenslang dauern, wenn die Biene klug und arbeitsam genug wäre.

Das große Geheimniß besteht darinn, sich dem Gatten eben so schätzbar als liebenswürdig zu zeigen; durch eine verständige Zärtlichkeit seine Liebe, und durch ein vernünftiges Betragen seine Hochachtung zu unterhalten; den Herrn und Meister nicht aus den Banden des Anbeters zu lassen; jeden Tag das Feuer der ersten Liebe wieder anzufachen, einschlummernde Triebe zu erwecken, sie durch kluges Weigern zu verstärken.

Kein Mann würde seine Ketten zerbrechen, sondern sie küssen und sein Rosenjoch preisen, würde nie seine Gesundheit, seine Ruhe, seinen Ruf in Gefahr setzen, wenn er eine solche Felime zu Hause hätte, als eines La Harpe Meisterhand geschildert hat: ein Weib

Aux minois agaçans,
Au doux fourire, aux regards caressans;
Dont le tour fin, dont le piquant ensemble,
En variant les graces qu'il rassemble,
Peint la gaité, le folatre plaisir,
L'amour enfant, le talent de jouir;
De qui l'humeur à la fois tendre & folle,
D'un rien vous charme & d'un rien vous desole,

Trompe

Trompe l'éſpoir et nourrit le déſir,
Montre l'inſtant, ſans le laiſſer ſaiſir,
Boude & careſſe, avec tranſport ſe livre
A tous les jeux dont un amant ſ'enivre,
Et quand il croit les avoir goutés tous,
Promet encore un lendemain plus doux.

Ist Frikassee gesund?

Allerdings ist eine Frikassee ein gutes Ding. Sie ist eine von den Küchenerfindungen, die einer guten Hausmutter sehr zu statten kommen. Sie kostet nicht viel Zeit und Mühe; ist also ein bequemes Gericht für unvermuthete Gäste. Es gehört auch nicht sehr viel dazu, wenigstens nicht das Leckerste und Beste. Die Ueberbleibsel von einer Mahlzeit können zur Noth dazu dienen. Besonders zu einem warmen Abendgericht mag es sehr gut seyn.

Aber was die Zuträglichkeit dieser Speise für die Gesundheit anbetrifft, so ist die sehr verdächtig. Leute, die sich vollkommen wohl befinden, und einen guten starken Magen haben, werden auch mit einer Frikassee zu rechte kommen. Siechlinge und Schwächlinge hingegen, hysterische, hypochondrische Personen, Kandidaten der Gicht oder solche, bey denen die Gicht noch zu viel im Leibe herumiret, und zuweilen noch im Magen steckt, überhaupt diejenigen, deren erste Wege und Verdauungswerkzeuge geschwächt, und die daher saurem Aufstoßen, Blähungen und Drücken des Magens, Koliken u. s. w. unterworfen sind, werden den Genuß einer Frikassee, zumal des Abends, nicht so ganz ungestraft ertragen. Und dies nicht sowohl des Fleisches, als der Sauce wegen, als welche gerne wegen des vielen Pflanzhaften und

des

des Citronensaftes u. d. gl. säuerlicher Natur ist. Inzwischen ist das zarte Fleisch, was dazu genommen wird, zumal Kalb- und Lammfleisch, ebenfalls weit weniger leicht zu verdauen, als Wild und Rindfleisch.

Von christlichen Menschenfressern.

Daß die Wilden in Amerika und vielleicht in mehrern Welttheilen ihre Kriegsgefangenen verzehren, und daß in der Belagerung Jerusalems, auch anderswo in großer Hungersnoth, der eine Mensch den andern abgeschlachtet und gefressen hat, ist bekannt. Aber daß in aufgeklärten christlichen Ländern solche Greuel statt finden können, das erregt eben so viel Erstaunen als Grausen und Abscheu. Von Frankreich und einigen andern Ländern liest man zuweilen dergleichen gräßliche Geschichten in den Zeitungen; jedoch eines Theils ist das Franzosenvolk in den untersten Klassen freilich noch sehr wild: und anderer Seits bleibt noch immer viel Zweifel an der Glaubwürdigkeit dieser schrecklichen Begebenheiten übrig: denn man weiß wohl, wozu ein armer Zeitungsschreiber in Ermangelung eines Bessern greifen muß.

Aber was soll man sagen, wenn ein solcher entsetzlicher Fall in dem Herzen Deutschlands sich

zuträgt; wenn nicht etwan im Bayerlande, sondern im Sachsenlande, wo man am meisten von Menschlichkeit und Menschenliebe, von Duldung und Aufklärung, von edeln Gefühlen und Empfindsamkeit hört, der eine Mensch von dem andern ist buchstäblich aufgefressen worden? Und das ist leider geschehen!

Zu Gotha ward im Jahr 1772 Georg Nikolaus Goldschmiedt, ein Kuhhirte hingerichtet, weil er Menschen ermordet und verzehrt hatte. Dieses Scheusal hatte eine so unnatürliche Freveltat nicht in wallachischer Wuth, auch nicht in ugolinischer Noth begangen; sondern mit vollem Verstande, mit Fleiß und Vorbedacht, und ohne den Drang, der Eisen bricht und die Stimme der Natur selbst erstickt.

Er stahl ein armes Mädchen, schlachtete es und kochte es am allgemeinen Fast- und Bettage, that sich auch mit dem ersten Gerichte unter dem Gottesdienste recht zu Gute.

Eine Zeitlang vorher hatte er einen reisenden Handwerksburschen umgebracht, und sowohl seinen Hund als sich damit regalirt. Den letztern hatte er nachgehends geschlachtet und zugerichtet, und ein recht otahitisches Leckerbischen daran gefunden.

Abscheulich ist diese Geschichte; aber sie ist wahr. Das Hannöversche Magazin, woraus

ich

ich sie zum Behuf meiner Betrachtungen borge, beruft sich auf die gerichtlichen Akten.

Der Unmensch soll übrigens keinen schlimmen Karakter gehabt, sondern von guten Grundsätzen, wiewohl in der rohen Manier, die man von den Menschen unserer Tage erwarten muß, mehrere Spuren gezeigt haben. Insbesondere hat er gegen fremde Kinder sehr liebreich und zärtlich gethan, hat sie ganze Tage bey sich gehabt, sie auf den Armen getragen, und seinem eignen Munde das Brod entzogen, um sie zu füttern.

Seine Abscheulichkeiten können nicht der Religion angerechnet werden. Denn man findet keinen Zug von Schwärmerey in seiner Geschichte: und man mag nun von dem Aberglauben und der Täuschung des Christenthums so viel Böses herleiten, als man will, Königsmord und Vatermord und so fort an; so kann man doch nicht behaupten, daß irgend ein Lehrer desselben den Glauben gepredigt, daß man seine Feinde fressen dürfe. Nicht einmal der allererhitzteste, blutdürstigste Dominikaner hat je das Signal dazu gegeben. Die heilige Hermandad läßt wohl braten, aber nicht anrichten. Keine Kirche, keine Sekte, kein Mönchsorden gebeut oder gestattet diesen Greuel: alle verdammen ihn.

Jenes Ungeheuer hat also seine teuflischen Mahlzeiten keinem Heiligen zu Ehren, keinem Pfaffen

zu Gefallen halten können. Wem hat er denn gefolgt? Der hohen und heiligen Natur.

Die Stimme, die unsere Weisen jetzt allen andern Stimmen vorziehen, auf die ein jeder Narr jetzund harrt und horcht *); die Stimme der Natur

*) Man erzählt eine Anekdote von dem gewiß sehr launichten Freyherrn von —, die sich ein und anderer junger Mann, der immer die Natur belauschen und ihre Stimme verdolmetschen will, merken kann. Der Dichter war in einer gewissen Versammlung zugegen, wo einem vornehmen Gelehrten von einem armen Teufel eine Abbitte geschehen sollte. Der Mann, der im Begriff war, seinem gekränkten Stolze dies Opfer zu bringen, hieß mit seinem Taufnamen —, wir wollen sehen er hieß Velten. Jener sah mit Verdruß, daß Velten so wenig philosophisch dachte, und eine Rolle spielen wollte, die eines Tanzens würdig war. Er zog daher mittelst vieler Scherze die Gesellschaft, die noch immer den Sünder erwartete, in einen Kreis um sich, und wie Velten da nun so stund und in Erwartung des Süßern mit den trocknen Einfällen des Freyherrn vorlieb nahm, brachte dieser allerley Histörchen von Dorfpfarrern auf die Bahn, zuletzt folgende. Es war einmal ein Dorfprediger, den man nur den Magister Velten nannte, ein gar eingebildeter

tur hat ihn zum Menschenfresser gemacht. Sie hat zu ihm gesagt: „Erhalte dein Leben, womit du kannst. Schmecke und geneuß, was dir behagt. Fühlst du einen Trieb Menschenfleisch zu essen, so iß. Denn jeder Trieb ist mein Gebot. Folge diesen Geboten, und sey glücklich, so lange das Vorurtheil der bethörten Christenheit dich nicht stört.“

Ja, der eine Mensch würde nicht mehr vor dem Zahn des andern sicher seyn; die unnatürlichsten, abscheulichsten Scenen würden wir erle-

 ben,

deter Mann, der sich von eben so großer Wichtigkeit dünkte als Moses, und daher vermeinte, der liebe Gott könne ihm eben sowohl erscheinen als jenem. Er ging daher alle Abend in der Dämmerung in einen Busch, um die Erscheinung zu erwarten. Sein Küster hatte Mitleiden mit ihm. Er versteckte sich eines Abends in dem Busch: und als der Pfarrer kam, rief er mit hoher Stimme: Velten! — Der Prediger antwortete in heftiger Bewegung: Rede Herr, dein Knecht hört. — Velten, sprach die Stimme, du bist ein Narr. Was bildest du dir ein? Laß die Fratzen fahren. Thue deine Pflichten. Nun hast du genug gehört. Geh heim und leg dich schlafen. — Der andere Velten machte die Nutzanwendung, gab eine plötzliche Unpäßlichkeit vor, und fuhr zu Hause

ben, wenn die sogenannte Vernunft damit fertig werden könnte, den alten Glauben ganz zu verjagen, und, wie der Dichter sagt:

Leave all mankind as unconfin'd as beasts
Allowing them to gratify each lust,
As freely as they drink when they desire.

Wenn nur erst die Großen und deren Affe, der Mittelstand, recht damit in Gang kommen, sich ihre Pflichten und ihre Glückseligkeit herzuraisonniren, und das Christenthum verächtlich zu machen; so wird der gemeine Mann endlich auch von dem Geist des Unglaubens und der Klügeley angesteckt werden: und so werden eben so viele, eben so unnatürliche Greuel statt finden, als je der Misbrauch der Volksräuschung, wie man den alten Glauben zu nennen beliebt, mag veranlaßt haben. Alles was Popen in Siebenbürgen von dem Aberglauben und der Rachsucht einer verblendeten Rotte erhalten haben, das und noch mehr wird der Mißbrauch der Vernunft bewirken. Der Pöbel ist von Natur mehr Raisonneur als irgend ein Jean Jaques. Er lernt gar bald die Kunst blutige Sophismen zu machen! Wenn der Bauer auch erst anfängt, sich selbst ein kleines Religionssystem zu machen; so wird er bald zu sehen glauben und nach seiner Art in barbara demonstriren, daß die Ungleichheit der Stände Gott und der Natur ein

Greuel

Greuel ist, und daß gebratene Edelleute *) dem Himmel einen Wohlgeruch geben.

Kein Rousseau würde mit seiner verführerischen und hinreissenden Beredsamkeit dem armen unter dem Druck der Tyranney seufzenden Leibeignen begreiflich machen, das Wohl des Ganzen fordere, Natur und Vernunft beföhle, er müsse Schatzungen, Steuern, Accisen und Zehenten entrichten; müsse Frohndienste thun; müsse sich zum Soldaten einschreiben lassen, sich exerciren lassen, auch wohl mit zu Felde gehen; müsse seine Erndte von dem Wilde fressen oder von den Pferden und Hunden seines Nabobs zertreten sehen; müsse sich von Einquartierungen drillen, und von Verwaltern und Voigten zwicken und plagen lassen; und, was das ärgste von allem ist, müsse sich von einem Hofe, den er mit saurer Mühe in guten Stand gesetzt, zur Belohnung seines Fleißes auf einen verfallenen Hof versetzen lassen; müsse immer einen Andern die Früchte seines Schweißes geniessen sehen; müsse ewig arbeiten, sich abmatten, sich zerreißen, ohne jemals den Schein einer Möglichkeit von Freyheit und Eigenthum von den ersten Rechten der Menschheit zu sehen. Keine Philosophey kann den Unglücklichen überreden, das alles mit

 Gedult

*) Diesen Ausdruck habe ich schon in der dänischen Gesundheitszeitung bey diesem Anlaß gebraucht: und leider hat der schreckliche Aufruhr in Siebenbürgen ihn buchstäblich wahrgemacht.

Geduld zu leiden. Keine Vernünfteley kann ein so widerstrebendes Sic vos non vobis beschmücken.

Wie geht es denn aber zu, daß zehn Millionen in diesem Elende leben, ohne aufrührisch zu werden, ja ohne laut zu murren? Wer tröstet und befriedigt, wer ermuntert und erfreuet diese Schaaren von Unglückseligen? Niemand anders als gute einfältige Dorfgeistliche. Und womit thun diese verachteten Leutchen, diese demüthigen Knechte der mächtigern Pfaffenlist solche Wunder? Mit einigen Sprüchlein aus der alten verjährten Chronike, der alten abgeschmackten Sammlung von Mährchen, der finstern Quelle so manches den Menschenverstand entehrenden Vorurtheils, aus der Bibel.

Höchstvortreflich hat der selige Abt diesen so wichtigen Nutzen des Lehramts auf dem Lande gezeigt. Brauche ich wohl meinen Lesern zu sagen, wo? Kläglich, wenn Jemand es nicht gelesen hätte! Kläglicher, wenn Jemand es nicht beherzigen wollte!

Ja, ihr Weisen, die ihr auf seidenen Polstern liegt und allgemeine Aufklärungsmittel träumt, wißt oder bedenkt ihr wohl, wie viel ihr jenen unphilosophischen und verhöhnten Bauerbonzen zu danken habt? Wo wäret ihr, wenn diese Pfaffen, auf die ihr mit Unwillen herab sehet, nicht den großen Haufen dafür bewahrten, daß er nicht anfängt zu denken, als ihr; daß er nicht auch Lust bekömmt,

bekömmt, sich einen neuen Glauben zu ersinnen, sich hin und her zu raisonniren, und sich an allen den Tagedieben, den Wollüstlingen, den Tyrannen, die er mit seinem Schweiß und Blut füttern, und deren Muthwillen er zum Spielwerk dienen muß, in wohlverdientem vollem Maaße rächen? Dürft ihr wähnen, der gemeine Mann werde, wenn er einmal angefangen selbst zu raisonniren, selbst zu vernünfteln, noch euch dulden, noch von euch Gesetze annehmen?

Wenn der Pöbel erst anfangen sollte, die Furcht vor Gott, das Zutrauen zu ihm, die freudige Hofnung einer belohnenden Ewigkeit zu verlieren, und sich auch von dem Licht seiner Vernunft leiten lassen zu wollen; so würde er Dinge thun, woran er iezt entweder gar nicht oder mit Schauder denkt. Er würde Menschen morden, auch wohl Menschen fressen.

Und wird es erst einmal bekannt, daß Menschenfleisch sich essen läßt, daß es gut schmeckt; so könnte es wohl dazu kommen, daß der gemeine Mann nicht einmal das Aeußerste in einer Hungersnoth erwartete, ehe er die Unmenschen briete und verzehrte, die er mit seinem Mark hat mästen müssen. Dann würde mancher eingebildete Philosoph, zum Dank für seine Bemühungen, zur Tilgung der Vorurtheile und zur Befreyung der Menschheit vom Joch des Christenthums, sich müssen braten lassen.

Wie

Wie werden diese Herren Afterweisen mich anschnarchen, wie werden sie meine Schrift als allem Forsch- und Duldungsgeist, allem guten Ton zuwider verächtlich machen!

Mögen sie doch! Es wird immer Leser geben, die mir Gerechtigkeit wiederfahren lassen. Wenigstens habe ich den Trost, den viele von meinen Tadlern nicht haben werden, — aus der Fülle des Herzens und aus der innigsten Ueberzeugung geschrieben zu haben.

Dient Aftermilch, sonst Mandelmilch genannt, in fieberhaften Krankheiten?

In keinem Stücke verrathen die mehresten Aerzte so viele Inconsequence, als in der Anordnung der Diät in Verhältniß gegen die vorgeschriebenen Arzteneyen bey Kranken. Wie öfters werden nicht säuerliche Getränke verstattet, wo der Kermes oder der Goldschwefel des Spießglanzes als Arzteney ist verordnet worden? Wie strenge untersagt nicht mancher Praktikus den Kaffee und den Wein, wenn er das Blut mit feurigen Essenzen erhitzt? „Mein Gott! Kaffee! Wein! dergleichen Dinge erfüllen den Körper mit Reiz und Schärfe!“ So spricht er, und [illegible] eben die schärfsten reizendsten Siebensachen verschrieben. Unerschöpflich ist diese Quelle medicinischer Satyre; diesmal aber will ich nur die Emulsionen, die erkünstelte Milch, die Aftermilch, die so vielen Kranken, allen Grundsätzen und aller gesunden Beobachtung zuwider, verschrieben wird, betrachten.

Milch, auch die leichteste, erlaubt der vernünftige Arzt nicht leicht in Fieber und Aufwallungen des Bluts.

Erstlich weil sie in der so sehr vermehrten Wärme des Magens stark gerinnt, und einen Käse gibt, der auch in der geringsten Menge die ersten Wege beschwert, ein sogenanntes Verdauungsfie-

ber

ber erregt, die Wirkung der Arzneyen hindert, und die Leibesöffnung noch mehr in Unordnung bringt.

Zweytens, weil sie zu viel nähren und das Geblüt, dessen Ueberfluß man auf alle mögliche Art zu vermindern sucht, vermehren würde, wenn sie wirklich ohne jene Gerinnung in die zweyten Wege überginge.

Einen dritten Bewegungsgrund, die Milch bey fiebernden Kranken zu verbieten, ihre thierische Natur, machen nur unwissende Aerzte geltend: denn dieser thierische Saft hat noch immer die pflanzhafte Natur der Gewächse, womit das Thier gefüttert worden. Sogar in Lappland, wo die Kuh Fischgräten fressen muß, wird ihre Milch sauer.

Aber ein vierter Grund läßt sich besser hören. Milch ist kein recht erquickendes und löschendes Getränk für den, der Hitze und Durst hat.

Der fünfte ist noch stärker, gilt aber nur bedingungsweise. Ein unreiner Stoff im Magen wird dadurch nicht gebessert, sondern vielmehr verschlimmert.

Noch können wir dazu rechnen, daß die Milch viel Sorgfalt erfordere, damit sie gut sey, nicht zu lange stehe, nicht sauer werde u. s. w.

Freilich

Freilich giebt man in gewissen mit Fieber verknüpften Brustkrankheiten und überhaupt vielen fiebernden Kindern Milch: und in jenen will man vielen Nutzen davon bemerkt haben.

Aber erstlich kömmt es hier viel auf den Magen an, ob der noch der Verdauung der Milch gewachsen, oder gar lange daran gewöhnt ist. Denn das macht einen gewaltigen Unterschied. Dem Magen des Bauern und des Säuglings ist der Genuß und die Bearbeitung der Milch schon zur andern Natur geworden; mit den Leuten von der großen Welt, (wie man sich sehr uneigentlich auszudrücken beliebt,) mit Personen, die in Städten wohnen, und mit jungen Leuten, die schon an einen Mischmasch von Nahrungsmitteln gewöhnt worden, verhält sich die Sache ganz anders.

Und dann thut auch die Abrahmung und Verdünnung der Milch, die ein Kranker nehmen soll, sehr viel zu ihrer mindern Gerinnung und Unverdaulichkeit. Dem Schwindsüchtigen verstattet man nur die leichteste, die man haben kann: und der Amme giebt man keine Speisen und Getränke, die ihre Milch reich an Käse und Oel machen könnten.

Ueberhaupt also ist die thierische Milch in Fiebern und Wallungen ein sehr zweydeutiges Nahrungsmittel, das nur unter gewissen Bedingungen und in einer sorgfältig bestimmten Beschaffenheit

erlaubt

erlaubt werden muß, wenn es dem Kranken nicht Beschwerden, oder gar Gefahr zuziehen soll.

Was kann denn die Aerzte bewogen haben, den Arzneymitteln in einer fieberhaften Krankheit die Gestalt einer Milch zu geben? Ja, was noch hundertmal wunderlicher ist, in den Fällen, wo sie selbst die beste natürliche Milch entweder gar nicht oder doch nur sehr sparsam erlauben, eine erkünstelte, durch Gewalt und Gemengsel erzwungene, alle Fehler der natürlichen im höchsten Grade besitzende Milch zu großen Gaben zu verschreiben?

Wie wird eine solche Aftermilch oder Emulsion bereitet? Lediglich durch die Kunst, ohne alles Zuthun, wider allen Willen der Natur. Sobald die Arbeit der Kunst der Vereinigung, die sie bewirkt hatte, entzogen wird, hebt die Natur diese auf, macht das Gemisch eben so ekelicht, als es dem Anschein nach erträglich ja angenehm gewesen war, und rächt also ihre Meisterhand an der pfuschenden Kunst.

Milch machen, widersinnige Bestandtheile, Wasser und Oel verbinden, daß sie lange keine Spur der angebohrnen Feindschaft äußern; Erde in Wasser schmelzen, alles das kann nur die Natur. Was in ihrer Chemie Auflösung ist, das ist in der Kunst nur Mischung.

Mit einem hölzernen Quos ego, mit Stoßen und Quetschen, mit Reiben und Rühren, treibt der

der Apotheker das Oel aus den Mandelkernen oder den fettigen Samen, und zwingt es, sich mit dem Wasser zu vereinigen und eine Milch zu bilden.

So sieht man zuweilen ein Männlein und ein Weiblein ohne Liebe, voller Haß durch das gewaltige Misce der Obrigkeit in ein Ehepaar zusammengerüttelt. Aber kaum wird die naturwidrige Mischung in Ruhe gelassen, ehe die erzwungene Affinität wegfällt, und das eine sich von dem andern trennt, um sich nie wieder zu vereinigen.

Auch die Aftermilch sieht nur eine kurze Frist, und merkt nur, daß der Stämpfel nicht mehr da ist, oder daß sie gar der lieben Sonne Licht und Glanz, oder der milden Wärme einer dunstreichen Krankenstube ausgesetzt ist, so scheidet sich das Wasser von der Tiefe. Das Mandelöl zieht sich zusammen und schwimmt oben, als ein schwefelichtes Eyland, das ein Erdbeben aus dem Schooße des Meers sublimirt hat.

Und wenn dies auch nicht im Glase vor den Augen des Arztes geschieht; so geschieht es doch gewiß im Magen des Kranken. Da fehlt es nicht an Wärme um diese Aftermilch zum Gerinnen zu bringen. Da muß das Oelichte von dem Wässerichten getrennt werden, muß sich sammlen, muß ranzicht werden, muß den Magen beschwe-

ren und verunreinigen, muß die Arzneyen in gehöriger Wirkung hindern u. s. w. oder es ist gar keine Wahrheit mehr in der Arzneywissenschaft.

Wenn dieser Fehler, diese Verwandlung in Quark und Schlamm, bey einer jeden Aftermilch statt finden kann, auch bey der, die nach den wahren Vorschriften der Kunst so dünne als möglich, und ohne Zuthun der Wärme ist bereitet worden; wie viel mehr muß sie nicht bey der gar zu gewöhnlichen dicken, rahmähnlichen unvermeidlich seyn?

Denn das gehört mit zu dem Argen, worin die praktische Arzneiwissenschaft bey aller Aufklärung noch immer liegt, daß die meiste Zeit zu den Emulsionen eine ungeheure Menge von Mandelkernen oder Samen verschrieben wird, so daß sie, wenn der Apotheker nicht mehr Verstand hat als der Arzt, die Konsistenz eines dicken Oels bekommen müssen.

Das ist denn der schöne erquickende Labetrank! Das ist das wohlthätige Kühlungs- und Verdünnungsmittel! Das ist das angenehme Vehikulum unangenehmer Arzneyen, des Salpeters, des Kampfers und anderer mehr!

Und wer diesen Rahm, diese Schlampampe verschrieben hat, und den Kranken ganze halbe und ganze Theetassen davon verschlucken läßt, verbeut gemeiniglich dabey die natürliche Milch

im

im Thee als wenn es Terpentinöl wäre! Risum teneatis!

Was lehrt die Erfahrung? Daß dies erzwungene Gemengsel dem Magen oft zur Last gereicht, Uebelkeiten, Halsbrennen und Aufstoßen, Blähungen und Bauchgrimmen erregt, bis daß ein Erbrechen oder ein Durchfall, den Kranken von dieser mit Fleiß bewirkten Saburra medicinalis befreyet.

Dies ist zumal der Fall, wenn ohnehin schon ein gallichter oder ein anderer unreiner Stoff in den ersten Wegen steckt. Aber dann wird alles auf diese Unreinigkeit geschoben: die Mandelmilch muß niemals Schuld haben.

Die Säuren in Arzneyen oder Nahrungsmitteln werden auch nicht allemal von denen, die Emulsionen verschreiben, sorgfältig genug verboten, und also tragen sie noch desto mehr dazu bey, daß die Aftermilch gerinne und jene häßliche Rollen spiele.

Ich habe vorhin selbst Emulsionen verordnet; ich bin aber davon zurückgekommen, und lasse mir izt mehr als jemals angelegen seyn, die flüssigen Arzneyen so klar und dünne zu machen als möglich.

Vergebens ist das Künsteln an dem Geschmack einer Arzney. Alles Mandelsüße und Zuckersüße u. s. w. tilgt niemals den bittern, herben, scharfen oder salzichten Geschmack, sondern macht ihn in vielen Fällen nur noch ekelichter; giebt zugleich dem Mittel mehr Konsistenz, die denn immer unbehaglich ist; macht es mehr geneigt zum Gähren; erhöht auch den Preis ohne wahren Erfolg.

In allem bisher wider den Gebrauch der Aftermilch gesagten, wird doch wohl ein und anderer Leser Grund genug finden, die Zuträglichkeit dieser Gestalt einer Arzney in Zweifel zu ziehen, und vielleicht auch ein und anderer junger Arzt sich ein wenig bedenken, ehe er eine Emulsion verordnet.

So viel wird er wenigstens vermeiden, daß sie nicht zu dick und ölicht, sondern nur aus den bekannten kühlenden Samen, (wovon auch nur eine Art genug ist,) mit kaltem Wasser bereitet, in keiner großen Quantität verschrieben, nicht mit Syrupen versüßt, nicht mit unauflöslichen Pulvern beladen, noch weniger, aller gesunden Vernunft zum Spott, mit leicht sauer werdenden Sachen vermischt, auch nicht mit Goldschwefel oder Mineralkermes zu gleicher Zeit gebraucht werde.

Das ist mein großer Entzweck bey dieser Beleuchtung der Aftermilch, so wie bey meinen übrigen scharfen Beurtheilungen medicinischer Moden. Ich wünsche nur meine Berufsgenossen dahin zu bringen, daß sie das was sie thun nicht bloß par un esprit moutonnier, darum weil Andere es auch so machen, sondern aus Ueberzeugung thun, daß sie erst prüfen und dann behalten was behaltens wehrt ist.

Die wahre Sparsamkeit in Verordnung der Arzneyen.

Eine Pflicht und eine Ehre ist es dem praktischen Arzte, da wo es nöthig ist, nemlich wo der Staat oder ein Unbemittelter die Arzneyen bezahlen soll, wenige Kosten zu verursachen.

Pflicht ist es ihm, für den Staat und das Publikum überhaupt haushälterisch zu Werke zu gehen: und eine Ehre ist es mit Wenigen das thun zu können, was Andere mit Vielem ausrichten; auch in diesem wesentlichen Theile der Ausübung seines Berufs das Wohl des gemeinen Wesens vor Augen zu haben.

Eine elende und verkehrte Art diese Sparsamkeit an den Tag zu legen, die aber von Kurzsichtigen sehr gelobt wird, besteht darin, daß man die schlechtern Arten von Arzneymitteln verschreibt und die kostbaren, die Fieberrinde, den Bisam und andere dergleichen mehr, mit aller Achtung für ihre größere Kraft und Tugend deswegen weil sie theuer sind, weglasse, auch wohl gar keine Mittel in flüssiger Gestalt, keine Mixturen mit abgezogenen Wassern verordnet.

Dadurch gewinnt man wenig. Denn die schlechteren Sachen kosten freilich nicht so viel, thun aber auch nicht so vielen Nutzen, zwingen das Uebel nicht bald genug, lassen es Zeit gewinnen,

nen, und geben dadurch entweder Anlaß zu mehrerm Medicinisiren, oder bringen den Kranken um seine Gesundheit, um sein Leben, den Staat um einen Bürger u. s. w.

Dies geschieht zum Beyspiel so öfters in Nervenfiebern, wo die Rinde fein haushälterisch gegeben, und der Bisam entweder gar nicht oder in Pygmäendöschen gereicht wird. Was ist die Folge von dieser übelverstandenen Sparsamkeit? Entweder die Krankheit zieht sich in die Länge und kostet also an den vielen schlechten Arztneyen eben so viel, ja mehr, als sie an den wenigeren guten würde gekostet haben; oder der Tod kömmt und macht dem Quackeln und Oekonomisiren ein Ende: und dann kostet der Mensch den das Land, der Soldat den der König verliert, die Versorgung der Wittwe und Waisen, wenigstens das Begräbniß auch eben so viel, ja mehr, unendlich mehr, als die gesparten Rettungsmittel würden gekostet haben.

Von dem Gewissen wollen wir nicht sagen: denn das ist nun ein für allemal von den Augendienern und Schalksknechten in der Plusmacherey ganz für obsolet erklärt worden.

Was das Sparen durch eine wohlfeilere Gestalt der Arztneyen, z. E. in lauter Pulvern, anbelangt, so ist da auch wenig gewonnen, weil sie alsdenn nicht so gewiß eingenommen werden.

Aller-

Allerdings soll es dem Arzt niemals gleichviel seyn, was ein Arzneymittel koste, wenn er nur sonst damit zufrieden ist. Er muß immer auf den Fingern wissen, welches von den gleichkräftigen das theurere oder das wohlfeilere ist.

Er soll bey gleichem Grade von Wirksamkeit und Tugend das Wohlfeilere vorziehen, es sey denn daß entweder die Eitelkeit des vermögenden Kranken, oder der Ersatz, den er dem Apotheker für sein vielfältiges Sparen, bey gegebenen Gelegenheiten schuldig ist das Gegentheil fordere.

In diesem letztern Falle kann er freilich mit den Naphthen, mit den damit bereiteten Essenzen, mit den kostbarern Balsamen, Oelen und Wassern u. s. w. etwas freygebig zu Werke gehen. Aber auch bey Armen soll er zum Einsaugen einer Säure immer die beste Magnesie, niemals Kreide verschreiben; zum Vertreiben eines Wechselfiebers soll er immer die gute Fieberrinde in hinlänglichen Gaben, und lange genug, ohne halbiren und wie es der Verfasser des Siegfrieds von Lindenberg nennen würde, ohne Verplämiken geben; er soll zu Mixturen immer ein schickliches abgezogenes Wasser, das Kraft, wenigstens Zutrauen erweckenden Geruch und Geschmack hat, niemals aber rohes, chemisch und klinisch unsicheres, den Arzneyen nicht selten, und dem Magen nur gar zu oft nachtheiliges gemeines Wasser nehmen. Mit einem Worte: der ersten Pflicht des Arztes, sicher

und

und gewiß und bald zu heilen, muß nichts in den Weg gelegt werden. Die muß man nimmermehr der Sparsamkeit aufopfern.

Die wahre Art zu sparen besteht in folgenden vier Stücken, die leider so wenig beherzigt werden.

Erstlich muß der Arzt, der keine unnöthige Kosten machen will, darauf bedacht seyn, seine Arzneyen so sehr zu simplificiren als möglich, nicht nur überhaupt eine einfache Heilmethode wählen, sondern auch jedes Mittel für sich so einfach verschreiben als möglich, alle kostbare, entbehrliche Ingredienzen daraus weglassen, keine überflüßige Zusätze zum leeren Behaglichmachen hinzuthun. Was sollen die Syrupe im Fieberrindendekokt oder das Zimmetwasser in der Rhabarbertinktur? Wozu die Reinigung des Ammoniakgummis?

Zweytens muß er niemals mehr auf einmal verschreiben, als höchstwahrscheinlicher Weise wird aufgebraucht werden, damit nicht bey veränderter Heilungsanzeige vieles stehen bleibe oder gar durch seine eigne Neigung zum Verderben unbrauchbar werde.

So pflegen einige von Mixturen ganze Pfunde, von Tropfen und Pillen ganze Unzen, von Pulvern ganze Dutzende auf einmal zu verordnen, die denn nicht halb verbraucht sind, ehe sie einem neuen Mittel oder Bruder Heyn weichen

müssen. Da ist so viel Geld ohne Nutzen angewandt: da stehen die halb vollen, ja wohl gar kaum angebrochenen Gläser und Schachteln im Fenster.

Der klügere Arzt hütet sich, daß er keine solche Denkmäler medicinischer Unbeständigkeit gehäuft werden läßt und den Kranken oder den Staat in keine unnöthige, weggeworfene Kosten setzt. Er verschreibt wenig auf einmal. Denn wenn die Heilungsanzeichen fortdauern, so ist noch immer mehr von demselben Mittel zu bekommen; ändern sich die Umstände, so bleibt wenig ungebraucht stehen.

Zu dem können die Arzneyen, die öfters frisch aus der Apotheke gehohlt werden, nicht so leicht ihre Kraft verlieren oder gar verderben, als diejenigen die in großen Quantitäten verschrieben sind.

Ferner ist seiner eigenen Ehre damit gedient, daß er nicht alle Augenblicke eine solche Inconsequence verräth, als nothwendig geschehen muß, wenn man Arzneyen auf acht Tage verordnet und doch keine drey Tage damit anhalten läßt. Denn dies zeigt eins von beiden: entweder hat der Herr Doctor sich nichts daraus gemacht, dem Kranken Kosten zu verursachen, oder er hat sich in der Kenntniß der Krankheit geirret.

Was muß man von dem Arzte denken, der, zumal im Sommer, ganze Flaschen Mandelmilch verschreibt, so daß sie sauer werden muß, ehe sie kann halb ausgebraucht werden? Ist das nicht in den Tag hinein geschrieben? Was soll man von dem geübten Praktikus sagen, der zu den vielen Pulvern ein bald zerfliessendes Salz setzt, so daß die andere Hälfte aus den Kapseln hinauströpfelt, ehe die erste Hälfte in den Kranken gelangt ist.

Dieser Hauptpunkt im Arztneysparen wird am wenigsten in Acht genommen. Hilft das Vielverschreiben nicht dem Kranken, so kommt es doch dem Apotheker zu Gute.

Drittens muß der Arzt auch aus Sparsamkeit seiner Heilmethode nicht ohne dringende Nothwendigkeit abändern. Er muß die Krankheit wohl zu erkennen suchen, seinen Plan mit Ueberlegung entwerfen und ihn dann mit Standhaftigkeit ausführen, wie es einem Mann, der da weis was er thut, der nach Grundsätzen und mit Festigkeit handelt, und der dieselbige Krankheit wohl eher gesehen hat, geziemt.

Freilich wird ihm diese unbiegsame Beharrlichkeit bey dem unvernünftigen Theile der Kranken und der Weiber sehr nachtheilig seyn: man will nur gar zu gerne, daß der Arzt bey jeder kleinen unbedeutlichen Veränderung etwas neues verschreibe, und dadurch seine Theilnehmung und

seinen Fleiß an den Tag lege. Aber wenn er so glücklich ist, seinen Zweck zu erreichen, mit einerley Arzneyen die Krankheit oder gefährliche Zufälle zu bezwingen, so wird diese Standhaftigkeit der Gewißheit seiner praktischen Kenntnisse um so viel mehr Ehre machen.

Wenige Aerzte haben diese Festigkeit. Die meisten verändern ihren Plan und ihre Methode mit jeder neuen Nüance in der Krankheit, theils um sich fester in Gunst zu setzen, theils aus schwankenden Vorstellungen von der Beschaffenheit des Uebels. Sie empfehlen am Morgen was sie am Abend wieder zur Seite setzen: sie schicken den Pillen, Pulver: der Mixtur, Tropfen nach: das eine Recept ist eine Satyre auf das andere.

Diese Unschlüssigkeit und Flatterhaftigkeit im Verfahren, diese Geflissenheit den Kranken mit Arzneyen zu überladen, wäre ein weites Feld für den unterhaltenden Arzt. Jedoch für diesmal mag es genug seyn, anzumerken, daß die häufigen Veränderungen in der Heilmethode, die Vervielfältigung der Arzneyen, eine Hauptquelle von unnöthigen Kosten sind.

Viertens muß der Arzt seine Hülfsmittel zur rechten Zeit, wohl gewählt und in nachdrücklicher Dosis geben, damit eine Krankheit in der Geburt erstickt, oder einer schlimmen Wendung, einem Rückfalle u. s. w. vorgebauet werde

Wie

Wie deutlich sieht man nicht in Wechselfiebern in allerley Krankheiten, die aus den ersten Wegen entspringen, wie wahr dies ist? Wie manchen Kranken heilet nicht ein Brechmittel, der, wenn das nicht bey Zeiten wäre gegeben worden, ganze Wochen würde gelegen und viele Thaler gekostet haben?

Aus allem bisher gesagten erhellet, daß die wahre nützliche mit Pflicht und Gewissen bestehende Sparsamkeit des praktischen Arztes in der vernünftigen und rechtschaffenen Ausübung seines Berufs, in einer einfachen, festen und wirksamen Methode besteht, und daß man den wahren Wehrt eines Arztes zum Theil nach den Kosten, die er verursacht, berechnen kann.

Vom Rathhalten der Aerzte bey Kranken.

I consulti sono spesse volte la rouina degli ammalati.

GOLDONI.

Nichts ist gewöhnlicher, als daß ein Kranker, oder seine Angehörigen, bey dem Anschein einer Gefahr außer dem ersten Arzt, der gerufen worden und bis dahin die Kur geleitet hat, noch einen andern, ja wohl mehrere, zu Rathe ziehen, und daß, wie wenigstens in unsern Gegenden der Fall ist, alle diese Herren von dem Augenblick ihres Hinzutritts bis zur Genesung oder Hinfahrt des Patienten, die Heilmethode gemeinschaftlich anordnen und umändern, auch zu gewissen Stunden bey dem Kranken zusammenkommen, um über ihn einen Rath zu halten, so daß man zuweilen so viele Kutschen vor dem Hause sieht, als wenn Kindtaufe sollte gehalten werden.

Wie viele Unsicherheit für das Leben des Patienten nur gar zu oft in diesem Konsultiren ist, weiß ein jeder Arzt, der mit dabey gewesen ist. Wie sehr die Kosten dadurch vergrößert werden, sieht ein jeder Nichtarzt von selbst. Es ist also einer von den Mißbräuchen, eine von den Fratzen, denen die Mode und die Thorheit den Anstrich einer recht nützlichen Sache, eines guten alten Herkommens, eines letzten Rettungsmittels gege-

gegeben haben. Wenigstens ist das Rathhalten von der Art, als in unserm nordlichen Europa statt findet, ein wahrer Mißbrauch und eine offenbare Fratze.

Oefters hat es auch seinen Grund in einer Thorheit, wenn es nemlich auf Zureden Anderer geschieht, daß der Kranke mehrere Aerzte rufen läßt. Diese Andern, die sich dergestalt in eine Sache mengen, womit sie nichts zu thun haben sollten, wenn sie vernünftig wären, legen dadurch eine eigne, eine weitgetriebne Art von Egoisterey an den Tag. Denn kann ich eine mehr verblendete Eigenliebe, einen närrischeren Selbstdünkel haben, als wenn ich das Zutrauen, das ein Anderer zu seinem Arzt gefaßt hat, nicht gelten lassen, sondern ihm mein Urtheil aufbürden, ihn zwingen will mit meinem Kopf zu denken, mit meinem Herzen zu empfinden, und meiner weisern Wahl zu huldigen, seine auf vieljährige Befriedigung gegründete Zuversicht meiner Vorliebe für meinen Arzt, ja um deutsch zu reden, dem Narren, den ich in meinem Aeskulap gefressen habe, aufzuopfern?

Man bemerke, daß hier die Rede nicht von Pfuschern sondern von Aerzten ist, die sich mehr oder weniger gleich, nemlich alle von Einsichten und Kredit sind.

Mit Erstaunen sieht man zuweilen, daß solche Egoisten sich nicht schämen, einen alten in der

Praxis grau gewordenen, in allem Betracht höchstvorzüglichen Arzt aus dem Zutrauen eines Kranken verdrängen, und einen jüngern, der jenem Greise nicht anders als durch unmittelbare Einwirkung eines Engels an Einsichten und Erfahrung gleich kommen kann, in dies Zutrauen hineinschieben zu wollen. Das sieht man mit Erstaunen; aber mit Empörung sieht man, daß der jüngere es übernimmt, dem alten, der sein Vater seyn könnte; geneigtest an die Hand zu gehen, und mit seinem Rath zu leiten.

Ueberhaupt ist das Zutrauen eines Mannes, der in Gefahr schwebt, etwas Geheiligtes. Der Arzt dem ich mein Leben in die Hände gebe, ist mir ein Engel: und in ihm muß man mich selbst achten, wenn man ihn auch nicht seiner selbst achten wollte.

Es ist grausam, wenn man zu einer Zeit, da ich gleichsam von mir selbst, von den Kräften meiner Seele verlassen da liege, da Zuversicht zu meinem Arzt mein einziger Trost ist, dieses Trostes mich berauben, mir ein nie gefühltes ängstigendes Mißtrauen einflößen will.

Es ist unedel, niederträchtig, gegen den Arzt gehandelt, der von meinem Vertrauen in der Seele gerührt, zu dem unermüdetsten Fleiß, zu dem stärksten Bestreben aufs neue verpflichtet und ermuntert, izt für mich arbeitet, für mich wacht,

für

für mich zittert, wenn man ihn um dies Vertrauen bringen, ihn das fühlen lassen, ihm den Muth benehmen, ihn laulicht machen, ihn des Vergnügens, des seligen Vergnügens, meine Zuversicht von neuem verdient, einen Freund gerettet zu haben, berauben will.

Der Arzt, dem es gleichgültig ist, ob man Vertrauen zu ihm habe oder nicht, der nicht in der Zuversicht des Leidenden, das Göttliche seiner Kunst, die stärkste Triebfeder zur Anstrengung aller seiner Kräfte, und den süßesten Lohn aller seiner Bemühungen fühlt, ist des Namens eines Arztes nicht wehrt.

Doch wir kommen zu den Gründen, womit man dies Verfahren zu beschönigen sucht. Das große Schlachtpferd, worauf man sich tummelt, ist das alte Sprichwort: Vier Augen sehen mehr als zwey.

Dies Sprichwort ist sehr wahr: aber das ist für manchen Kranken ein Unglück, daß zwey Aerzte mehr sehen als einer.

Eine verwickelte Krankheit gleicht gerne einem Gemälde auf Leisten, das von der rechten Seite ein Landschaftsstück, von der linken einen Judenkopf vorstellt, und woraus man, wenn man gerade davor steht, gar nicht klug werden kann.

So geht es mit den mehresten Konsultationen. Der eine Arzt sieht einen Krampf, der andere eine heimliche Entzündung, der dritte einen unreinen Stoff im Magen, der vierte eine Gichtmaterie, der fünfte Goldaderbewegungen u. s. w.

Das kann nicht anders seyn; ein jeder Kollege hat seinen eignen Standort und seine eigne Brille, denn wer eine Theorie hat, der hat auch eine Brille. Der eine hat eine spasmodische Brille. Der andere eine phlogistische, der dritte eine biliöse, der vierte eine arthritische, der fünfte eine hämorrhoidalische.

Noch mehr. Die Herren sehen nicht immer die Krankheit oder vielmehr den Kranken zu einer Zeit, nicht immer unter denselben Umständen. Der Eine bleibt weg oder ist noch nicht gerufen, wenn Erscheinungen da sind, worauf der Andere seine Meinung gründet. Er achtet also nicht viel darauf, macht aber desto mehr aus andern Zufällen die sich eräugnen wenn er da ist, und an die er also mehr glaubt als an jene nicht von ihm selbst beobachteten. Da haben wir die Fabel vom Chamäleon.

Aber wie kömmt es denn, daß die rathpflegenden Aerzte sich vergleichen, daß kein Zwiespalt erfolgt? — Im Grund behält jeder seine Meinung: äusserlich aber ergiebt er sich der Majorität der Zahl oder des Ansehens; freilich nicht ohne

alle

alle Schwierigkeit; aber immer des Sprüchleins eingedenk:

Conformez vous toujours aux sentimens des autres,
Cedez honnetement lorsqu'on combat les votres.

Inzwischen giebt man doch nicht alles auf: man ergreift jede Gelegenheit seine erste Meinung geltend zu machen: und in der Heilmethode heißt es nur gar zu oft:

Passez-moi le Cassia et je vous passe le Sené.

Doch das Uebrige von der Richtigkeit der gewöhnlichen Rathspflege und meine Gedanken von der besten Art andere Aerzte zu Rathe zu ziehen, verspare ich für das nächste Bändchen.